

CENTRO ITALIANO PER GLI STUDI STORICO-GEOGRAFICI

GEOSTORIE

BOLLETTINO E NOTIZIARIO



Anno XXXIII – n. 3

SETTEMBRE-DICEMBRE 2025

Geostorie. Bollettino e Notiziario del Centro Italiano per gli Studi Storico-Geografici
Periodico quadrimestrale a carattere scientifico
ISSN 1593-4578 (print) ISSN 2723-9950 (online)
Direzione e Redazione: c/o Dipartimento di Studi Umanistici
Via Ostiense, 234 - 00146 Roma - Tel. 06/57338550, Fax 06/57338490
Autorizzazione del Tribunale di Roma n. 00458/93 del 21.10.93

Direttrice scientifica e responsabile: ANNALISA D'ASCENZO
Direttrice del Comitato editoriale: ANNALISA D'ASCENZO
Comitato editoriale: ANNALISA D'ASCENZO, GIANLUCA CASAGRANDE, FILIBERTO CIAGLIA,
ARTURO GALLIA, STEFANO PIASTRA, PAOLA PRESENDA, LUISA SPAGNOLI

Comitato scientifico: JEAN-MARC BESSE, CLAUDIO CERRETI, FRANCISCO CONTENTE DOMINGUES,
ANNALISA D'ASCENZO, ELENA DAI PRÀ, PIERLUIGI DE FELICE, GRAZIELLA GALLIANO, CARLO
ALBERTO GEMIGNANI, ANNA GUARDUCCI, EVANGELOS LIVIERATOS, CARLA MASETTI, CARMIE
MONTANER, MARÍA MONTERRAT LEÓN GUERRERO, PAOLA PRESENDA, LEONARDO ROMBALI,
LUISA ROSSI, MASSIMO ROSSI, SILVIA SINISCALCHI, LUISA SPAGNOLI, CHARLES WATKINS

Data di edizione: dicembre 2025

COMITATO DI COORDINAMENTO DEL CENTRO ITALIANO
PER GLI STUDI STORICO-GEOGRAFICI, PER IL TRIENNIO

<i>Ilaria Caraci</i>	Presidente onoraria
<i>Carla Masetti</i>	Coordinatrice centrale
<i>Massimo Rossi</i>	Coordinatore della sezione di <i>Storia della cartografia</i>
<i>Paola Presenda</i>	Coordinatrice della sezione di <i>Storia della geografia</i>
<i>Anna Guarducci</i>	Coordinatrice della sezione di <i>Geografia storica</i>
<i>Annalisa D'Ascenzo</i>	Coordinatrice della sezione di <i>Storia dei viaggi e delle esplorazioni</i>
<i>Elena Dai Prà</i>	Coordinatrice della sezione di <i>Fonti geostoriche applicate</i>
<i>Luisa Rossi</i>	Responsabile per i rapporti con gli enti stranieri
<i>Luisa Spagnoli</i>	Responsabile per i rapporti con gli enti italiani
<i>Nicola Gabellieri</i>	Segretario-Tesoriere
<i>Pierluigi De Felice</i>	Revisori dei conti
<i>Carlo Gemignani</i>	
<i>Silvia Siniscalchi</i>	

Il CISGE, nell'ambito del coordinamento del SOGEI, ha adottato il software antiplagio comune alle altre riviste delle associazioni geografiche italiane, nell'intento di promuovere, in modo coordinato tra tutti i sodalizi, una forte azione di deterrenza contro pratiche scorrette, come il plagio, e di isolare ed escludere i comportamenti eticamente sconvenienti

I testi accolti in «Geostorie» nella sezione «Articoli» sono sottoposti alla lettura preventiva (peer review) di revisori esterni, con il criterio del “doppio cieco”.

La responsabilità dei contenuti dei saggi, ivi comprese le immagini ed eventuali diritti d'autore e di riproduzione, è da attribuire a ciascun autore.

In copertina:

Planisfero di Vesconte Maggiolo, Fano, Biblioteca Federiciana

INDICE

ARTICOLI

- Giulia Bogliolo Bruna* Du voyage d'exploration a la rencontre des Inuits. Une lecture ethno-historique du journal de bord du second voyage de John Davis pp. 261-288
- Dal viaggio di esplorazione all'incontro con gli Inuit. Una lettura etno-storica del diario di bordo del secondo viaggio di John Davis
- Luisa Spagnoli, Lucia Grazia Varasano* La guidistica locale per «riavere Roma in un solo colpo d'occhio». Verso la costruzione di una (digital) storymap della nuova Capitale d'Italia pp. 289-308
- Traveling with local guidebooks to «get Rome back at a glance». Toward building a (digital) storymap of the new Capital of Italy
- Claudio Sossio De Simone* Per un'interpretazione dei paesaggi rurali storici: dalla fotografia aerea alla fotogrammetria structure-from-motion. il caso della Media valle del Fortore (Molise, Centro Italia) pp. 309-330
- Towards an interpretation of historical rural landscapes: from aerial photography to structure-from-motion photogrammetry. The case of the Middle Fortore Valley (Molise, central Italy)

Pier Paolo Alfei Mapping Svalbard between XIX and XX centuries: Gerard De Geer and the Arctic Archipelago, 1882-1931 pp. 331-356

Cartografare le Svalbard tra il XIX e il XX secolo: Gerard De Geer e l'Arcipelago Artico, 1882-1931

Vito Ricci L'articolazione territoriale degli insediamenti templari nella Puglia medievale: un approccio spaziale con il GIS pp. 357-388

The territorial structure of templar settlements in medieval Apulia: a spatial approach using GIS

PROPOSTE

Annalisa D'Ascenzo Toponomastica e geografia nella Spagna cinquecentesca: il *"Vocabulario en que se contienen los nombres de los lugares y reinos de España"* de Hernando Colón a cura di José Javier Rodríguez Toro pp. 391-399

SEGNALAZIONI E NOTE pp. 403-420

MOSTRE, CONVEGNI, EVENTI pp. 423-429

GIULIA BOGLIOLO BRUNA¹

DU VOYAGE D'EXPLORATION A LA RENCONTRE DES INUITS.
UNE LECTURE ETHNO-HISTORIQUE DU JOURNAL DE BORD DU
SECOND VOYAGE DE JOHN DAVIS

Introduction

Au travers d'une approche multi et transdisciplinaire, cet article s'évertue à dévoiler l'apport à la connaissance de l'univers géo-anthropique boréal qu'offre le journal de bord du second voyage en quête du Passage du Nord-Ouest (1586), rédigé par John Davis, hardi navigateur de l'ère élisabéthaine. Le récit fait l'objet d'une analyse compréhensive et contextualisée afin de restituer la phénoménologie des rencontres entre le navigateur, son équipage et les communautés autochtones du Groenland et du Labrador. A l'aune des dynamiques interactionnelles à l'œuvre, l'article apprécie, en miroir, les mécanismes de construction de l'image des Esquimaux².

Fidèle à une démarche proto-scientifique reposant sur l'experientia, caractérisant également ses écrits sur les techniques de navigation et ses relevés cartographiques, Davis nous livre une description observationnelle, factuelle et ponctuelle des singularités phénotypiques et comportementales des natifs. Ethnographe ante litteram, il collecte une quarantaine de vocables indigènes dont il propose une traduction en anglais dans une finalité communicative qui dépasse la seule instrumentalité marchande.

Partiellement affranchi d'impératifs commerciaux de court terme, Davis est conscient des intérêts de la Couronne (et des mouvants économiques de ses explorations), tout en étant animé, en savant de la Renaissance, par un dessein de connaissance et de promotion humaine. Ce qui le conduit à aborder cette humanité des marges avec curiosité (au sens latin du terme) et par traits avec bienveillance. Aussi en esquisse-t-il une image ambivalente évoluant selon les dynamiques interactionnelles: tour à tour accueillante et dangereuse, "simple d'esprit" et ingénieuse, généreuse et voleuse, l'humanité esquimaude n'en

¹ Ancienne chercheure, Centre d'Études Arctiques (EHESS-CNRS), Membre de la Société de Géographie; gbogliolo.bruna@gmail.com.

² Nous employons l'ethnonyme Esquimaux (ou Eskimaux) dans cet article tel qu'il figure dans les sources d'époque. Cela va de soi que nous lui ôtons toute connotation péjorative et qu'il est mobilisé, sous notre plume, comme étant synonyme du terme autochtone Inuits, les "hommes par excellence".

demeure pas moins perfectible. Argument en faveur de la filiation adamique des Inuits venant conforter le dogme de l'unité du genre humain (alors mis en cause par les courants polygénistes), ce potentiel de perfectionnement ne pouvait, néanmoins, s'actualiser, selon lui, qu'au travers de l'éducation et de la conversion aux valeurs euro-chrétiennes...

“Pour la gloire de Dieu et la prospérité de la patrie”³

Au lendemain des Grandes Découvertes, la cartographie savante de la Renaissance esquisse une image largement conjecturale et polysémique de l'Extrême Septentrion qui se construit par additions et stratifications successives de données empiriques et d'archaïsmes cosmologiques, de réminiscences vététotestamentaires et de fables anciennes, d'utopies et de pressentiments géographiques. La perception visuelle se nourrit ainsi d'un lu primordial et d'un riche imaginaire. *Monstra anthropomorpha*, peuples maudits et races tant étranges qu'inattendues sont censés peupler ces régions liminaires de l'œkoumène. De la Terre Plate au Globus Terrestris, de l'espace pressenti et passionnément rêvé à celui vu et parcouru, les cartographes dessinent un monde de plus en plus dilaté, avec des marges floues, mais qui s'intègre dans l'harmonie de la Création. De Giovanni Caboto, parti à la recherche du “Passo maestrale verso Cataya” pour y fonder un “fondaco de spezierie”, au capitaine Martin Frobisher, le fameux corsaire-explorateur, de John Davis, intellectuel élisabéthain, à Henry Hudson, navigateur et explorateur au service des marchands d'Amsterdam, jusqu'au capitaine Munk, l'envoyé du Roi du Danemark dans ces contrées liminaires, maints navigateurs européens rêvent de découvrir à ces latitudes extrêmes l'isthme ou le détroit consentant d'emprunter par l'ouest un itinéraire maritime plus rapide vers les Indes merveilleuses.

Dès 1530, l'Angleterre mesure l'intérêt mercantile de cette route boréale contournant l'Amérique pour atteindre l'Asie aux mille richesses: «Le commerce atlantique, stimulé par le succès de la marine espagnole avec ses galions chargés d'or enflamme l'imagination des spéculateurs, qui n'hésitent pas à placer leurs capitaux dans des expéditions exploratoires» (Litalien, Palomino, Vaugeois, 2007, p. 109). Et ce, à l'heure où les doctrines mercantilistes (ou commercialistes) naissantes percevaient dans l'accumulation des richesses aurifères et métallifères d'Etat un levier de puissance dans le concert des Nations. Les trois principaux mécanismes à l'œuvre étant l'interventionnisme étatique, les relations économiques asymétriques (exploitation inéquitable des ressources allogènes, voire prédation coloniale) et la maximisation des exportations (excédent de la balance commerciale; Bezbakh, 2008; Deleplace, 2022).

³ Cette citation est tirée de la relation du premier voyage de John Davis rédigée par John Janes (Janes, 1880, p. 1).

A l'orée du XVI^{ème} siècle, la petite aristocratie (en quête de richesses et d'un prestige social révolu), encouragée par certains représentants de l'Église réformée, prône une politique impérialiste alliant motivations économiques et projets d'évangélisation. Renouant avec une tradition plus ancienne remontant à Giovanni et Sebastiano Caboto, ce projet trouve dans l'Angleterre élisabéthaine un soutien politique inédit, supporté par les doctrines mercantilistes.

D'ailleurs, la mappemonde du cartographe espagnol Juan de La Cosa (1500) présente «depuis la Floride jusqu'au Labrador, un très long tracé côtier, sur une portion duquel est figuré un drapeau anglais, et où l'on voit écrit: "Mar descubierta por Inglesé", et un "Cavo de Inghilterra"» (Mahn-Lot, 1970, pp. 63-64).

Soixante ans plus tard, le célèbre navigateur Sir Humphrey Gilbert relate: «Sébastien Cabot a décrit le passage du Nord-Ouest sur des cartes que l'on peut voir à la Galerie de la Reine» (Ivi, p. 66). Dans son ouvrage *A discourse [...] to prove a passage by the Northwest to Cathaia and the East Indies* (1576), il s'emploie, d'ailleurs, à démontrer l'existence de cette route maritime alternative aux voies contrôlées par les puissances ibériques. Et ce, en alliant la leçon des Auctoritates et l'experientia magistra omnium rerum.

Féru des principes de l'art de la navigation, l'intellectuel-voyageur John Davis⁴ est embauché par Adrian Gilbert et ses associés qui avaient reçu de la Reine le droit de naviguer "vers le Nord-Ouest, le Nord-Est et le Nord". Le navigateur-explorateur est financé par de riches marchands du Devonshire et de Londres, parmi lesquels figure le très fortuné William Sanderson qui, d'après le témoignage de John Janes⁵, aurait convaincu ses coassociés de le nommer capitaine et pilote de la mission. En janvier 1583, pour préparer son voyage dans l'Arctique, cet explorateur audacieux et doté d'une remarquable culture scientifique avait rencontré le mathématicien et astrologue John Dee dans sa maison de Mortlake (Markham Hastings, 1880, p. IX). Et ce, en présence d'Adrian Gilbert et de Sir Francis Walsingham, Secrétaire d'état d'Élisabeth I^{ère}.

Esprit encyclopédique, John Dee, astrologue et conseiller de sa Majesté, s'était passionné «autant pour la géographie et la géopolitique du monde séculier que pour les sphères spirituelles et les communications avec les anges» (McGhee, 2006, p. 137). Lors de son séjour d'études sur le continent, John Dee avait complété ses connaissances géographiques, notamment sur l'Extrême

⁴ Fils d'un petit propriétaire foncier, John Davis naît à Sandridge près de Dartmouth, aux alentours de 1550 et meurt le 27 décembre 1605 au large de l'île de Bintang, dans les Indes orientales. Dès son enfance, il se lie d'amitié avec Humphrey et Adrian Gilbert et leur jeune demi-frère Walter Raleigh. Il reçoit une instruction classique et déjà en 1579 il jouit d'une solide réputation tant pour ses connaissances scientifiques que pour son adresse de navigateur et ses qualités d'explorateur. Il est notamment l'inventeur du quadrant (instrument de navigation ancêtre du sextant).

⁵ John Janes, marchand londonien, avait été mandaté par son oncle William Sanderson, patron-marchand et bailleur de fonds. Il est le chroniqueur du premier et du troisième voyage de John Davis.

Septentrion, auprès d'éminents géographes flamands tels Gerhard Mercator et Abraham Ortelius, qui postulaient l'existence d'un Océan Arctique navigable. Ainsi avait-il conçu «le concept d'un empire britannique fondé sur les explorations anglaises, tant mythiques que contemporaines, des régions nordiques du globe» (Ibidem). S'appuyant sur la documentation qu'il avait recueillie, il s'était employé à légitimer la revendication anglaise de souveraineté sur les régions boréales de l'Amérique Septentrionale et avait soutenu que le roi britannique Arthur

«a non seulement conquis l'Islande, le Groenland et toutes les îles nordiques bordant la Russie, mais même (en un sens) étendu sa juridiction sur le Pôle Nord et qu'il a envoyé des colons en ce lieu et dans les îles entre l'Ecosse et l'Irlande» (Dee in McGhee, 2006, p. 29).

Par ailleurs, il était convaincu que seulement le Passage du Nord-Ouest et la route polaire demeuraient à explorer dans le but de permettre à la Couronne anglaise d'accéder aux richesses de toute la partie orientale du globe. Ce dont Sir Humphrey Gilbert s'était fait écho dans son *Discourse of a discoverie for a new passage to Cataia*.

Aussitôt reçu l'accord officiel de la Souveraine en février 1585 (Oswalt, 2001, p. 37), John Davis se lance vers *Meta Incognita* «pour la gloire de Dieu et la prospérité de la patrie» (Janes, 1880, p. 1). Pilote incomparable et savant humaniste, il dirige entre 1585 et 1587 trois expéditions dans l'Arctique à la recherche du Passage de Nord-Ouest afin d'atteindre l'Océan Pacifique et la Chine par une route septentrionale en dehors des vastes régions contrôlées par les Ibériques. Capitaine de mer tant expérimenté qu'audacieux, Davis s'illustre par ses talents naturels de négociateur et fédérateur. Il fait la preuve d'une remarquable capacité d'écoute, d'une rare bienveillance et d'une justesse d'analyse, qualités indispensables pour gagner la confiance et l'estime des membres de son équipage.

La chronique des expéditions pilotées par John Davis (fig. 1), tenue par John Janes (premier et troisième voyages) et par le capitaine lui-même (deuxième voyage; Davis, 1880), est publiée par Richard Hakluyt dans les *Principall Navigations, Voyages and Discoveries of the English Nation* (1589)⁶.

⁶ Comme nous l'avons indiqué précédemment, Davis a inventé un instrument de navigation appelé backstaff, ou quadrant de Davis, utilisé jusqu'au XVIII^e siècle pour déterminer la latitude en lisant l'angle d'élévation du soleil. Il est l'auteur du traité sur la navigation, *The Seaman's Secret* (1594). Son ouvrage *The Worlde's Hydrographical Description* (1595) est dédié au passage du Nord-Ouest.

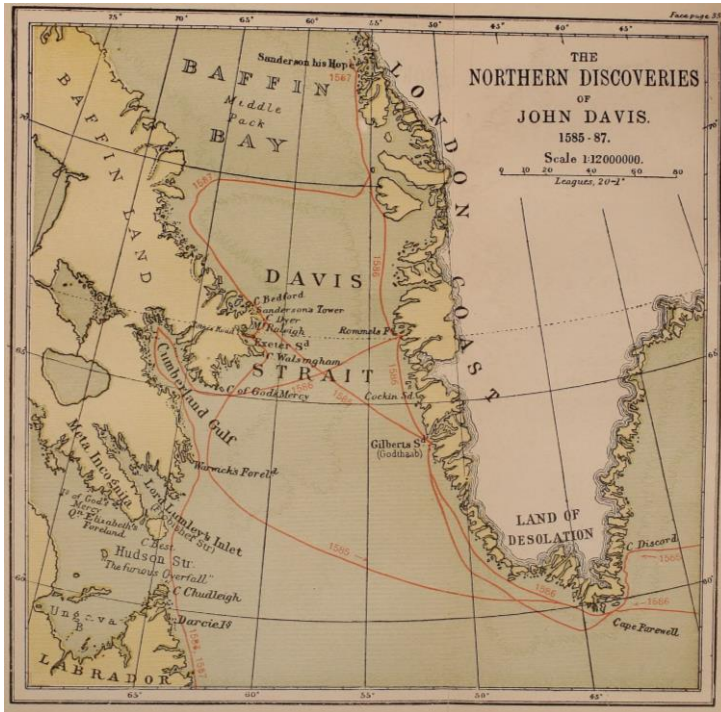


Figure 1. Map of the northern discoveries of John Davis 1585-1587 (from Markham, 1889, off-text map, p. 34 bis; <https://archive.org/details/lifeofjohndavisn01mark/page/n55/mode/2up>)

A chaque fois, Davis effectue «son atterrissage dans le fiord de Godthaab⁷, non loin de la région occupée naguère dans le sud du Groenland par la colonie orientale des Islandais (et ceci sans le savoir)» (Cumming, Skelton, Quinn, 1972, p. 221). Il explore la côte sud-est du Groenland qu'il baptise *Land of Desolation* (Terre de Désolation), «la terre plus tourmentée et montagneuse que nous n'ayons jamais vue... avec des cimes toujours recouvertes de neige et le rivage emprisonné par les glaces jusqu'à une lieue en mer» (Cumming, Skelton, Quinn, 1972, p. 221), et la côte ouest de l'île jusqu'au 72^e-73^e parallèle Nord près de la montagne appelée alors *Hope Sanderman*. Il traverse le détroit qui porte aujourd'hui son nom et découvre la *baie de Cumberland* (Terre de Baffin). Il aurait aperçu, paraît-il, l'entrée de la baie d'Hudson. Repoussé par la banquise, Davis échoue dans la recherche du passage boréal vers l'Asie, mais rapporte dans ses écrits une kyrielle d'observations de grand intérêt sur la géographie des lieux

⁷ John Davis nomme ce fiord Gilbert Sound. La région environnante Godthaab fut habitée par les Vikings dès le X^e siècle et par les Inuits depuis le XIII^e siècle. La ville de Godthaab, dont le toponyme signifie "bonne espérance", fut fondée en 1729 par le missionnaire danois Hans Egede. Elle a été rebaptisée Nuuk et est aujourd'hui la capitale du Groenland.

sillonnés ainsi que des notes à caractère ethnographique sur les Esquimaux, accident imprévu sur la route du Cathay.

Mû par cette insatiable curiositas de connaître qui dénote les esprits les plus ouverts de la Renaissance, John Davis, en brillant disciple de John Dee, embrasse un modèle scopique de la connaissance procédant à une exploration expérientielle d'un univers géo-anthropique encore largement méconnu. Ainsi s'évertue-t-il à appliquer une approche proto-scientifique reposant sur l'experientia en vue de cerner et restituer ponctuellement les singularités phénotypiques et comportementales des communautés esquimaudes rencontrées pendant ses voyages.

Phénoménologie d'une Rencontre

C'est en 1586 que Davis réalise sa deuxième expédition vers le Nord, dont il rédige lui-même le journal de voyage. Il prend alors le commandement d'une flotte de quatre navires: le *Moonshine*, le *Sunneshine*, le *North Starre* et le *Mermayde*. Le navigateur-explorateur revient dans la région de l'actuelle Nuuk et y rencontre les mêmes groupes d'indigènes⁸, avec lesquels ses matelots avaient fraternisé et joué de la musique lors de son premier voyage. John Janes, qui avait été le chroniqueur de la première expédition, avait relaté, au travers d'une narration segmentée par séquences, la phénoménologie des Rencontres entre Anglais et natifs, qui s'étaient déroulées en musique, bals et réjouissances dans un climat de confiance mutuelle. Loin d'être des "farouches sauvages", des "bêtes à figure humaine", ces peuples des marges [people en anglais dans le texte] s'étaient montrés sociables, accueillants et fort aimables⁹.

Après avoir longé la côte ouest du Groenland jusqu'au fjord de Godthaab, Davis poursuit son périple vers le Nord jusqu'à l'actuel détroit de Davis¹⁰. Bloqué dans son périple par d'infranchissables murailles de glaces, il décide de renvoyer le plus gros de ses bâtiments en Angleterre. A bord du *Sunshine*, un petit bateau de 50 tonneaux, le capitaine gagne l'île de Baffin, puis longe la côte vers le sud et atteint le Labrador transitant, sans les reconnaître, devant l'entrée de la baie de Frobisher

⁸ Il s'agit des Inuits du Groenland.

⁹ A l'aube des Lumières, l'officier Claude-Charles Le Roy Bacqueville de la Potherie (1663-1736) décrit dans son ouvrage *Histoire de l'Amérique Septentrionale* (1722) la phénoménologie de la Première Rencontre avec les Esquimaux du Cap de Digue: «[les Esquimaux], nation très cruelle, avec qui personne jusque-là n'avait jamais eu de commerce [manifestèrent leur présence par] de grands cris, sautant avec des habits de Peaux de Caribous et d'autres animaux qu'ils nous montraient. [...] chantant et se frottant l'estomac, qui étaient les marques les plus convaincantes d'amitié et du bon Commerce qu'ils voulaient avoir avec nous» (Le Roy Bacqueville de la Potherie, 1997, I, pp. 74-75).

¹⁰ Situé entre l'île de Baffin et le Groenland, le détroit de Davis donne accès à la baie de Baffin par l'Atlantique nord.

et celle du détroit d'Hudson. Après avoir pêché une grande quantité de morues, qui seront salées, et avoir amassé quelques 500 peaux de phoques, le capitaine et son équipage rentrent en Angleterre. Dans son journal de bord, il tient la chronique de son voyage et s'attarde sur la narration de ses interactions avec les natifs. En savant de la Renaissance animé par une euphorique curiositas, cet intellectuel-voyageur élisabéthain porte un regard nouveau sur les Esquimaux qu'il décrit dans un style précis, factuel et constatatif mobilisant une approche que l'on pourrait qualifier de "proto-ethnographique". Ainsi montre-t-il une ouverture d'esprit rare à son époque:

«Comme c'est le cas pour le *Bref and True Report of the Newfoundland of Virginia* de Thomas Harriot (1588) et pour plusieurs parmi les plus fameux essais de Montaigne – comme *les Cannibales* ou *les Coches* – les notes de Davis représentent un bel exemple de pré-ethnographie. [...] on ne peut pas se priver d'être surpris du ton relativement dépourvu de préjugés des deux explorateurs [Janes et Davis] quand ils décrivent la sollicitude dont les natifs ont fait preuve les uns envers les autres ainsi que leur honnêteté intrinsèque» (Mahieu, Popelard, 2013, p. 3, traduction de l'auteure).

«L'œil parle et dit le visible» pour reprendre l'heureuse formule de François Hartog (2001, p. 382). Observer, tout noter et relater. Et ce, car voir rime avec savoir... La démarche narrative calque le visible par le truchement d'une annotation ponctuelle des spécificités culturelles de ces peuples des marges. Transmission écrite du vécu, le récit se fait gage de vérité. Tandis que la cartographie de l'imaginaire entremêlait données empiriques et réminiscences mythologico-scripturaires, Davis adhère à un modèle scopique de la connaissance qu'il ancre solidement dans l'expérience directe. Il adopte une stratégie narrative qui restitue le réel et relate, factuellement, la phénoménologie des contacts interethniques:

«Ils sont venus avec leurs canoës près de nos bateaux en nous faisant comprendre par des gestes qu'ils reconnaissaient tous les membres de l'équipage qu'ils avaient rencontrés l'année précédente. Après m'être rendu compte de leur joie de nous retrouver et du peu de crainte qu'ils éprouvaient à notre égard, moi-même, les marchands et certains matelots débarquâmes. J'avais apporté avec moi 20 couteaux: je venais juste de mettre pied à terre quand ils ont bondi de leurs canots et sont venus en courant vers moi et les autres et nous ont embrassé avec moultes chaleureuses manifestations de bienvenue. A ce moment-là, ils étaient 18 et à chacun d'entre eux j'ai donné un couteau: ils m'offrirent en retour des peaux, mais je leur ai fait comprendre par des gestes qu'il ne s'agissait pas d'un troc mais d'une marque d'amitié. Ainsi, nous nous congédiâmes d'eux et ils nous signifièrent par des gesticulations qu'ils seraient revenus [au même endroit sur la côte le jour suivant...]» (Davis, 1880, pp. 16-17)¹¹.

¹¹ Tous les extraits tirés de la relation de John Davis ont été traduits en langue française par l'auteure.

Davis ne débarque pas en conquérant arrogant et belliqueux, mais manifeste, par un acte de libéralité (qui est aussi un geste propitiatoire de confiance), son souhait d'établir une relation pacifique sous le signe du respect mutuel. Ainsi offre-t-il à chaque indigène, en signe d'amitié, un couteau, marchandise très rare et fort prisée par ces peuplades dépourvues de fer. Dans une logique que l'on pourrait qualifier de maussienne, les autochtones contredonnent des peaux. Le capitaine s'empresse de leur faire comprendre par la gestuelle qu'il ne s'agit pas d'un troc, mais d'un cadeau qui n'exige pas de contrepartie. Certes, le don gratuit n'existe pas (Douglas, 2004, pp. 201-218) et la générosité purement désintéressée non plus. Néanmoins, Davis fait preuve à l'encontre des "naturels du pays" d'égards assez inusuels pour l'époque. Les aspects cérémoniaux et symboliques constituent le prélude à l'acte de donner et de recevoir. Au travers du langage gestuel et des expressions rituelles de bienvenue, l'échange des biens concourt à promouvoir une embryonnaire communication interculturelle.

Mû par le désir de mieux connaître ces hommes du Nord, Davis décide de pénétrer dans l'intérieur des terres «pour rechercher les habitations de ces gens» [people], affables et accueillants, sans ruse ni artifice, dont les mœurs et les coutumes éveillent ce vertige de curiosité qui singularise la démarche des explorateurs-savants de la Renaissance. Davis donne à ses matelots l'ordre impératif de ne pas tirer de coups de fusil sur les indigènes dans le but de les intimider (ce qui était pourtant monnaie courante chez les voyageurs européens), ou de les blesser. Et cela, sous aucun prétexte:

«Étant toujours désireux d'approfondir la connaissance de cet endroit, j'ai envoyé une des chaloupes d'un côté de cette terre et moi-même je suis allé de l'autre côté pour rechercher les habitations de ces gens [people] avec l'ordre impérieux de ne maltraiter personne ni de tirer de coup de fusil» (Ivi, p. 17).

Ainsi, le capitaine esquisse une description des habitations estivales que ces nomades utilisent lorsqu'ils partent à la chasse. Succincte, elle n'en est pas moins d'une appréciable exactitude ethnographique. Facilement démontables et transportables, les tentes traditionnelles, appelées "tupiiit", sont recouvertes de peaux de phoque (parfois de caribou) et soutenues par des poteaux en os de baleine ou en bois:

«Les [matelots des] chaloupes que j'avais envoyés [à terre] découvrirent les tentes de ces gens revêtues de peaux de phoque et ayant la structure en bois, où ils trouvèrent grande quantité de capelan séché qui est un petit poisson pas plus grand qu'une sardine. Ils trouvèrent des gourdes en peau remplies d'huile de poisson, beaucoup de petites figurines taillées dans le bois, des peaux de phoque enroulées et nombre d'autres pacotilles, mais ils ne touchèrent à rien» (Ibidem).

Les marins découvrent à l'intérieur d'importantes provisions de capelans séchés¹², petits poissons qui ressemblent aux sardines. La figure rhétorique de la comparaison intervient ici comme procédé d'appropriation de la nouveauté et se fait instrument de connaissance. Les matelots y trouvent aussi maintes statuettes en bois, des peaux de phoque et quelques babioles non mieux identifiées; ils obtempèrent strictement aux consignes de leur capitaine s'interdisant toute forme d'appropriation illicite de ces biens. Cet inventaire constitue une intéressante source documentaire sur la culture des Esquimaux de la période de Thulé, notamment par l'allusion aux nombreuses figurines (des miniatures à vocation chamanique et/ou ludo-pédagogique) sur lesquelles Davis ne donne aucune information ni sur la morphologie, ni sur la fonction. S'agirait-il de représentations zoo ou anthropomorphes? De jouets ou de fétiches?¹³ À ce propos, Janes avait écrit, dans son récit de la première expédition:

«le 17, nous descendîmes à nouveau à terre et, dans une petite construction en pierre, semblable à un four, j'ai découvert tout un tas de petites babioles, un petit canoë en bois [il s'agit d'un kayak miniature], une pièce en bois, un oiseau en os, des perles ayant de petits trous à une extrémité pour être accrochées en collier, ainsi que d'autres petites choses. [...] Nous découvriâmes un phoque qui venait d'être tué, dépecé et caché sous des pierres» (Janes, 1880, p. 12).

Curiosités parmi tant d'autres curiosités, ces "petites choses", dont les Esquimaux s'entourent, gardent intact leur mystère pour les Européens. Par-delà leur utilité matérielle, symbolique et fonctionnelle, ces miniatures possèdent chez les Inuits un pouvoir magico-religieux. Réceptacles de puissance, elles appartiennent au monde idéal tout autant qu'au monde tangible. Dans leur polysémie communicationnelle et leur polyvalence, elles sont la transcription dans la matière d'une pensée chamanique, d'une perception animiste et ésotérique du monde que l'observateur ne parvient pas à saisir lors de ces rencontres fugaces. Il serait pour autant anachronique de le lui reprocher. D'intérêt ethnographique est aussi le détail sur la cachette de pierres qui abrite le phoque récemment tué et dépecé¹⁴. Le 3 juillet, Davis s'aventure vers le rivage escorté par une flottille de cinquante kayaks:

«dans l'espoir de trouver leurs maisons à l'endroit où les habitants m'incitaient par signes à me rendre: Tout le temps ils me faisaient comprendre par leur gestuelle que je devais aller dans un lieu au chaud pour dormir. J'ai débarqué sur le rivage et grimpé au sommet d'une haute colline pour élargir mon champ de vue sur le pays [environnant], mais, en m'apercevant que mes efforts étaient vains, j'ai

¹² Il s'agit des *ammassat* (capelans), «petits poissons qui ressemblent aux sardines», relate aussi Paul-Emile Victor (1939, p. 75, note 3), recourant au langage analogique pour décrire, à l'instar de Davis, cette espèce halieutique.

¹³ Sur le sujet on renvoie à Bogliolo Bruna (2015).

¹⁴ Le chasseur partage la proie avec la communauté, suivant des règles bien établies.

rebroussé chemin vers mon bateau, moi-même et mes compagnons étant toujours entourés par les indigènes, [qui se sont montrés] très serviables pour nous aider à escalader les rochers et à les descendre» (Davis, 1880, p. 18).

Le geste surclasse la parole. Jeu de regards croisés, manifestations démonstratives de sympathie que le langage du corps extériorise... Au travers de la gestuelle et de signes d'apprivoisement mutuel qui, au fil du temps, deviennent plus facilement intelligibles, la communication s'affine et les intentions réciproques se précisent. La narration est ponctuée par une adjectivation qui exalte la serviabilité des natifs. L'image des indigènes ne se fabrique pas, sous la plume de ce savant humaniste, en miroir du soi-disant "civilisé", mais garde tout entière son autonomie. L'Autre n'est pas enfermé dans une cage de préjugés ou de poncifs surannés.

Le capitaine s'avère un observateur attentif et un chroniqueur soucieux de restituer le plus fidèlement possible l'expérience vécue: il esquisse, d'une plume alerte, un portrait flatteur de ces gens accueillants, serviables et démonstratifs dont il apprécie la spontanéité naturelle, la force physique et l'adresse. Affranchi d'idées préconçues qui auraient pu entraver son regard, Davis soupèse les ressemblances et les dissemblances entre les Blancs et ces natifs si industriels.

Au travers du langage corporel, se noue alors une forme ludique de communication qui révèle aussi l'envie de l'équipage de se confronter avec les indigènes sur le terrain agonistique¹⁵ afin d'en mesurer la force physique et l'intelligence stratégique. À ce titre, l'épisode fort drôle de la compétition (saut et lutte) entre les Anglais et les autochtones (à l'habileté et à la vigueur remarquables) témoigne du climat de bonne entente qui régnait entre les deux communautés:

«Depuis toujours, j'avais envie que mon équipage les défie au saut. Ce qui fut fait, mais nos hommes les ont surclassés. Du saut nous sommes venus à la lutte: nous les avons trouvés forts et habiles et avec une grande adresse à la lutte car ils jetèrent par terre certains de nos hommes qui étaient pourtant de bons lutteurs. Le 4 juillet [...] nous les défiâmes [de nouveau] à la lutte et, comme le jour précédent, nous les trouvâmes très adroits et costauds» (Ibidem).

Au siècle des Grandes Découvertes, la connaissance se veut éminemment scopique. L'approche de l'Autre, rappelle à ce propos Mollat du Jourdin, ne pouvait et ne peut se faire qu'«après un temps d'observation et des expériences. Le regard et les gestes ont précédé la communication orale» (Mollat du Jourdin, 1987, p. 310). Davis n'appréhende pas les indigènes par géographes antiques interposés, à travers le voile fantasmagorique d'un imaginaire mythologique et

¹⁵ Lors du premier voyage conduit par le capitaine Martin Frobisher, les indigènes montent à bord du *Gabriell* pour offrir de la viande et du poisson, échangent des peaux de phoque et d'ours contre de la pacotille (clochettes, miroirs...). Ils rivalisent avec les matelots en performances physiques et mesurent leur dextérité acrobatique sur le gréement.

biblique, mais scrute avec acuité cet univers géo-anthropique inconnu, vit son observation, personnalise son récit.

L'écriture n'étant pas synchrone à l'acte-de-voir, il existe des interstices temporels qui expliquent les écarts entre le vu, l'annoté et le rédigé. La narration est ponctuée de jugements de valeur laudatifs sur la grande adresse et la force physique de ces "athlètes du Nord". Le discours se confondant avec ses modalités interprétatives, le principe de dissemblance/ressemblance intervient dans la fabrication de l'image des indigènes.

La description de la sépulture, que les marins découvrent, constitue un témoignage ethnographique tant rare que précieux sur les pratiques funéraires ancestrales¹⁶ des Esquimaux, qui se métissèrent par suite du contact avec les Vikings installés – à partir du X^e siècle – au Groenland (la partie sud, alors inhabitée, du Groenland), où ils fondèrent des colonies assez florissantes:¹⁷

«Le même jour [le 4 juillet] le capitaine de la *Mermaid* aborda certaines îles pour faire du bois, il y trouva une tombe avec plusieurs [cadavres] ensevelis qui étaient couverts seulement de peaux de phoques et avec une croix déposée sur eux» (Davis, 1880, p. 18).

Les indigènes sembleraient avoir cerné (sinon intériorisé) le caractère proprement sacré du crucifix, à la fois objet-mémoire d'anciens contacts avec les colons Vikings¹⁸ et manifestation tangible d'un syncrétisme religieux

¹⁶ D'après les sources écrites anciennes et les fouilles archéologiques, les Esquimaux enterraient leurs défunts avec leurs objets personnels – ou leurs répliques miniatures – dont ils étaient censés avoir besoin dans l'au-delà. Le corps était enveloppé de peaux de phoque et déposé à terre, entouré d'un cercle de pierres. Sur le sujet, on renvoie à Birket-Smith (1955).

¹⁷ Placées au Sud-Est et Sud-Ouest du Groenland et organisées en évêchés, ces colonies auraient permis d'entretenir dans la Chrétienté et le Monde Musulman – pendant tout le Moyen Age tardif et la Renaissance – le commerce de l'ivoire de morse, qui sera remplacé progressivement par l'ivoire d'éléphant seulement après la circumnavigation de l'Afrique par les Portugais à la fin du XV^e siècle. Ces implantations auraient disparu entre la fin du XIV^e siècle et le début du XV^e: les fouilles n'ont pas permis d'apporter d'éléments concluants pour expliquer les causes ayant engendré leur disparition. En 1721, le roi Frédéric IV du Danemark – souhaitant rétablir la domination danoise sur l'île – approuva le voyage au Groenland du missionnaire luthérien Hans Egede pour y retrouver la trace de ces anciennes colonies et y établir une mission, présumant que les colons étaient restés chrétiens, ou qu'ils avaient perdu la foi.

¹⁸ Écrit à ce propos Fabienne Queyroux: «des relations entre Eskimos et colons scandinaves ont probablement été assez paisibles et, sinon amicales, de moins neutres. Certes, les populations neo-eskimos migrèrent peu à peu vers le sud et se trouvèrent habiter près des colons de Vestribygd [Etablissement de l'ouest, région autour de Godthab] (il existe des campements permanents [esquimaux] dans la partie extérieure du district de Nuuk dès la première moitié du XIV^e siècle)» (Queyroux, 2013, note 48, pp. 34-35).

embryonnaire¹⁹. Ne s'agirait-il pas d'une reproduction par mimesis d'un rituel, sans que cela n'implique nécessairement sa compréhension symbolique? Il y a là une sorte de réappropriation adaptative faisant suite au transfert d'un objet-symbole allogène dans le patrimoine culturel des indigènes. D'où l'attribution d'une force surnaturelle (voire magique) à la croix²⁰ dans le cadre rituel esquimau.

Davis privilégie toujours l'expérience s'appuyant aussi sur la comparaison qui intervient comme procédé de traduction établissant des ressemblances et des différences entre le "par-delà" et le "par deçà".

Le capitaine saisit ainsi les traits phénotypiques saillants des Esquimaux qu'il apparente aux "Samoïetes" (Samovèdes) mais omet d'en décrire la couleur de la peau. Pourtant, cet attribut somatique fonctionne, à l'accoutumée, à la fois comme marqueur descriptif de l'Autre, comme codeur symbolique primordial, comme facteur de différenciation par comparaison (par rapport au parangon européen de blancheur) et comme vecteur d'hiérarchisation socio-ethnique (stigmatisation). Et ce, car il opère selon le registre de la mêmété²¹. Ainsi, passer sous silence la couleur de peau n'est pas un "oubli de détail" mais "une oblitération du vu" signifiante. Davis refuse toute vision foncièrement différentialiste:

«Ces gens sont d'une belle taille, avec des corps bien proportionnés, des mains et des pieds petits et minces, un large visage, de petits yeux, une grande bouche, le plus souvent imberbes, avec de grosses lèvres, les dents très rapprochées. [...] Ils] sont très sujets aux saignements du nez. En conséquence, ils bouchent leur nez avec du poil de cerf ou d'élan» (Davis, 1880, pp. 18-19).

¹⁹ Ces objets-témoins/objets-mémoire permettent de retracer l'histoire non écrite des Premiers Contacts interculturels. En témoigne la figurine esquimaude habillée à l'europpéenne sculptée en bois flotté qui date du XIII^e siècle (H. 5,40 cm): «Dans les plis à peine suggérés d'une longue tunique, on entrevoit une croix. Ainsi, l'image de l'Autre se construit par l'évocation du symbole christique; la croix devient un signe qualifiant ces peuples venus d'Ailleurs. Retrouvée dans les restes d'une ancienne habitation inuit au site d'Okivilialuk, cette statuette figure parmi les objets-mémoire qui témoignent de contacts commerciaux entre les Esquimaux de la Terre de Baffin et les Vikings implantés au Groënland. [...] On peut avancer l'hypothèse selon laquelle ces derniers se seraient déplacés pour troquer leurs marchandises (métaux, articles exotiques, notamment étoffes et bois dur d'origine européenne, contre les défenses de morse, l'ivoire étant très prisé dans le Vieux Continent» (Bogliolo Bruna, 2015, p. 126).

²⁰ On renvoie à Bogliolo Bruna: «Au travers d'une lecture analogique, la figure sacrificielle du Christ Sauveur s'apparente à celle du Chamane, relieur entre les mondes et restituteur de l'ordre divin. Tel un *angakkoq*, l'Homme-Dieu se sacrifie pour la communauté, connaît la mort et la résurrection» (Ivi, p. 153).

²¹ Davis juge l'anatomie des Inuits fort harmonieuse et en détaille les attributs phénotypiques. Parmi les singularités qu'il note, les fréquents saignements du nez, dont il s'attarde à évoquer les remèdes auxquels les indigènes font recours.

Pour cet explorateur humaniste, l'unité de la nature humaine est un axiome: sur elle, se greffent les différences.

Un chamanisme qui ne dit pas son nom

Au fil du temps, les natifs suivent tout un cérémonial bien rodé pour manifester, à travers les gestes et les mots, leurs intentions pacifiques et amicales. Davis s'attelle à décrire, le plus objectivement possible, la pantomime qui prélude aux opérations de troc. Le décodage du langage gestuel et verbal ouvre quelques interstices à la compréhension des us, mœurs et croyances des Esquimaux, notamment la vénération pour *Siqiniq*, Sœur Soleil qui éclaire et chauffe *Nuna*, la Terre matricielle:

«Après nous avoir quittés, les indigènes ont la coutume de revenir vers nous pointant leur main vers le soleil, criant à haute voix *Yliaoute*²² et frappant leur poitrine. Avec ces gestes, ils veulent nous montrer qu'ils nous font confiance. [...] Ils sont idolâtres et ont beaucoup de statuettes qu'ils portent toujours sur eux et mettent dans leurs bateaux que nous supposons être des objets de dévotion [des amulettes]. Ils ont des sorciers²³ [witches] et s'adonnent à toute sorte d'enchantements auxquels ils font souvent recours mais, grâce à Dieu, avec peu d'effet» (Ibidem).

Tels les païens de l'Antiquité, les Esquimaux sont "idolâtres" et s'adoubent de toute une panoplie de statuettes-amulettes ayant une fonction protectrice et propitiatoire. Davis pressent qu'il s'agit d'"objets de dévotion" et mentionne, avec une pointe d'ironie, les pratiques magiques auxquelles s'adonneraient, qui plus est, sans succès, ces witches des déserts froids. Après avoir prononcé une longue litanie de formules magiques, celui que l'on suppose être leur chamane (*l'angakkoq*) allume le feu²⁴, suivant une technique ancestrale, puis débite "une avalanche de mots", gesticule avant de jeter dans les flammes divers objets:

²² D'après Davis, le vocable *Yliaoute* avec ses différentes orthographes signifie "Je ne porte pas d'armes".

²³ Il est intéressant de noter que Davis emploie le terme à connotation féminine "witches" pour désigner les chamans, qui peuvent être sans distinction de genre masculin ou féminin. Comme le récit ne comporte pas de références aux femmes, l'on peut formuler deux hypothèses: soit l'omission du terme "doctors", les sorciers étant à l'époque désignés de "witch doctors", soit une imprécision stylistique l'ayant conduit à l'emploi étendu d'un terme de genre féminin.

²⁴ Ce qui infirme les affabulations de maints voyageurs européens qui peignaient les Esquimaux comme des "sauvages": «on a prétendu qu'ils n'avaient pas l'usage du feu; mais les Européens qui les ont vus de plus près ont découvert le contraire. Il parut même qu'ils avaient pour lui un respect religieux, qui se manifesta par l'inquiétude qu'ils témoignèrent au sujet d'un matelot, lequel pour allumer sa pipe avait pris un charbon qu'il fut obligé de remettre pour les tranquilliser. Ils s'en servent aussi pour leur cuisine;

«Ce que nous supposâmes être un sacrifice. Moi-même et plusieurs de mes compagnons étant sur place, les indigènes souhaitaient de me faire entrer dans la fumée. Je [leur] ai proposé d'en faire de même: ils refusèrent. Alors, j'en ai attrapé un, je l'ai poussé dans la fumée et j'ai demandé à l'un de matelots de prendre un tison et de le jeter à la mer; ce qui fut fait pour leur montrer que nous ne tenions en aucun compte leur sorcellerie [sorcery]» (Davis, 1880, p. 19).

Les Esquimaux vénèrent le feu. Les mouvements et les craquements de la flamme – *ikuuma* –, manifestation de l'énergie vitale, étaient interprétés par l'*angakkeoq* comme l'expression, voire la manifestation de la pensée des esprits omniprésents dans ces espaces liminaires²⁵. Davis observe attentivement le déroulement de cette pratique rituelle, peut-être une cérémonie qu'il compare (probablement à tort) à un sacrifice. Ces “magiciens boréaux” s'y livrent jusqu'à inviter le capitaine ainsi que des marins à y participer. Epreuve par excellence, entrer dans la fumée, en tant que franchissement symbolique d'une frontière, constitue possiblement un rituel de purification. Il pourrait s'agir, également, d'un rite de passage, la traversée du vaporeux indéfini se chargeant d'une portée socio-symbolique. S'agirait-il d'un geste d'audace permettant l'entrée en résonance (ou en communication) avec les esprits et les autres entités supranaturelles? Le brouillard est associé chez les Inuits traditionnels à une opération de transformation magique qui comporte un changement d'échelle, du micro au macro, comme en témoignent les mythes eskimos. À l'instar de la brume, la fumée se configure comme un espace liminal d'épiphanie qui ouvre au surnaturel: elle est censée envelopper et protéger les esprits qui se dérobent au regard des humains, exception faite des chamanes. L'*angakkeoq*, ce “maître de la fumée” aux pouvoirs mystérieux, veut-il plonger dans un état de minorité ces étranges étrangers dont il se questionne sur la nature? Veut-il les effrayer ou *a contrario* les intégrer dans le groupe? S'agirait-il d'un rite de passage au sens de Van Genep ou plutôt d'une cérémonie rituelle d'estampille religieuse?²⁶

car, quoiqu'ils ne se fassent point une peine de manger les viandes crues, ils les font néanmoins cuire à demi, quand ils en ont la commodité, dans des pots et des chaudières d'argile ou de grès, ou bien ils les font sécher au soleil pour les réduire en farine et en faire une espèce de bouillie» (Lafitau, 1983 [1724], tome I, pp. 53-54).

²⁵ On renvoie à Malaurie: «Avant la chasse à la baleine, on “le” voyait parler aux *tornghat*, notamment celui du feu... c'est le chaman qui interprétait leur pensée, en appréciant la couleur, les craquements, les mouvements de la flamme. Avec un petit plateau de bois de cérémonie (*ingaq*), le chaman, de temps à autre, s'approchait du feu et y jetait les nourritures sacrées pour saluer les esprits domestiques» (Malaurie, 1999, p. 53).

²⁶ Une cérémonie rituelle d'estampille religieuse comporte un ensemble de pratiques et de gestes symboliques codifiés qui ont vocation à relier le groupe pour le mettre en communication avec le surnaturel. Rien ne laisse cependant affirmer qu'en l'espèce il ne s'agisse pas d'un rite propédeutique au contact, voire d'un rite de purification (purification de l'espace socio-symbolique mais aussi spatial de l'échange social). Dans ce

Face au refus des indigènes, craintifs de se soumettre à une telle expérience, Davis oppose la démystification de la croyance par l'expérience. Aussi s'attache-t-il à démontrer empiriquement l'inanité de celle qu'il juge une "sorcellerie". Dans une forme d'empirisme forcé, il attrape – avec une certaine agressivité – un natif, le pousse dans la fumée et, au même temps, ordonne à un matelot de prendre un tison et de le jeter à la mer. Le capitaine s'attelle à fournir illico à ces gens naïfs la preuve empirique que la fumée n'appartient pas au registre du surnaturel, mais relève du phénomène physique de la combustion. Cette démonstration se charge d'une valence pédagogique. Et ce, car Davis est convaincu de la perfectibilité de ces "simples d'esprit": une fois convertis et colonisés, ils se seraient assimilés. Au service du dessein chrétien de la promotion humaine, la métamorphose des Esquimaux en hommes policés à l'image du Créateur conforte aussi la thèse de l'unité adamique du genre humain menacée par les courants polygénistes.

De l'entente à la mésentente...

Aimantés par les artefacts ferrugineux allochtones, ces peuples des marges, sans ruse ni vice, en général affables, se muent à fur et à mesure en insignes fripons enclins au vol. Ils dévoilent leur "nature vilaine" s'appropriant les objets utilitaires en fer (couteaux, aiguilles, épingles...). Et ce, car ils convoitent ce métal, à la précieuse rareté et à l'indéniable utilité pour fabriquer des ustensiles (*ulu* – couteau –, raclours, aiguilles...) et des armes (pointes de flèches en métal au lieu de celles en os ou en pierre employés traditionnellement).

Progressivement, les relations interethniques se détériorent jusqu'à devenir conflictuelles. *Causa belli*: le vol d'ustensiles métalliques que les natifs considèrent comme une forme légitime d'appropriation utilitaire de biens devenus nécessaires au bien-être de la communauté. Au nom d'un pragmatisme sans concessions, les phénomènes d'acquisition sont toujours sélectifs. Ainsi, les indigènes récusent toute marchandise ne présentant aucune utilité établie (sociale, symbolique ou économique) ou ne pouvant pas être recyclée et transformée (Bogliolo Bruna, 1999; Bogliolo Bruna, 2001). Ces gens que l'on croyait naïfs manifestent leur fourberie et leur "traîtrise" dans la pratique compulsive du vol; ils élaborent des stratégies autant astucieuses qu'efficaces pour s'approprier impunément les biens des étrangers:

«Ces gens sont très simples dans toutes leurs manifestations, mais sont des voleurs invétérés, [friands] tout particulièrement de fer qu'ils portent en grande estime. Ils

cas, le geste de Davis aurait pu être au mieux inutile (la purification concerne d'abord l'étranger) et au pire mécompris (rejet d'un rite). L'on peut avancer aussi une autre clé de lecture: la finalité de cette cérémonie rituelle aurait pu être celle d'impressionner, voire de tester la réactivité de l'interlocuteur.

profitèrent de notre bienveillance pour faire preuve de leur nature vilaine (vile nature): ils commencèrent à couper nos câbles, les amarres de notre bateau *Moonlights*, ainsi que nos vêtements quand ils gisaient à sécher, même si nous y prenions bien garde. Ils volèrent nos avirons, une arquebuse, un javelot, une épée et autres diverses choses» (Davis, 1880, p. 19).

L'équipage et les officiers s'offusquent et exigent du capitaine d'interrompre toute fréquentation avec ces "mécéants voleurs": «Après quoi nous tirâmes à leur rencontre une décharge d'arquebuse et tout de suite après un coup de canon, dont le bruit étrange les a tellement effrayés qu'ils se sont barrés à toute vitesse» (Ivi, p. 20).

Afin de les épouvanter, Davis se voit contraint, malgré lui, de recourir au langage intimidateur des armes: le bruit du canon effraye ces «fripons invétérés» qui se dispersent en toute hâte. C'est par des glissements successifs que l'image des Esquimaux se teint d'une ambivalente ambiguïté, demeurant pour autant réfractaire à toute stéréotypisation. Entre escarmouches et réconciliations, les opérations de troc se poursuivent. Certes, le capitaine condamne «ces voleurs mécréants» employant une association notionnelle teintée de religieux qui rime avec imputation de causalité (ils sont voleurs car ils sont païens):

«Toutefois leur naïveté est telle que, au bout de 10 heures, ils sont revenus vers nous prétextant la paix, laquelle étant promise, nous revînmes en grande amitié. Ils nous apportèrent des peaux de phoque et du saumon, mais voyant le fer, ils ne parvinrent pas à s'empêcher de le voler. Quand je m'en suis aperçu, j'ai éclaté de rire constatant leur simplicité d'esprit et j'ai ordonné qu'en aucun cas on les traite avec dureté mais qu'au contraire chaque membre de l'équipage prenne garde à ses affaires en supposant qu'il était vraiment très difficile dans un délai de temps si court de leur faire reconnaître leurs torts» (Ibidem).

Ce peuple "enfant" montre une stupéfiante appétence pour le fer: métal vil pour les Blancs, mais rare (et donc précieux) pour les Esquimaux jusqu'à les pousser au vol compulsif. Le capitaine se montre indulgent à l'encontre de ces hommes "simples d'esprit" (et, selon lui, peu avisés économiquement – si l'on considère l'adulation de l'Europe mercantiliste pour les métaux nobles...), et interdit à l'équipage de traiter avec violence ces "voleurs de fer" car ils pêchent, à ses yeux, par manque d'éducation et non par vice. Il serait parfaitement anachronique de reprocher, à notre tour, à Davis d'ignorer la théorie de l'utilité marginale et l'impact de la rareté d'un bien dans la formation de sa valeur et, moins encore, de méconnaître le principe de valorisation différenciée de biens imparfaitement substituables (os/ivoire/andouiller *vs* fer). Le fer engendrant, pour les Esquimaux de considérables gains de productivité par rapport aux matériaux traditionnels. Aussi, en contexte d'asymétrie d'information et de mécompréhension de la conjoncture socio-économique, Davis conclut, à tort, à un vice (risible) de "ferrophilie" des Esquimaux, susceptible d'être pallié, voire effacé si les Anglais avaient le temps (ou bien se donnaient la peine) de les

éduquer. L'œil découvre alors ce monde à l'envers. Ces “mangeurs de viande crue”, relate l'explorateur sans émettre de jugements de valeur, boivent goulument l'eau salée et savourent avec délectation la graisse et la glace. À l'instar de Martin Frobisher, Davis saisit d'emblée la relation osmotique que ces “hommes-poissons” entretiennent avec le milieu marin²⁷ et exalte l'ingéniosité et l'adresse dont les Esquimaux font preuve dans l'idéation et la fabrication de leurs armes destinées à la chasse et à la pêche. Et ce, en dépit (ou en considération) des maigres ressources que leur offre un environnement extrême:

«Ils mangent cru toute leur viande et se nourrissent majoritairement de poisson. Ils boivent l'eau salée et se délectent de graisse et de glace. Ils sont tout le temps dans l'eau et partagent la nature même des poissons, mais quand soudain ils sont pris par un coup de sommeil, ils gisent sur une roche chaude pour dormir après avoir laissé le bateau sur la plage. Ils sont tous armés de javelots, mais certains ont aussi des arcs, des flèches et des frondes. Pour attraper les poissons ils font leurs filets avec les fanons des baleines. Ils fabriquent tous leurs ustensiles avec des procédés bien maîtrisés» (Ibidem).

Dans la dialectique entre l'humain et le bestial, le civilisé et le sauvage, les mœurs alimentaires fonctionnent a contrario, sous la plume de Dionyse Settle, à la suite du capitaine Frobisher, comme véritables marqueurs identitaires et critères d'infériorisation socio-ethnique. Au travers la métaphore du «cru et du cuit», la nourriture se fait, sous sa plume, stigmaté:

«Ils mangent leurs viandes tant chair que poisson toutes crues, & quelques fois bouillie(s) avec le sang, & un peu d'eau, qui leur sert par apres de breuvage. Par faute d'eau ils usent de la glace qui est aussi dure qu'une pierre, & la trouvent d'aussi bon goust que si cestoit sucre candi. En default d'autres viandes, ils arrachent à belles mains l'herbe telle que le pays produit, & la mangent, non pas délicatement, accoustrée en manières de sallade, pour leur aiguiser l'appetit, mais sans huyle, sans sel & vinaigre, & sans la laver, & la devorent comme bestes brutes, pour en estre rasassiez. Ils n'usent point de tables, de scabeaux, ni de nappes. En lieu de serviette ils se fervent de leur langue, pour torcher leurs doigts» (Settle, 1578, pp. 61-62).

Par une extrapolation bien hâtive, mais révélatrice des fantasmes qui orientent la perception de l'Autre, Settle soupçonne ces “naturels” de s'adonner à la pratique exécrationnelle et immonde de l'anthropophagie. Cette hypothèse serait confortée, écrit-il, par la consommation de la chair putride des charognes:

²⁷ Dans le manuscrit hollandais *Visboec (Le livre des Poissons)* rédigé en 1577-1578, le naturaliste et érudit Adriaen Coenenzen avait rangé et classé les Esquimaux parmi les “espèces marines” les plus admirables et les monstres les plus curieux. On renvoie à Wenger (1974) et à Bogliolo Bruna (2011, pp. 167-188).

«Je pense qu'ils sont Antropophages, c'est à dire mangeurs de chair humaine, car ils mangent la chair & le poisson qu'ils trouvent mort, encores qu'il pue comme charongne, chose qui creve le cœur à ceux qui l'ont vu, par expérience, & qui en aient seulement parler» (Ivi, pp. 69-70).

D'après le Lévitique 22 :8, les interdits vétérotestamentaires prohibent la consommation du sang et de la chair des charognes considérés des aliments "impurs". Ainsi, Settle, horrifié, interprète, s'appuyant sur une sorte de syllogisme, les pratiques alimentaires des indigènes à la lumière des interdits religieux issus de la tradition judéo-chrétienne²⁸.

Au contraire, faisant preuve d'une grande curiosité intellectuelle et d'une empathie certaine, Davis ne cède pas aux raccourcis cognitifs ou aux biais de confirmation (destinés à conforter, par toute preuve, les préjugés de son temps). Il refuse de représenter, à l'instar de Settle, les natifs comme des "humains animalisés". Le capitaine dessine et parfait, au fur et à mesure, une image de signe positif de ces peuplades des marges avec lesquelles il entre en contact. Loin d'être des "sauvages" qui s'expriment par des cris inarticulés comme les bêtes, ces gens primitifs possèdent un langage, dont le capitaine procède à collecter une quarantaine de vocables et d'expressions, dont il opère la transcription phonétique et s'essaie à la traduction en langue anglaise²⁹: «ils prononcent [les mots] de leur langue [d'une voix] très caverneuse et gutturale: nous avons appris d'eux les vocables [de la liste] qui suit» (Ivi, p. 20).

Ce petit dictionnaire revêt un grand intérêt sociolinguistique et anthropologique car plusieurs des mots qui y sont répertoriés présentent de fortes ressemblances avec les vocables employés encore au XIX^e siècle, comme l'indique Rink, auquel l'officier Albert Hastings Markham avait confié la mission de procéder à l'étude au travers d'une méthode comparative. Ainsi avait-il noté une proximité entre le vocable *sanygmeg* mentionné par Davis et le *savingmik* employé par les Esquimaux au XIX^e siècle pour désigner le couteau; entre *paatoyck* et *pautik* indiquant la rame; entre *maatuke* (que Davis traduit erronément par *fish*, poisson) et *matak* pour nommer la peau de baleine ainsi qu'entre *ataneg* et *atanik* pour indiquer le phoque.

Là où la liste établie par Hall à la suite du capitaine Frobisher dénombre pour l'essentiel des mots se référant aux parties du corps (13 sur 17), celle de Davis atteste d'un degré certain de familiarité avec les autochtones rencontrés sur la côte du Groenland. Elle laisse transparaître la volonté d'établir une communication interethnique qui dépasserait la seule instrumentalité marchande. Ce dont témoigne l'attention portée aux termes et verbes d'action, qui reflètent

²⁸ Par ailleurs, la condamnation de ces pratiques alimentaires s'adresse non seulement à la consommation d'une nourriture interdite, mais aussi à la manière de la consommer.

²⁹ À la suite de sa rencontre avec les Esquimaux du sud-est de l'île de Baffin (1576), le pilote Christophe Hall, à la suite de Frobisher, avait rédigé une liste de 17 mots de l'idiome eskimo.

une expérience d'interaction et sous-tendent une orientation communicationnelle. À titre d'exemple, *kesinyob*: "manger quelque chose"; *aginyob*: "aller chercher"; *quoyasab*: "donne-le-moi"; *canyglow*: "embrasse-moi". Et ce, car le navigateur-explorateur anglais ne réduit pas cette "race exotique" à une sub-humanité proche des brutes, à des "sauvages" comme le prétend le marchand Michael Lok³⁰.

D'avantage préoccupés par les visées et les retombées de leurs explorations, nombre de voyageurs de la fin du XVI^e partis en quête du Passage de Nord-Ouest avait montré un faible intérêt pour les autochtones qu'ils avaient croisés au cours de leurs expéditions. Il s'en était suivi des annotations sommaires, des descriptions rapides et pétries de préjugés au service d'un ethnocentrisme primaire. À l'instar de Harriot, mais à l'envers de Frobisher, Davis n'emploie jamais le vocable dépréciatif "Sauvages" pour nommer ces peuplades des marges³¹ récusant d'assimiler ces gens d'emblée si accueillants et aimables à l'archétype de l'homme sauvage sans foi ni loi qui erre, telles des furies démoniaques, dans cet empire du froid.

Brutes, voleurs, mécréants et... cannibales

En humaniste, Davis fait montre, à maintes reprises, d'ouverture d'esprit, d'une "pitié chrétienne", voire naturelle, envers ces indigènes qui, bien que primitifs, appartiennent au consortium humain car ils coparticipent du dessein divin. Progéniture d'Adam, ils demeurent perfectibles, pour peu que l'on se donne la mission et le temps de les éduquer... Les matelots s'indignent de la bienveillance que le navigateur manifeste à l'égard de ces "méchants voleurs" qu'ils méprisent:

«Le 9 du mois [de juillet], nous retournâmes à nos bateaux et nous trouvâmes les indigènes désireux à leur façon de renouer le contact et de troquer. Les marins se plaignaient beaucoup de ces gens en disant que ma façon gentille et amicale de les traiter leur donnait envie de vomir et la migraine. [Ils affirmaient]: "[les natifs] nous ont volé une ancre, coupé nos câbles de façon très dangereuse, [ainsi que] les amarres de nos bateaux et, que, depuis votre départ, ils ont lancé envers nous avec leurs frondes des pierres du poids d'une demi-livre. Comment pouvez-vous continuer à supporter ces tracasseries? C'est une honte de le tolérer". J'ai désiré leur faire plaisir et je les ai rassurés en disant que je n'avais aucun doute que tout irait pour le mieux» (Ivi, pp. 22-23).

³⁰ Le marchand Michael Lok était le principal soutien financier du capitaine Frobisher.

³¹ Le vocable "Savage (Sauvage)" n'est jamais employé pour désigner les Esquimaux dans le récit du premier voyage par John Janes, ni dans le deuxième par le capitaine Davis lui-même. En revanche, dans le journal de la troisième expédition rédigé par Janes, le terme "Savage" apparaît quatre fois, notamment p. 41, p. 42 (deux fois) et p. 43 de l'édition à laquelle nous avons fait référence.

En dépit des craintes et des plaintes de l'équipage, Davis invite les Esquimaux à bord de son bateau amiral. L'acte de monter à bord équivaut pour les indigènes hantés, à juste titre, par la peur d'être enlevés, au franchissement d'une frontière à la fois physique et psychologique. Attirés par la panoplie d'objets, notamment en métal, que renferme le bateau, ils osent s'aventurer dans cet espace inconnu et mystérieux qui regorge de mille richesses... mais recèle aussi mille dangers. Davis leur signifie ses intentions amicales par la pratique rituelle du don. Toutefois, au coucher du soleil, se produit un étrange accident qui l'oblige, malgré lui, à changer d'attitude. Les indigènes s'éloignent, rapides, sur leurs embarcations jetant, avec leurs frondes, un nuage de pierres contre le *Moonlight*.

«Le 10 du mois [de juillet], je me suis dirigé vers le rivage et les indigènes me suivaient dans leurs canoés. Je les ai invités à me rejoindre sur la plage et les ai traités avec beaucoup de courtoisie. Du coup ils ont débarqué en suivant moi et mes compagnons. Je leur ai offert des bracelets, et j'en ai convié 7 ou 8 [d'entre eux] à monter à bord: ce qu'ils ont fait avec beaucoup d'entrain. [...] Je me suis conduit envers ces gens avec beaucoup d'égard, puis je les ai laissés partir. Le soleil n'était pas encore couché, quand ils ont donné libre cours à leur nature diabolique [devilish]; avec leurs frondes ils se sont mis à jeter des pierres avec violence contre le *Moonlight* et ont touché l'un de mes hommes, le maître d'équipage, qui, à son tour a riposté. Du coup, choqué [par leurs agissements], j'ai changé d'attitude et me suis mis en colère... j'ai répliqué avec une salve et les chaloupes les ont poursuivis et tiré sur eux plusieurs décharges avec peu de succès car ils rament avec une vitesse extraordinaire: ainsi, nous sommes revenus bredouilles» (Ivi, p. 23).

Davis est choqué par cette attaque impromptue. Un matelot est touché. Le masque tombe... La nature de ces indigènes serait-elle diabolique? Le choix du qualificatif n'est pas anodin car il s'inscrit dans un cadre axiologique de matrice religieuse. L'Autre se doit d'être une créature foncièrement maléfique. Tel Satan, il se joue des apparences et des faux semblants. Pourquoi ces gens jadis aimables trahissent-ils la confiance de Davis? Craignent-ils de tomber dans une embuscade et d'être faits prisonniers? Gardent-ils mémoire d'avatars du passé (raptés et attaques meurtriers) dont ils auraient été victimes? Réagissent-ils à un geste malencontreux de l'équipage passé sous silence, voire ignoré, par le capitaine? Déconcerté par leur agressivité inusuelle, le navigateur anglais se voit obligé, sous la pression de l'équipage, à recourir aux armes.

Forts de leur supériorité technologique, les marins poursuivent les Esquimaux, ripostent par une salve de tirs, mais essuient un échec cuisant: ces "hommes à kayak", faisant corps avec leur embarcation, pagayent à une vitesse si prodigieuse qu'ils semblent s'envoler et leur échappent. Maîtres absolus d'un Océan parsemé de glace, ils affirment leur indiscutable supériorité nautique. Aspirant à une restitution véridique des faits, le "je qui écrit" refuse toute posture héroïsante. Aussi procède-t-il à une description factuelle ponctuée par des notations psychologiques sur l'état d'âme du narrateur consterné par la rupture d'une relation fiduciaire qu'il

croyait stable. Dans un ballet d'escarmouches et de trêves, les relations interethniques sont désormais entachées par une méfiance mutuelle:

«Le 11 du mois [de juillet], cinq d'entre eux sont venus pour proposer une nouvelle trêve: le maître d'équipage du bateau amiral est venu m'annoncer leur arrivée: il était désireux de les attraper et de les garder prisonniers jusqu'à ce que nous puissions récupérer notre ancre: mais quand il s'aperçut que le chef du groupe, instigateur des troubles, était parmi les 5, il s'est résolu à mettre en exécution son dessein de le capturer: l'indigène s'approcha en criant *Yliant*³² et en frappant sa poitrine. Il a montré une paire de gants pour les troquer; en retour le maître d'équipage lui a offert en échange un couteau pour le groupe: ainsi, deux d'entre eux se sont approchés de nous, l'un d'eux ne fut pas attrapé mais l'autre a été immédiatement réduit en captivité: alors nous avons fait comprendre par signes à lui et à ses camarades que nous lui aurions rendu la liberté une fois récupérée l'ancre dont ils s'étaient appropriés. Une heure après qu'il était monté à bord, le vent est devenu favorable, du coup nous avons fait voile vers le large en emmenant ce gars avec nous» (Ivi, pp. 23-24).

Le récit de l'enlèvement de l'indigène réduit à monnaie d'échange dans le but de récupérer l'ancre volée par les natifs le 9 juillet laisse transparaître, entre les lignes, les divergences d'attitude comportementale qui opposent Davis – peu enclin à faire recours aux armes et foncièrement bienveillant – aux matelots aveuglés par la colère, qui finissent par obtenir gain de cause. D'où l'adoption dans le récit de la forme impersonnelle (en anglais) afin d'avouer, entre les lignes, une décision plutôt subie que choisie, peut-être par crainte d'une mutinerie.

L'Autre n'est pas un objet de curiosité livré au regard voyeuriste du "civilisé", mais une créature humaine dont Davis ne connaît pas (et comment le pourrait-il dans un laps de temps si bref?) les codes culturels. Ainsi relate-t-il, dévoilant ses questionnements et son ressenti, le dialogue entre le captif et son compagnon qui, désespéré, le suit en kayak extériorisant sa souffrance par des gémissements. La sémio-gestuelle des indigènes et la prononciation plaintive des mots induisent les Anglais à interpréter cette scène d'une touchante théâtralité comme annonciatrice d'une issue funeste:

«Un de ses camarades qui encore suivait notre bateau de près parlait avec lui en faisant une sorte de lamentation tandis que nous le traitions bien avec *Yliant*, expression commune de politesse. A la longue, le gars qui était à bord prononça 4 ou 5 mots à l'adresse de l'autre et prit le visage dans ses mains. Après quoi l'autre en fit de même et s'en alla, nous supposons, plein de chagrin. Nous pensâmes que le fait de couvrir son visage avec ses mains et de courber son corps en avant, signifiait sa mort [imminente]. Avec le temps il est devenu un compagnon plaisant parmi nous. Je lui ai offert un nouveau vêtement à l'anglaise pour se protéger du

³² Il s'agit vraisemblablement d'une autre orthographe de l'expression *Yliante* qui signifie littéralement "Je ne porte pas d'armes" et par extenso "J'ai des intentions pacifiques".

froid car je me suis aperçu qu'il avait du mal à supporter le froid, geste dont il s'est montré très heureux [...] Il se nourrissait aussi bien avec du capelan séché que du poisson séché de Terre-Neuve [morue séchée et salée]» (Ivi, p. 24).

Au fil du temps, le captif fait preuve d'une remarquable capacité d'adaptation qui s'apparente à une forme de résilience. Note Davis: «il entretenait bien ses javelots et tout son matériel de pêche; il aurait souhaité fabriquer un tambour et, à l'occasion, donner un coup de main à l'équipage pour tirer les cordes» (Ibidem). Le prisonnier manifeste (ou singe-t-il?) une grande joie pour avoir reçu des mains de Davis des habits à l'anglaise qui l'auraient mieux protégé du froid [sic]. Cet épisode apparaît surprenant et quelque peu saugrenu si l'on considère l'accoutumance des natifs aux rigueurs du climat arctique: serait-il déjà tombé malade (ou serait-il épuisé de désespoir)? Ou par le passé aurait-il troqué nombre de ses vêtements? Lors de la navigation, Davis découvre des contrées nouvelles peuplées par d'autres groupes d'Esquimaux qui se montrent aussi très accueillants: «Le 1 août, par grâce de Dieu, nous découvrîmes une terre à la latitude de 66 °33' et 70° du méridien de Londres, sans rencontrer aucun obstacle ni neige ni glace» (Ivi, p. 26)³³.

Parmi les singularités qui caractérisent ces régions au climat “très chaud”, Davis relate la présence de mouches fort fastidieuses appelées *Musketa* qui gênent les marins. Qui plus est, leur pique est très douloureuse. Déjà Frobisher avait fait mention de la présence de moustiques très agressifs. L'information est considérée digne de crédit à tel point qu'un siècle plus tard Isaac de La Peyrère la reporte dans sa *Relation du Groenland* en relatant le voyage de Frobisher: «Ils ont des cousins en grand nombre, qui piquent âprement, et leur piqûre fait des élevures difformes sur le visage» (Queyroux, 2014, p. 69). Attirés par les objets métalliques allogènes (aiguilles, couteaux, grattoirs en fer) qui permettent de faciliter et accélérer leurs différentes tâches (raclage des peaux et couture), les Esquimaux guettent le passage des voiliers et signifient, au travers le langage muet des objets, leur disponibilité à troquer.

Le récit détaille la phénoménologie de la rencontre entre l'équipage et ces peuplades nomades qui, à la vue des bateaux anglais, s'adonnent avec intelligence stratégique à une mise en scène bien réglée. Ainsi, ils manifestent leurs intentions amicales par la pratique du don; profitant du courant favorable, ils envoient à proximité des bateaux un phoque qu'ils viennent d'attraper. Prolégomènes aux futures opérations de troc... Cette attitude laisse supposer que les “naturels du pays” avaient déjà eu des contacts avec les Européens:

«Les indigènes dès qu'ils nous ont vu arriver ont attrapé un phoque et avec les nageoires liées étroitement à son corps, ils l'ont envoyé vers nous en profitant du courant de façon qu'il est arrivé juste en proximité de nos bateaux. Ce que nous avons considéré comme un cadeau amical de leur part» (Davis, 1880, p. 26).

³³ Cette terre peut être localisée vraisemblablement aux alentours de Old Sukkertoppen, aujourd'hui Sisimiut.

Davis descend à terre accompagné par des membres de son équipage qui grimpent au sommet d'une colline: William Eston aperçoit alors 3 canots qui gisent sous un rocher et contiennent des peaux, des javelots ainsi que des "objets de superstition". Loin de s'approprier ces biens, les matelots déposent, sur chaque bateau, un morceau de soie, un boulet de plomb et une épingle; et ce, en guise de don, pour signifier leurs intentions pacifiques:

«Le 5 août je suis monté avec les deux maîtres d'équipage et quelques autres au sommet d'une colline: en route William Eston aperçut trois canoës abrités sous un rocher et s'approcha d'eux: dedans il y avait des peaux, des javelots avec divers objets de superstition [superstitious toys]: nous ne touchâmes à rien mais nous avons laissé sur chaque bateau un bout de soie, une balle de plomb et un poinçon. Le jour suivant qui était le 6 août des natifs sont venus vers nous sans crainte et ont troqué des peaux comme les autres congénères l'avaient fait [auparavant]: ils ne sont pas différents des autres, ni en ce qui concerne leurs canots, ni pour leur tenue vestimentaire. Toutefois, leur prononciation est plus douce que celle des autres et moins gutturale» (Ibidem).

Le capitaine remarque que ces indigènes ne présentent pas de différences appréciables par rapport aux groupes rencontrés précédemment quant à leurs pratiques vestimentaires et à leurs embarcations, exception faite de la prononciation des mots. Cette remarque témoigne de la qualité et de l'acuité d'observation dont le capitaine fait preuve. Les données empiriques qu'il enregistre ponctuellement sont interprétées recourant toujours au registre de la comparaison par similitude ou dissemblance.

Pendant dix jours (du 20 août au 6 septembre), Davis longe l'île de Baffin et le Labrador se dirigeant vers le sud: il descend jusqu'au Hamilton Inlet et rencontre un groupe d'Esquimaux qui accueillent de pied ferme les Anglais par un essaim de flèches. Le récit relate, factuel, la dynamique de cette malencontre: les natifs hostiles épient les nouveaux venus, se cachent dans les bois et les attaquent par surprise. Contrevenant à son inclination naturelle, l'explorateur-navigateur se voit contraint de riposter par une double décharge de mousquet. Le bruit³⁴ épouvante les indigènes qui s'enfuient rapidement:

«Le 6 septembre par un agréable vent de nord nord-ouest après avoir coupé les amarres, nous nous apprêtâmes à partir et nous avons envoyé cinq de nos matelots, des jeunes hommes sur la plage de l'ilot pour capturer certains poissons que nous souhaitions saler pour les conserver et pour ce faire les laisser toute la nuit sur l'île: les abrutis qui habitent ce pays [brutish people] et qui se tenaient aux aguets dans les bois ont assailli nos hommes à l'improviste: quand nous nous en aperçûmes, nous avons levé l'ancre et nous avons foncé vers la plage et de concert nous avons tiré une double charge de mousquet contre eux. Entendant le bruit,

³⁴ Le bruit des canons et/ou des mousquets terrasse les Esquimaux comme l'attestent dans leurs récits maints voyageurs.

ils se sont enfuis; néanmoins, à notre grand grief, deux de nos hommes ont été tués par leurs flèches et deux ont été grièvement blessés, pour la santé desquels nous sommes à présent très inquiets. Un seul s'était échappé à la nage avec une flèche fichue dans son bras. Ces perfides mécréants [wicked miscreants] n'ont jamais engagé de pourparlers ni des dialogues, mais à présent ils ont donné libre cours à leur furie meurtrière [litt. maudite, cursed fury]. Le même après-midi il a bien voulu plaire à Dieu d'augmenter nos peines avec un orage puissant et tempétueux le vent soufflant depuis nord nord-est; ces conditions extrêmes ont perduré jusqu'au 10 du mois. Nous avons perdu la maîtrise de notre bateau et nous nous avions l'intention de couper nos mats, le câble de notre ancre étant cassé. Ainsi, nous n'attendions que d'être charriés sur la plage entre ces Cannibales pour en devenir la proie. [among these Canibals for they pray...] Le 11 septembre avec un vent favorable de ouest nord-ouest, nous sommes partis confiant dans la grâce de Dieu et nous avons mis le cap sur l'Angleterre où nous sommes arrivés sur la côte occidentale début octobre» (Ivi, pp. 30-31).

Le rythme de la narration s'accélère pour relater l'embuscade que ces "abrutis" auraient tendu aux matelots ignares du danger et confiants, d'autant plus que quelques jours auparavant ils avaient été très bien accueillis par un autre groupe d'Esquimaux. Les pacifiques marins ont-ils été victimes d'une attaque par surprise lancée, sans raison, par des gens fourbes, avides et sanguinaires? Ou les indigènes – craintifs – ont-ils attaqué pour se défendre par anticipation³⁵? Comment expliquer que le récit de Davis (mais aussi les relations de Janes) ne mentionne pas les femmes esquimaudes et leur progéniture? Se cacheraient-elles craignant d'être violées, ou enlevées? La mémoire des malencontreux expliquerait-elle la mise en retrait des femmes? Le contact ne s'établit désormais que par armes interposées. Quoi qu'il en soit, le dispositif narratif conjugue la chronique des faits au ressenti de l'observateur horrifié par l'agressivité insoupçonnée de ces

³⁵ Depuis la fin du XV^e siècle, morutiers et baleiniers venus du Vieux Continent longent les rivages inhospitaliers du Labrador et de la *Terra do bacalbau* (Terranova). Dans l'*Atlas* (1436) du marin vénitien et cartographe Andrea Bianco figure l'île *Stockfixa* (le toponomastique dérive du vocable anglais *stockfish* (morue). L'on pourrait identifier cette île avec Terre-neuve, dont le toponyme renvoie aux eaux prodigieusement poissonneuses regorgeant d'innombrables morues, véritable "manne céleste" (cette nourriture providentielle, saine et bon marché, est très recherchée en temps de Carême et de jeûne) et riche en mammifères marins. Entre ces pêcheurs illettrés, frustrés et démunis, que n'effarouchent ni les tempêtes ni la rupture avec les rivages familiers et les populations autochtones (Indiens, Esquimaux et Beothusk) se tissent des relations de bon voisinage dans un climat de confiance partagée dont témoigne, entre autres, le métissage biologique qui, plus tard allait alimenter la cacophonie sur l'origine des Esquimaux, descendants de la culture de Thulé. A partir de la deuxième moitié du XVI^e siècle aux relations pacifiques à vocation commerciale entre les pêcheurs morutiers européens et les Esquimaux du Labrador se substituent des représailles et des raids d'une violence inouïe. La détérioration irréversible des rapports interethniques se traduit par la diabolisation progressive du "Sauvage du Nort", voleur et sanguinaire, qui plus est soupçonné d'être anthropophage.

“perfides mécréants”, qui se révèlent de redoutables archers. D’où tout un florilège de qualificatifs et périphrases qui servent à nommer, en les connotant par la négative, ces peuples des marges qui, tels les fauves ou Caïn condamné par Dieu à une errance éternelle, vaguent – menaçants – dans ces déserts de glace.

Médiées par la grille de valeurs judéo-chrétiennes, les comparaisons hâtives et stigmatisantes - explicitées ou sous-entendues - dessinent alors une image inquiétante de ces imprévisibles indigènes. Davis emprunte au registre religieux pour porter à l’encontre des natifs un jugement de valeur dépréciatif (“perfides mécréants”) qui ne vaut pas, cependant, essentialisation (“Sauvages”). S’ils sont perfides, c’est qu’ils sont mécréants car ils sont païens. Le syllogisme se tient. Soudainement, un tourbillon vertigineux surgit, faillant arracher le bateau de son ancrage et le propulser sur les rochers de la côte. Le capitaine se trouve confronté – en même temps – à la furie des éléments déchainés et à l’agressivité meurtrière des natifs. La fin semble approcher. En fidèle croyant, Davis implore la protection divine. L’écriture de l’expérience jadis oculaire et factuelle devient émotionnelle et projective. Sous le signe de Thanatos, elle entremêle le présent effroyable avec un futurible tragique. Le climax ascendant dramatise la narration. Le par-delà se mue en espace sépulcral. Ressurgit alors le fantasme du vorace “Cannibale” qui, assoiffé de sang, guette sa proie depuis le rivage et s’appête à savourer goulument, tel un Tupinamba boréal, la chair des misérables naufragés³⁶. Antimodèle face aux valeurs et aux normes de la civilisation judéo-chrétienne, ce peuple des marges s’adonnerait-il, comme le soupçonnait Settle, à la pratique exécrationnelle et immonde de l’anthropophagie?

On dit la peur par des stéréotypes. Néanmoins, aussi violente soit-elle, la réaction émotive, dictée par l’angoisse, ne laisse pas de traces durables. Elle demeure contextuelle (autrement dit, réactionnelle et situationnelle) et sera remplacée, aussitôt le calme revenu, par un retour à l’experientia... Le goût de l’observation et l’esprit d’ouverture de Davis referont vite surface lors du troisième voyage, comme en témoigne le récit qui nous en a été légué par John Janes.

Au travers du télescopage des récits rédigés par Janes (premier et troisième voyages) et Davis (deuxième voyage), se dessine une image quelque peu ambivalente – mais réaliste – des Esquimaux, affranchie de toute rhétorique. L’écriture autoptique des chroniqueurs s’évertue à restituer fidèlement, tant que faire se peut, à la fois le perçu et le vécu, récusant d’enjoliver les gestes des Anglais: la représentation des “naturels du pays” aimables et accueillants, quelque peu naïfs mais merveilleusement ingénieux ne cesse d’évoluer selon le contexte, acquérant parfois des traits antinomiques.

Davis échoue dans la recherche du passage boréal vers l’Asie, mais rapporte dans son journal une kyrielle d’observations d’un grand intérêt sur la géographie des lieux sillonnés et des notes à caractère ethnographique sur les Esquimaux, cet accident imprévu sur la route du fabuleux Cathay. En humaniste éclairé, il demeure curieux de l’Autre et s’efforce d’en saisir les spécificités

³⁶ On renvoie à Thevet (1558).

culturelles empruntant une approche descriptive que l'on pourrait définir de proto-ethnographique. Ainsi porte-t-il un regard bienveillant, imprégné d'une sympathie naturelle, à l'encontre de ces gens affables et serviables, "simples d'esprit" mais aussi fins stratèges. Dotés d'un sentiment religieux qu'ils manifestent par des rituels chamaniques, les indigènes lui paraissent perfectibles, l'actualisation de leur potentiel demeurant tributaire de leur éducation et de leur conversion aux valeurs euro-chrétiennes. La différence n'étant pas d'essence mais d'attributs. Ainsi l'œil du voyageur curieux du monde se double-t-il du regard de l'intellectuel poreux à une Altérité à la fois proche et lointaine.

BIBLIOGRAFIA

- Pierre Bezbakh, *Histoire de l'économie – Des origines à la mondialisation*, Paris, Larousse, 2008.
- Kaj Birket-Smith, *Mœurs et coutumes des Eskimo*, Paris, Payot, 1955.
- Giulia Bogliolo Bruna, *Passer les frontières: les Inuit du Labrador (fin du XVI^e - première moitié du XVIII^e)*, in Rui Manuel Loureiro, Serge Gruzinski (ed.), *Passar as fronteiras, II Colóquio Internacional sobre mediadores culturais, Séculos XV a XVIII*, Lagos, Centro de Estudos Gil Eanes, 1999, pp. 81-110.
- Id., *Transferts culturels et processus de métissage chez les Inuits du Labrador et du Nord groenlandais*, in «Atti del XXIII convegno internazionale di Americanistica (Perugia 4-6 maggio 2001)», Perugia, Circolo Amerindiano/ARGO, 2001, pp. 277-286.
- Id., *Des races monstrueuses aux peuples maudits, des préadamites aux Homines religiosi: l'image des Esquimaux dans la littérature de voyage (XVI^e siècle-première moitié du XVIII^e siècle)*, in «Inter-nord, Revue Internationale d'Études Arctiques», 21 (2011), pp. 167-188.
- Id., *Les objets messagers de la pensée inuit*, Paris, L'Harmattan-Institut Charles Cros, 2015.
- Numa Broc, *La géographie de la Renaissance*, Paris, Éditions du Comité des Travaux historiques et scientifiques, 1986.
- William Patterson Cumming, Raleigh Ashlin Skelton, David Beers Quinn, *La Découverte de l'Amérique du Nord*, Paris, Albin Michel, 1972.
- John Davis, *The second voyage attempted by Master John Davis with others, for the discoverie of the Northwest Passage, in Anno 1586*, in Albert Markham Hastings (ed.), *The Voyages and Works of John Davis [The Navigator]*, London, The Hakluyt Society, 1880.
- Ghislain Deleplace, *Histoire de la pensée économique*, Paris, DUNOD, 2022.
- Mary Douglas, «*Il n'y a pas de don gratuit*», in Mary Douglas, *Comment pensent les institutions*, Paris, La Découverte, 2004, pp. 201-218.
- Hans Eggede, *Description et Histoire Naturelle du Groenland*, Copenhague et Genève, chez les Frères C. & A. Philibert, 1763.
- François Hartog, *Le miroir d'Hérodote, Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 2001.
- John Janes, *The First Voyage of Master John Davis, Undertaken in June 1585, for the Discoverie of the Northwest Passage*, in Albert Markham Hastings (ed.), *The Voyages and Works of John Davis the Navigator*, London, The Hakluyt Society, 1880.
- Jean-François Lafitau, *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, Introduction, choix des textes et notes par Edna Hindie Lemay, Paris, FM/La Découverte, 1983, I.

- Claude-Charles Le Roy Bacqueville de la Potherie, *Histoire de l'Amérique Septentrionale*, Paris, Editions du Rocher, 1997.
- Raymonde Litalien, Jean-François Palomino, Denis Vaugeois, *La mesure d'un continent, Atlas historique de l'Amérique du Nord 1492-1814*, Sillery-Paris, Presse de l'Université Paris-Sorbonne-Septentrion, 2007.
- Marc-Antoine Mahieu, Mickaël Popelard, "A People of Tractable Conversation": A Reappraisal of Davis's Contribution to Arctic Scholarship (1585-1587), in Frédéric Regard (ed.), *The Quest for the Northwest Passage: Knowledge, Nation and Empire, 1576-1806*, Pickering & Chatto (Routledge), 2013, pp. 71-87; <https://inalco.hal.science/hal-01384539>.
- Marianne Mahn-Lot, *La Découverte de l'Amérique*, Paris, Flammarion, 1970.
- Jean Malaurie, *Hammocks***, Paris, Plon, 1999, Coll. Terre Humaine.
- Franco Marengo, *Nuovo Mondo: documenti della storia della scoperta e dei primi insediamenti europei in America, 1492-1640. Gli inglesi, 1496-1640*, Torino, Giulio Einaudi, 1990.
- Albert Markham Hastings, *Introduction*, in Albert Markham Hastings (dir.), *The voyages and works of John Davis, the navigator*, London, Hakluyt Society, 1880.
- Clements Markham, *A life of John Davis, the navigator, 1550-1605, discoverer of Davis straits*, George Philip & Son, London, 1889.
- Robert McGhee, *Une histoire du monde arctique. Le dernier territoire imaginaire*, traduit de l'anglais par Jean Chapdelaine Gagnon, Gatineau, Fides, 2006.
- Michel Mollat du Jourdin, *L'altérité, découverte des découvertes*, in Jean Ceard, Jean-Claude Margolin (dir.), *Actes du Colloque voyager à la Renaissance (Tours, 1983)*, Paris, Éditions Maisonneuve et Larose, 1987.
- Fabienne Queyroux, *Le Groenland retrouvé: la relation du Groenland d'Isaac de Lapeyrière*, Toulouse, Anacharsis Editions, 2014.
- Dionyse Settle, (trad. Pithou Nicolas), La nauigation du capitaine Martin Forbisher [sic] Anglois, és regions de west & Nordwest, en l'année M.D.LXXXVII: Contenant les mocurs & façons de viure des Peuples, & habita[n]s d'icelles, avec le portraict de leurs habits & armes, & autres choses memorables & singulieres, du tout incognues par deçà, Geneva, Anthoine Chuppin, 1578; <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1516457p.image>.
- André Thevet, *Les singularitez de la France Antarctique (1557), Autrement nommée Amérique & de plusieurs Terres & Isles deouvertes de nostre temps*, Paris, Chez les héritiers de Maurice de la Porte, 1558.
- Paul-Emile Victor, *Banquise*, Paris, Grasset, 1939.
- Béatrice Wenger, *Esquimaux en visite en Hollande au XVI^e siècle. Représentation et dessins*, in «Inter-Nord. Revue Internationale d'Études Arctiques», 13-14 (1974), pp. 217-222.
- H. Oswalt Wendell, *Eskimos and Explorers*, Lincoln & London, University of Nebraska Press, 2001.

DU VOYAGE D'EXPLORATION A LA RENCONTRE DES INUITS. UNE LECTURE ETHNO-HISTORIQUE DU JOURNAL DE BORD DU SECOND VOYAGE DE JOHN DAVIS – Au travers d'une démarche multi- et transdisciplinaire, cet article vise à illustrer l'apport original à la connaissance de l'univers géo-anthropique boréal que présente *The second voyage attempted by Master John Davis with others, for the discoverie of the Northwest Passage, in Anno 1586*, journal de bord rédigé par John Davis, hardi navigateur et savant de l'âge élisabéthaine. L'essai s'attache à étudier la phénoménologie

des premiers contacts avec les communautés esquimaudes rencontrées dans ces régions liminaires. Curieux au sens latin du terme, Davis, en brillant disciple de John Dee, privilégie un modèle scopique de la connaissance qui s'enracine dans l'expérience directe, et mobilise une approche ethnographique ante litteram dans la description ponctuelle, factuelle et observationnelle des singularités phénotypiques et comportementales des autochtones. Qui plus est, il rassemble une quarantaine de mots et d'expressions indigènes dont il opère la transcription phonétique et s'essaie d'en donner la traduction en langue anglaise. Dans la liste figurent de nombreux verbes d'action, qui témoignent d'une dynamique sociale interactive. Doués d'un sentiment religieux qu'ils manifestent par leurs rituels chamaniques, les Esquimaux sont perçus par Davis comme foncièrement perfectibles pourvu qu'ils soient éduqués et convertis aux valeurs euro-chrétiennes. L'intérêt proto-ethnographique de Davis vis-à-vis des peuplades autochtones atteste d'un regard non-entravé, souvent bienveillant, dénoué des instrumentalismes commercialistes de court-terme, qui demeure le chiffre d'une appétence à l'Autre si rare à l'époque.

Mots-clefs: John Davis; Esquimaux; Phénoménologie des contacts; Echanges; Proto-ethnographie

DAL VIAGGIO DI ESPLORAZIONE ALL'INCONTRO CON GLI INUIT. UNA LETTURA ETNO-STORICA DEL DIARIO DI BORDO DEL SECONDO VIAGGIO DI JOHN DAVIS – Il presente articolo si prefigge l'obiettivo di documentare, mediante un approccio multi- e transdisciplinare, l'originale contributo alla conoscenza dell'universo geo-antropico boreale del giornale di bordo *The second voyage attempted by Master John Davis with others, for the discoverie of the Northwest Passage, in Anno 1586* redatto di suo pugno da John Davis. Il saggio analizza la fenomenologia dei primi contatti con le comunità eschimesi incontrate in quelle aree geografiche liminari. Curioso nell'accezione latina del termine, Davis, brillante discepolo di John Dee, privilegia un modello scopico della conoscenza che si ancora nell'esperienza diretta, avvalendosi di un approccio etnografico ante litteram nella descrizione puntuale, fattuale e constatativa delle singolarità fenotipiche nonché comportamentali degli autoctoni. Davis collaziona tra l'altro una quarantina di parole ed espressioni indigene, che trascrive foneticamente proponendone una traduzione in lingua inglese. Nella lista sono presenti numerosi verbi d'azione che sottendono una dinamica sociale interattiva. Dotati di sentimento religioso, che manifestano attraverso i rituali sciamanici, gli Eschimesi sono percepiti da Davis come fondamentalmente perfettibili a condizione che siano educati e convertiti ai valori eurocristiani. L'interesse proto-etnografico di Davis nei confronti delle popolazioni autoctone testimonia di uno sguardo non impedito, a tratti empatico, che rivela una porosità all'Alterità e una "benevolenza" assai inedita per l'epoca.

Parole chiave: John Davis; Eschimesi; Fenomenologia dei contatti; Scambi; Proto-etnografia

LUISA SPAGNOLI¹, LUCIA GRAZIA VARASANO²

LA GUIDISTICA LOCALE PER «RIAVERE ROMA IN UN SOLO
COLPO D'OCCHIO».
VERSO LA COSTRUZIONE DI UNA (DIGITAL) STORYMAP DELLA
NUOVA CAPITALE D'ITALIA³

Roma ottocentesca nella guidistica locale

Roma ha rappresentato un unicum per i tanti viaggiatori/narratori stranieri e italiani che, nel corso dell'età moderna, hanno voluto restituire una compiuta rappresentazione e narrazione. Chi si è maggiormente soffermato sul mito della sua classicità, chi sulla magnificenza pontificia, chi sulla miseria della sua popolazione, chi sulla “pochezza” del suo assetto urbanistico. I resoconti di viaggio, i diari odeporeici, così come le guide a uso del forestiero e del cittadino, hanno saputo restituire i diversi punti di vista dei loro autori, la differente prospettiva da cui hanno guardato alla città eterna. Una realtà urbana, come correttamente evidenziato da Marina Formica, che è stata caratterizzata da tratti immaginifici, i quali hanno configurato il filo rosso della sua narrazione. La città eterna è stata un «caso particolarissimo di creazione simbolica in costante

¹ Consiglio nazionale delle Ricerche (CNR)-Istituto di Storia dell'Europa mediterranea (ISEM); luisa.spagnoli@cnr.it.

² Centro di Geomorfologia integrata per l'Area del Mediterraneo; lvarasano@cgiam.org.

³ Il lavoro di ricerca e i contenuti dell'elaborato si attribuiscono a Luisa Spagnoli, così come la stesura del testo (dal primo paragrafo al quarto e il sesto), eccettuato il quinto paragrafo *Una digital storymap per narrare la città ottocentesca*, ascrivibile a Lucia Grazia Varasano. Per quanto riguarda la storymap digitale: l'individuazione, l'acquisizione e l'elaborazione del materiale documentario sono frutto di un lavoro condiviso dalle autrici; l'impalcatura della *digital storymap*, l'editing grafico e il design sono da ricondurre a Lucia Grazia Varasano; mentre lo *storytelling* e il *placetelling* a entrambe le autrici. Le autrici ringraziano per il tempo dedicato Claudio Parisi Presicce (Sovrintendente capitolino), Ilaria Miarelli Mariani (direttrice Musei civici - Sovrintendenza capitolina), Angela Maria D'Amelio (curatrice storico dell'arte Museo di Roma - Sovrintendenza capitolina), Maurizio Ficari (curatore storico dell'arte Museo di Roma - Sovrintendenza capitolina), Maria Grazia Biocca (assistente bibliotecaria Museo di Roma - Sovrintendenza capitolina), Anna Aletta (ex bibliotecaria Fondo libri antichi Museo di Roma - Sovrintendenza capitolina). Ringraziano anche la dott.ssa Elena Iannilli (bibliotecaria dell'Istituto nazionale di Studi Romani) per aver contribuito all'individuazione e all'acquisizione del materiale documentario relativo alle guide di Roma.

evoluzione, soggetta a un mito storicamente trasversale e ideologicamente strumentalizzato» (Formica, 2019, p. X). Il passato ingombrante di Roma, così come le aspettative sul “nuovo”, divengono punti di ancoraggio delle scritture di viaggio che si apprestano a raccontare una Roma ottocentesca in trasformazione, a dispetto della tradizionale visione di immobilismo in cui buona parte della storiografia l’ha confinata a lungo. L’occupazione francese, la Repubblica Romana, la Restaurazione, l’Unità d’Italia, la proclamazione di Roma a capitale del Regno hanno influito certamente sull’assetto urbanistico e sulla vita stessa della città, sulla sua storia politica e sociale, così come sulle esperienze di viaggio e sulle aspettative dei viaggiatori. L’Ottocento ha rappresentato un cambiamento epocale nelle modalità di viaggio e di percezione da parte del viaggiatore, nella restituzione delle sue emozioni e del suo racconto. È stato «un periodo di grande complessità e cambiamenti sia per gli assetti politico-sociali, sia per il mutare del carattere del movimento dei visitatori, che dalle forme tradizionali del viaggio si evolve verso quelle del moderno turismo» (De Caprio, 2007, p. 11). In altre parole, al mutare del profilo del viaggiatore, mutano le condizioni e le modalità di viaggio, e, al tempo stesso, cambiano le “restituzioni” testuali e grafiche che della città vengono diffuse. E, infatti, nel corso del XIX secolo non solo si trasformano la struttura e gli obiettivi delle guide, ma, quest’ultime si distanziano sempre di più dalla letteratura di viaggio che, fino a quel momento, si era nutrita dell’itinerario attraverso uno scambio sinergico e vicendevole (Pazienti, 2013, p. 129). L’osmosi tra i due generi c’è stata e ha funzionato finché non si è manifestata una frattura, un vero e proprio distanziamento. Tuttavia, gli obiettivi non sono mai stati condivisi pienamente; infatti, nel caso del diario di viaggio la restituzione è stata puramente soggettiva; per quanto riguarda la guida turistica, pur nella sua arbitrarietà, ha tentato comunque di fornire una visione il più possibile vicina all’oggettività dei luoghi ritratti. Questa disparità di visioni rimanda a quanto sostenuto da Pazienti: «da un lato il messaggio è ‘come vedere la città’; dall’altro ‘cosa vedere nella città’» (Pazienti, 2013, p. 130), pur nella soggettività della scelta selettiva e arbitraria dei suoi autori.

A uno sguardo complessivo, l’Ottocento segna il passaggio alla specializzazione: dalla reciproca interferenza tra le due modalità narrative – la guidistica e letteratura e memorie di viaggio – si giungerà a una sorta di trasformazione, sempre più evidente a partire dalla metà del secolo, degli itinerari turistici in manuali di viaggio, «prime guide [...] che contengono il maggior numero di informazioni [indispensabili] al viaggiatore» (Maggioli, 2010, p. 21). Utili termini di riferimento sono i ben noti manuali di viaggio di Murray⁴ e

⁴ Le guide Murray (gli Handbooks di colore rosso), dedicate all’Italia settentrionale (1842), all’Italia centrale (1843), all’Italia meridionale (1853), sono state le più note e «diffuse nel mondo inglese [...] insieme a quelle del tedesco Förster». Sono le prime guide che rispondono «alla domanda di quel nuovo turismo culturale che inizierà a svilupparsi già dai primi decenni del 1800» (Maggioli, 2010, p. 22). Guide tascabili a tutti gli effetti che saranno punti di riferimento per un nuovo pubblico di turisti che, al pari dei ceti aristocratici durante il Grand Tour, hanno comunque bisogno di una guida per muoversi all’interno dei contesti

Baedeker⁵, le guide borghesi per eccellenza: Murray appartiene a quel gruppo di guide che a «metà Ottocento abbandonando i vecchi schemi preparano il mercato alla rivoluzione del Baedeker» (Di Mauro, 1982, p. 377).

Questi i modelli europei che influenzeranno con molto ritardo il mercato editoriale locale: solo a fine Ottocento uscirà la guida Treves che darà un cambio di rotta al manuale di viaggio “nazionale”. La vera svolta avverrà nel 1925 con la pubblicazione della guida rossa del Touring club italiano (TCI), che nasce proprio sulla falsariga del modello Baedeker.

Via via che si procede nel corso del XIX secolo, oltrepassando la sua metà, la guida – come ampiamente sottolineato da De Caprio (2007, p. 12) – subisce «una profonda evoluzione “funzionale” adeguandosi [...] alle aspettative di una utenza che man mano si trasforma, facendosi portatrice di esigenze nuove». Questo comporta una maggiore attenzione all’informazione che si specializza sempre di più ampliandosi e arricchendosi di nutriti dettagli. Mentre sul piano culturale, la guida in alcuni esempi tende ad asciugare i suoi contenuti, facendosi più sintetica come nel caso in cui si rivolge a particolari categorie di utenti (gli scienziati, i negozianti, i capifamiglia ecc.); in altre circostanze, con la proclamazione di Roma a Capitale d’Italia, si ammantava di «una forte armatura ideologica propagandistica» (Ivi, p. 14).

Il ricorso a tale tipologia di fonte ha consentito di proporre un’ulteriore riflessione su Roma, durante il decennio prima e il decennio successivo alla Breccia, arricchita dall’implementazione di una narrazione digitale che, tramite il formato ESRI, vuole essere uno strumento di conoscenza e di divulgazione per un’immagine della città eterna, non solamente legata al riflesso dei caratteri del mondo esterno, quanto piuttosto “costitutiva”. Si tratta cioè di una nuova rappresentazione della città ottocentesca filtrata dalle descrizioni ed emozioni degli autori delle guide locali, e resa anche per il tramite di una narrazione iconografica altrettanto suggestiva e simbolica.

urbani e/o rurali da visitare. Questi volumi, chiamati «Murray’s Handbooks o, più comunemente Murray’s Red Guides», nascevano con l’intenzione di fornire al lettore informazioni sia di carattere culturale sia pratico (come per esempio orari, prezzi, valore delle monete), nel tentativo anche di affrancare il turista dalle guide locali a pagamento. Il suo particolare formato suscitò interesse a tal punto che venne adottato sia dalle guide Baedeker sia dalla Guida d’Italia del nostro Touring club italiano (Ibidem).

⁵ Come evidenziato da Di Mauro (1982, p. 386), l’ispirazione della guida tedesca Baedeker sono «gli *Handbooks* di Murray e di Förster». Tuttavia, essa avrà una durata maggiore, monopolizzando il mercato europeo molto a lungo. Meno elitaria delle guide settecentesche, avrà comunque un pubblico colto che preferisce viaggiare autonomamente e in piena libertà. La guida Baedeker è un punto di partenza per l’affermazione di un nuovo prodotto che da “artigianale” diventa “industriale” (Pazienti, 2013, p. 138).



Figura 1. Veduta da Castel Sant'Angelo di San Pietro. Philippe Benoist, 1870

Le ragioni di un metodo geografico e geografico-storico

Ancora oggi la guidistica locale non è un settore ampiamente indagato, nonostante la storiografia abbia cominciato a nutrire la curiosità del lettore a partire dagli ultimi decenni del secolo scorso⁶. Tuttavia, a fronte di una nuova attenzione maturata solo negli ultimi anni, ancora poco sondato è il periodo immediatamente a ridosso dell'unità d'Italia. Queste le ragioni per cui le presenti note intendono riflettere su un ventaglio di guide pubblicate a cavallo del decennio precedente e successivo alla breccia di Porta Pia. La motivazione di una scelta siffatta dipende anche dalla circostanza per cui il periodo in questione è caratterizzato – come già fatto cenno – da grandi cambiamenti a livello politico, sociale, culturale e specialmente urbanistico. Non fosse altro perché con il trasferimento definitivo della Capitale da Firenze a Roma, il 30 giugno 1871 (a seguito dell'approvazione della legge n. 33 del 3 febbraio 1871), l'Urbe da città santa e fulcro del cattolicesimo assurge a diventare città laica (Formica, 2019).

⁶ Per uno sguardo d'insieme e un approfondimento su Roma e dintorni, cfr. in particolare: De Caprio, 2007; Di Mauro, 1982; Pazienti, 2013; Pifferi, 2016; Rossetti, 2000; Schudt, 1930; Scano, 1992; Sicari, 1991; Tarzia, 1997-99.

Oltretutto, trascendendo dal contesto territoriale oggetto di analisi, è necessario, a fronte dell'evidente varietà del settore guidistico, operare un restringimento di campo, almeno dal punto di vista cronologico. Affidarsi cioè, come ribadito da Stefano Pifferi, «ad uno scandaglio limitato ad un determinato e ristretto periodo storico dell'Età moderna [...] in cui maggiori sono le innovazioni pratiche, oltre che ideologiche, legate allo sviluppo della guidistica cittadina» (Pifferi, 2016, p. 33). Certamente, il periodo scelto è un contenuto segmento, trattandosi di circa un ventennio, ma rappresenta comunque un momento significativo per la storia d'Italia, per le dinamiche sociopolitiche ed economiche della città, per le trasformazioni in atto nelle modalità di viaggio e della scrittura, nonché dell'editoria e del suo mercato.

Nonostante la loro presunta oggettività dovuta a quella "ansia" descrittiva e informativa, di cui abbiamo già riferito, e alla presenza il più delle volte della rappresentazione iconografica, anche le guide, così come il genere odeporico, comunicano, trasmettono, restituiscono una particolare visione dei luoghi, rispondono a determinate esigenze del mercato editoriale, agli interessi dei suoi fruitori e degli autori stessi. «Esse, nel tempo si modella[no] sulle mutevoli esigenze [...] del viaggiatore colto, dell'uomo d'affari curioso, dell'artista in cerca di esperienze, del turista» (Pazienti, 2013, p. 24).

Siamo quasi in un'ottica "dardeliana" (Dardel, 1986, p. 36), in base alla quale si parte dall'idea che ciò che è apparentemente concreto non è necessariamente un oggetto in sé, perché aderendo a un metodo geografico capace di dialogare con visioni umanistiche, la sua oggettività finisce per essere spiegata anche in funzione della sua soggettività. In altri termini, quando si osserva la realtà e la si restituisce sotto forma di narrazione (testuale e/o iconografica), emerge una conoscenza dei contesti che è filtrata dall'uomo, dalle sue esperienze, dal suo vissuto e dal suo mondo di appartenenza, che nell'insieme concorrono a formare il suo autentico sapere territoriale (De Fanis, 2001, p. 21).

La «guida [quindi] può anche sostituire il viaggio. Può essere un modo per sognare» e immaginare. Nel caso delle guide di Roma, come giustamente sottolineato da Pazienti (2013, p. 19), l'immaginazione, infatti, è una costante; è addirittura all'origine della guida stessa, il cui racconto è fortemente segnato dall'immaginario, perché Roma prima ancora di essere vista e conosciuta, è immaginata. La guida tende a soddisfare le esigenze del lettore viaggiatore anche se, tuttavia, come si leggerà, a volte le aspettative sono disattese perché si infrangono contro una realtà che è diversa da come il "turista" se l'era prefigurata. Tale disillusione si manifesta, particolarmente, con gli italiani che prima dell'unificazione avevano anche solo vagheggiato e immaginato la città eterna, senza tuttavia averla mai visitata prima.

Questi aspetti ci fanno comprendere quanto le guide, al pari dei resoconti di viaggio, possano rappresentare una fonte geografica e geografico-storica per lo studio dei paesaggi e dei luoghi, delle trasformazioni degli assetti territoriali e dei mutamenti sociali e politici, nonché dei cambiamenti delle pratiche del viaggiare. In questo senso, non a torto, Marco Maggioli ha ribadito che esse

possono essere considerate un ponte vero e proprio tra linguaggio letterario e linguaggio scientifico (Maggioli, 2010, p. 24).

Si ricorre, dunque, a una concezione della geografia che non è più “indifferente” o “distaccata” (Copeta, 1986, p. 36), bensì orientata a cogliere quei valori simbolici di cui la realtà territoriale si ammanta, in base ai quali mettere a segno un’analisi la cui caratteristica di fondo s’identifica «nell’attenzione per il punto di vista antropocentrico e nel sostegno di una prassi idiografica che riconosce un ruolo centrale e attivo [...] alla creatività umana» (De Fanis, 2001, p. 23).

Partendo dal presupposto che anche le guide possono restituire una «particolare prospettiva su un luogo in un momento» storico (Maggioli, 2010, p. 24), la geografia si pone come interlocutore privilegiato per affrontare i rapporti e i problemi tra società umane e territori, spostando il suo orizzonte d’indagine oltre il linguaggio denotativo – mostrando così la sua capacità relazionale con la letteratura – nella direzione di una conoscenza del reale che concili oggettività e soggettività. Questa consapevolezza, acquisita in ambito geografico a partire dalla svolta umanistica degli anni Settanta (Relph, 1970; Tuan, 1971), ci aiuta a comprendere che quanto “descritto” nelle guide è certamente anche il risultato di ciò che lo sguardo del suo autore ha colto prioritariamente e, al tempo stesso, di ciò che ha percepito, e che la sua percezione è un processo caratterizzato dall’influenza dei fattori culturali, dall’esperienza personale, dai processi di apprendimento dell’immaginazione e dalla memoria. Non è un caso se alcune guide, comprese tra la prima e la seconda metà dell’Ottocento, raccontino delle “impressioni” o “del colpo d’occhio” dei loro estensori, come, a titolo esemplificativo, in *Venti giorni in Roma. Impressioni* (1843), di Cesare Malpica, testo nel quale l’autore si distacca da quel modello di guida unicamente a carattere informativo per raccontare la città anche attraverso le sue impressioni; o come accade con Adone Palmieri in *Colpo d’occhio a Roma* (1862), la cui narrazione, sebbene sicuramente rispetto all’altro volume più descrittiva (soprattutto nella parte dedicata alla visita della città suddivisa in giornate), è frutto di un insieme di pareri, divagazioni su tematiche che rimandano agli elementi più caratteristici della città e della sua vita socio-culturale.

La narrazione digitale, appositamente allestita con l’ausilio di ArcGIS di ESRI, fungerà da medium per narrare i luoghi oggetto di attenzione da parte della guidistica romana. Muovendoci nella prospettiva di uno storytelling (digitale), attraverso la possibilità di raccordare cartografie, immagini, fotografie, video, link, documenti testuali ecc., si è cercato di narrare e restituire l’immagine di uno spazio in divenire, così come raccontato dagli autori delle guide locali.

Immagini di diverso tipo, dunque, si alternano a testi che, nell’insieme, concorrono a nutrire la rappresentazione di Roma, a partire dalla seconda metà dell’Ottocento, con la finalità ultima di sollecitare non tanto una riepilogazione descrittiva della sua “forma urbis”, quanto invece di evocare “sentimenti potenti” (Rose, 2011, p. X) sottesi ai luoghi “iconemici”, maggiormente rappresentativi della cultura urbana dell’epoca.

Roma preunitaria nella scrittura di viaggio a “uso turistico”

Il mito di Roma non si esaurisce con l'avvenuta unificazione del Paese. La città eterna continua a rivestire il suo ruolo indiscusso di città santa, di luogo di potere e di interessi politico-diplomatici, di centro culturale per eccellenza, attraendo ancora diverse tipologie di viaggiatori, dai pellegrini, ai diplomatici, ai “grandtouristi”, agli intellettuali e agli artisti, fino a coinvolgere borghesi e turisti non appartenenti più al ceto aristocratico. Per rispondere agli interessi ed esigenze di questa nutrita tipologia di viaggiatori, le guide si offrono quale strumento informativo che, tuttavia, non trascura gli aspetti culturali, folcloristici e di costume (Pifferi, 2016). Ancora negli anni Sessanta dell'Ottocento, rientra nel genere della guida un'ampia casistica di scritture di viaggio differenti che vanno dalla mera necessità informativa alla possibilità “divagatoria” con un approccio tra il filosofico e l'etico-moralistico.

Tra le guide preunitarie che intendono, specialmente, informare e mostrare la loro efficienza e versatilità pratica, abbracciando l'idea di un'organizzazione razionale dello spazio e della visita, quella di Adone Finardi (1864), che offre un itinerario in otto giornate. L'esigenza dell'autore è di mettere al corrente il lettore sul maggior numero di monumenti, chiese, palazzi, parchi e ville ecc. da far visitare, conservando inalterata la parte introduttiva, seppure sintetica, di carattere storico-topografico, il cui fondamento è avvalorato dal richiamo nel frontespizio a Giuseppe Vasi, Antonio Nibby e Luigi Canina, riconosciuti come indiscussi testimoni e massimi interpreti delle antichità romane. Quasi esibiti, richiamati da Finardi a supportare, legittimare le notizie riferite nelle sue pagine⁷.

Organizzata su parametri maggiormente razionali di stampo positivistico, la *Guida metodica di Roma e suoi contorni* di Giuseppe Melchiorri, il quale dichiara di voler raccontare la storia di Roma, gli aspetti politici, fisici, sia al forestiero sia al cittadino romano che “brama istruirsi” (Melchiorri, 1868, p. 8). Chiama in causa, in quanto modelli ispiratori, le guide degli autori stranieri, da lui stesso considerate più esaustive e analitiche di quelle locali, il più delle volte eccessivamente voluminose e poco attente agli aspetti topografici. La sua impostazione rigorosa rimanda a un ordine di materie «più ragionevoli e regolare» (Ibidem), rivolto in particolare alla storia politica e fisico-naturalistica dell'Urbe. In accordo con la lettura di Paziotti (2013, p. 143), il suo è un manuale per la conoscenza “scientifica” della città, il suo stato fisico, le sue istituzioni, il suo ambiente costruito (Melchiorri, 1868). Si tratta

⁷ Questo per dire che la guidistica ottocentesca ha tenuto in debita considerazione i testi del secolo precedente come, per esempio, nel caso della guida di Giuseppe Vasi e dei successivi aggiornamenti del figlio Mariano, che hanno rappresentato un vero e proprio punto di riferimento. Bestsellers, li definisce De Caprio (2007, p. 93).

di un testo “laico” a tutti gli effetti: la religione, infatti, è annoverata tra le altre materie trattate, al pari dell’istruzione e dell’industria.

Più in linea con una modalità espositiva, maggiormente dialogica e divagatoria, invece, è *Cenni sulle strade e passeggiate di Roma* (1864), di Saverio Malatesta. La guida si presenta sotto forma di brani dialogici tra l’autore (Cesare), che si autodefinisce «pieno di amore patrio [...] da non conoscere ostacoli [...]», e il suo interlocutore (Tullio), «un uomo [...] attaccato ancora egli a Roma sua Patria, ma dubbioso, incerto, senza slancio» (Malatesta, 1864, pp. 2-3), il quale presta ascolto alle riflessioni “moralì” di Cesare a proposito dell’immobilismo caratteristico degli amministratori romani, da lui stesso apostrofati come «retrogradi e protettori inutili del passato» (Ivi, p. 14)⁸.

Nonostante l’autore provenga dal mondo della nobiltà romana, la guida funge da strumento per diffondere le sue idee progettuali di respiro internazionale ed europeo. Durante le “impossibili” e faticose passeggiate romane, Malatesta-Cesare sviluppa una visione innovativa di Roma preunitaria, ispirata alle opere di Camille de Tournon (Guidoni, 1986). La sua è un’operazione avveniristica per fare di Roma una città moderna al passo con le altre capitali europee, «in quanto capitale mondiale della cultura e della cristianità» (Ivi, p. 6). I suoi spunti progettuali fanno intravedere buona parte di ciò che di lì a poco sarebbe stata la Roma umbertina.

Il racconto di Roma: da città santa a capitale d’Italia

All’esordio di Roma Capitale, le guide proseguono il loro viaggio, anzi accelerano il passo nella direzione della manualistica. Sempre più manuali per istruirsi, condurre quasi per mano il “turista” e il cittadino alla scoperta o alla riscoperta di una città che si avvia sulla strada del cambiamento, e con esso le abitudini, gli usi e i costumi dei suoi abitanti. Roma, dopo la breccia si appresta a diventare Capitale d’Italia, senza tuttavia dimenticare di essere stata capitale dello Stato della Chiesa. Pur rimanendo un centro di culto indiscusso, meta di pellegrinaggio, ad essa si rivolgono “nuovi” viaggiatori insieme ai quali si confezionano nuovi tipi di viaggio destinati al ceto impiegatizio del Regno, agli scienziati, agli immigrati, tutti intenti a conoscere, ma soprattutto a orientarsi nella capitale del Paese.

È un’editoria sempre più specializzata, «attenta al fenomeno dei flussi degli spostamenti e al fatto che i movimenti di persone creano delle esigenze di accoglienza informativa che vanno soddisfatte» (De Caprio, 2007, p. 63). Questo è il caso, per fare alcuni esempi, della *Breve guida di Roma compilata in occasione*

⁸ Il riferimento è all’uso, sconsigliato secondo Malatesta, dei caratteristici sampietrini per la realizzazione del lastricato stradale.

dell'undecimo Congresso degli Scienziati italiani (1873)⁹ (fig. 2), di piccolo formato, nella quale si elencano una serie di informazioni utili al viaggiatore, e, oltre ai monumenti, alle chiese, alle fontane, ai palazzi più rimarchevoli, i teatri, le passeggiate pubbliche, tutto ciò che ha a che vedere con l'istruzione e l'amministrazione pubblica, "le indicazioni diverse" (istituti di credito, agenzie di cambio, negozi, botteghe ecc.), i quartieri della Capitale (Esquilino, Celio, Castro Pretorio e Testaccio, unitamente all'ipotizzato Prati di Castello).

Più o meno le stesse indicazioni emergono dalla *Guida pratica popolare di Roma ad uso specialmente degli impiegati, negozianti, Capi di Famiglia, e di tutti coloro che stanno per trasferirvisi*, di Bignami (1871). In questo caso, come sottolinea il suo stesso autore, il testo è a uso dei «trasferibili» e non per i turisti. In altre parole, possiede tutte quelle caratteristiche per essere «una guida preventiva, uno strumento preparatorio alla conoscenza diretta della città, da leggere ancora prima di raggiungerla» (De Caprio, 2007, p. 18). Queste le ragioni per cui nella prefazione si indulgia sulla descrizione «del cittadino romano a dispetto del torinese e del fiorentino, cioè dei cittadini delle due capitali provvisorie» (Bignami, 1871, p. 4), tipologie caratteriali tra il folcloristico e lo stereotipato.



Figura 2. Un esempio di guida sintetica compilata per accompagnare gli scienziati. *Breve guida di Roma* (frontespizio), 1873

Sulla stessa falsariga, la *Guida Manuale di Roma e dei suoi contorni* (1870) – non è un caso che sia definita come manuale – in cui si traccia sempre un

⁹ Sulla stessa tematica: *Breve guida fatta compilare dalla camera di Commercio di Roma* [...], 1875; *Piccola guida di Roma* [...], 1880; *Vede-mecum* [...], 1896; *Ricordo di Roma. 6. Congresso* [...], 1899.

itinerario scandito in giornate (n. 8), estremamente sintetica e puntuale con accenni di carattere storico-antiquario.

Diverse le guide che a mo' di impressioni – questa volta differenti rispetto alle divagazioni dei manuali preunitari – celebrano l'avvenuta unificazione raccontando l'impresa di Porta Pia (fig. 3).

«Noi [italiani] amiamo tanto più Roma – scrive Edmondo De Amicis (1870) – perché è l'ultima città che ci aspetta; [...]; perché è il primo nome che ci fece battere il cuore da giovinetti e sognare un risorgimento della grandezza antica L'amiamo perché il mondo la venera, perché gli stranieri di ogni angolo della terra vengono a visitarla con riverenza ed affetto [...]; l'amiamo infine perché sarà una regina possente e gloriosa» (De Amicis, 1870, pp. 15-16).

A partire dal racconto di quanto accaduto a Roma con l'entrata delle truppe italiane, De Amicis nelle sue *Impressioni di Roma*, passa a celebrare le “meraviglie” della città, da lui stesso descritte come «i più stupendi monumenti» (Ivi, p. 65). Stessi echeggiamenti politico-celebrativi in *Roma la Capitale d'Italia* (1872) di Vittorio Bersezio, opera suddivisa in quattro parti dedicate alla Roma antica, alla Roma dei papi, alla Roma moderna e “libera”.



Figura 3. Porta Pia con i segni del bombardamento. Gioacchino Altobelli o Ludovico Tuminello, 1870, stampa all'albumina, per gentile concessione del Museo di Roma. Le autrici ringraziano per il tempo dedicato Claudio Parisi Presicce (sovrintendenza capitolino), Ilaria Miarelli Mariani (direttrice Musei civici - Sovrintendenza capitolina)

Il viaggio attraverso la definitiva capitale si conclude con la guida di Giovanni Faldella, dal provocatorio titolo: *Un viaggio a Roma senza vedere il Papa* (1880). Tutt'altro che una guida, le pagine narrano la Roma vista con gli occhi di un sindaco di un «villaggio ai piedi delle Alpi» (Ivi, p. 2), il quale, nonostante riconosca alla città la sua connotazione sublime, finisce per definirla «una città come tutte le altre» (Ivi, p. 103), di cui si possono vedere e apprezzare le sue magnificenze, compresa la Basilica di San Pietro e il Vaticano, senza necessariamente chiedere udienza al Papa, ormai ironicamente percepito come «prigioniero di se stesso nelle sue 11.000 stanze ammobigliate» (Ivi, p. 28).

Una digital storymap per narrare la città ottocentesca

La centralità della narrazione per la produzione e la co-produzione di contenuti e significati condivisi (McInerny et al., 2014) e per il trasferimento delle conoscenze scientifiche e dei risultati della ricerca, è ormai riconosciuta nell'ambito degli studi geografici. La creazione di rappresentazioni e l'organizzazione della conoscenza, infatti, hanno avvalorato la tesi mutuata dagli studi sulla psiche secondo la quale esiste una profonda correlazione tra spazio e memoria, e che la produzione stessa di storie¹⁰ sia connaturata alla comprensione umana della realtà. Al contempo, questa correlazione interviene anche nei processi di territorializzazione e de-territorializzazione che sembrano seguire un approccio di tipo narrativo. Come afferma Marcello Tanca, infatti, «lo spazio umano corrisponde alla sommatoria delle rappresentazioni che lo definiscono, lo costruiscono e ricostruiscono incessantemente» (Tanca, 2020, p. 25).

Con queste premesse, è nata l'idea di comporre una digital storymap della Roma ottocentesca e, in particolare, del ventennio romano che va dal 1860 al 1880, denso – come affermato nei precedenti paragrafi – di eventi e di mutamenti sociali, politici e culturali che si sono condensati nelle molteplici rappresentazioni iconografiche e letterarie del tempo, divenendo «versioni mediate di luoghi e spazi» (Dittmer, 2010).

La narrazione digitale è strettamente interrelata a quella testuale, interviene a supporto di essa e deriva dall'indagine e dall'interpretazione analitica delle guide evidenziate, con l'obiettivo di realizzare una sorta di “mostra” digitale della “topografia romana” e della “romanità”.

L'utilizzo di strumenti web-based (nel caso specifico di ArcGIS di ESRI) rappresenta un valido mezzo a sostegno di una narrazione che ibrida la ricerca cartografica e le discipline umanistiche digitali. L'effetto consiste nella ricostruzione dei luoghi nella loro materialità e nella loro variegata riproduzione iconografica, nel

¹⁰ L'attribuzione di senso alla realtà da parte degli esseri umani avviene, infatti, proprio attraverso la strutturazione degli eventi in forma narrativa (Bruner, 1991; Taylor, 1992).

tentativo di caratterizzarli a partire dalle tracce narrative dei viaggiatori, con la finalità ultima di coinvolgere il pubblico producendo un'immedesimazione nella storia, nel contesto territoriale e nel clima culturale dell'epoca.

La ricerca iconografica è stata condotta principalmente nei centri di documentazione e nelle biblioteche, negli archivi digitalizzati statali e comunali ad accesso pubblico¹¹, e su piattaforme liberamente accessibili grazie al lavoro di alcune associazioni culturali (<https://www.info.roma.it/Index.asp>).

La predisposizione della storymap "Roma in un colpo d'occhio"¹² (utilizzando lo strumento sviluppato da ESRI¹³), è stata ottenuta combinando le tecniche di digital storytelling con la mappatura dei luoghi più iconemici della città (digital storymapping), restituiti mediante un allestimento facilmente fruibile e a forte impatto iconografico (tour mappa e sidecar).



Figura 4. Lo strumento sidecar per scoprire alcune delle piante di Roma (1860-1873). Elaborazione delle autrici (digital storymap)

Il racconto parte da un excursus sulle principali guide ottocentesche di Roma, dal mercato internazionale a quello locale, e si snoda attorno a quattro principali fili narrativi che ripercorrono la città nelle sue molteplici raffigurazioni: i luoghi iconemici della cultura urbana, gli spazi attraversati e le passeggiate, gli spazi pubblici dello svago (teatri, arene) e della quotidianità (botteghe, alberghi e

¹¹ In particolare: il Museo di Roma - Sovrintendenza capitolina, l'Archivio storico capitolino.

¹² La storymap "Roma in un colpo d'occhio" è concepita come una piattaforma aperta e implementabile e rappresenta la prima realizzazione di un lavoro di ricerca tutt'ora in corso, pertanto, sarà soggetta a ulteriori aggiornamenti, modifiche e integrazioni; <https://storymaps.com/it/stories/422c42dd8d204741a67da1385a000e3a>.

¹³ Si tratta di «semplici applicazioni web che consentono di raccontare storie combinando mappe interattive disponibili sul web, con testo, foto, video e altri contenuti multimediali» (ESRI Italia, 2013, p. 30).

osterie), senza tralasciare gli aspetti riguardanti le manifestazioni folcloristiche allora in voga (la corsa dei cavalli berberi in via del Corso, la Girandola al Pincio).

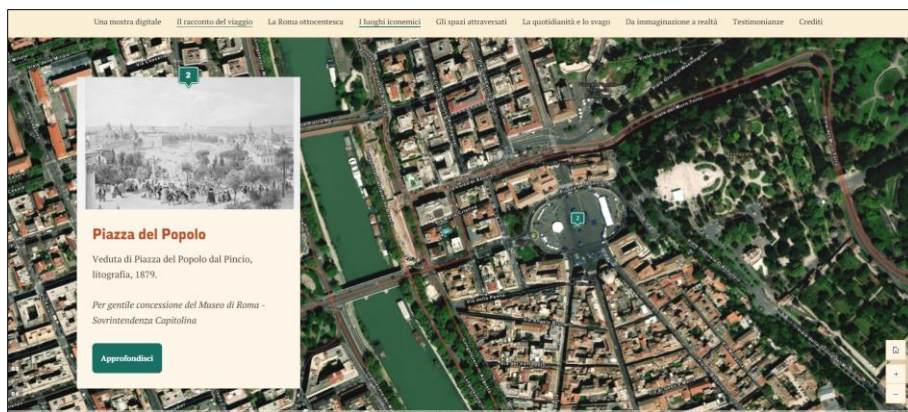


Figura 5. La sezione “tour mappa” con la descrizione e l’approfondimento dei luoghi iconemici della capitale. Elaborazione delle autrici (digital storymap)

L’apparato illustrativo (fotografie, disegni, stampe, incisioni, acquerelli ecc.) è accompagnato dalla riproduzione di alcune tracce di testo disseminate nella narrazione ed estrapolate dalla guidistica locale, poiché ritenute significative per comporre il racconto geostorico della capitale, dei suoi elementi rappresentativi e delle aspettative del viaggiatore. Una sezione particolare è dedicata alle “narrazioni disilluse di Vittorio Bersezio” che, discostandosi dal carattere meramente informativo delle guide, compie una cronaca a tratti disillusa della realtà capitolina, con i suoi olezzi e le sue magnificenze, esaltandone l’atmosfera contraddittoria e pittoresca.

La narrazione così concepita rappresenta l’occasione per riabilitare i significati simbolici di luoghi funzionali alla vita culturale e sociale dell’epoca che, seppur mutati e/o scomparsi sotto i colpi inferti dalle trasformazioni urbanistiche, rientrano nel novero del patrimonio identitario, materiale e immateriale della collettività. Il racconto della città ottocentesca vuole contribuire al dialogo tra pratiche territoriali e culturali, facilitando l’emersione di valori soggiacenti di una Roma pluristratificata e che, anche se architettonicamente illeggibile, può essere ancora evocativa in termini immaginifici.

La storymap “Roma in un colpo d’occhio”, sebbene s’identifichi come una rappresentazione temporalmente circoscritta, apre uno scenario di infinite argomentazioni sui luoghi della capitale rivelandosi come «a technical solution to fill the gap between a territory and its map in narratives» (Bartalesi et al., 2023, p. 235).

Il patrimonio identitario, nella sua complessità rappresentativa, diviene galassia di elementi spaziali sopiti che, se adeguatamente esplorati nella loro cornice spazio-temporale e valoriale, possono acquisire nuovi significati per rivestire lo spazio urbano sincronico e diacronico in un processo sempre in fase di costruzione e che può essere immaginato come una simultaneità di storie in continuo dipanarsi

(Massey, 2005). La storymap, infatti, è concepita come un lavoro in evoluzione ed è assimilabile a un universo aperto e dinamico, suscettibile a continui aggiornamenti sia in termini di navigazione (apertura di nuove sezioni navigabili) che di arricchimento del corredo iconografico e multimediale.

Quale narrazione per Roma Capitale?

Il quadro di riferimento sin qui tracciato ci aiuta meglio a comprendere la finalità della narrazione oggetto della nostra riflessione, che non consiste in una mera ed esclusiva descrizione dei luoghi indicati nelle testimonianze “ad uso più o meno turistico” individuate e indagate, quanto piuttosto nella trasmissione di una densa descrizione attraverso cui raccontare quei luoghi “iconemici” dei quali interpretare l’ordine territoriale (De Fanis, 2001).

Roma – scrive De Caprio – «è uno dei luoghi in cui più fortemente si avverte il fenomeno per cui si è creato nel tempo [...] una sorta di canone dei luoghi che è indispensabile vedere». Sono luoghi maggiormente rappresentativi, «emblematici iconici della città» (De Caprio, 2007, p. 46). Sono luoghi che il viaggiatore si è già prefigurato, immaginato, prima ancora di partire, perché conosciuti attraverso la letteratura, l’arte, l’iconografia; in quanto parte del «suo bagaglio culturale prima [...] della partenza» (Ivi, p. 24). In questo senso Roma finisce per essere non tanto un luogo di “scoperta”, quanto piuttosto di “verifiche” (Ibidem).

Al di là degli aspetti monumentali più noti, la cui menzione e descrizione sono una costante, una prassi che accomuna la gran parte delle guide locali, solo alcuni elementi nell’insieme concorrono a confezionare un’immagine realmente “iconemica” dell’Urbe. La città si ammanta, così, di significati che segnano la stratigrafia profonda del paesaggio urbano, sedimentandosi nei luoghi del vivere quotidiano. Segni che, attraverso l’elaborazione percettiva, assumono valore simbolico e funzionale, assegnando uno specifico significato e valore culturale alla narrazione territoriale. Non una mera descrizione dei luoghi, quindi, come alcune guide è sembrato che si siano limitate a suggerire, quanto preferibilmente l’evocazione di sentimenti potenti, attraverso cui raccontare una città in trasformazione, il modificarsi delle modalità di viaggio e delle necessità del viaggiatore e, al tempo stesso, dell’editoria turistica locale.

Le guide, infatti, «cambiano il loro approccio alla città con le modalità di arrivo» dei visitatori (Pazienti, 2013, p. 134): se il primo luogo di accesso era stato riconosciuto in piazza del Popolo perché sede della dogana (questa la ragione per la quale molte guide aprivano con piazza di Spagna), nel corso della metà del XIX secolo, esso viene sostituito dalla stazione Termini, a seguito dell’attivazione nel 1859 della linea ferroviaria Roma-Civitavecchia (con l’apertura della guida a piazza San Pietro)¹⁴.

¹⁴ La narrazione oggetto delle presenti note che fa massimamente riferimento alla

Conseguentemente anche i luoghi dell'ospitalità e alloggio per i forestieri aumentano e vanno ad affiancarsi alla ben nota piazza di Spagna, punto di riferimento pressoché unico per tutto il Settecento e la metà dell'Ottocento.

Per gli spostamenti all'interno della città occupano un posto via via rilevante gli omnibus e i tram che incidono sul paesaggio urbano in trasformazione, significando lo spazio attraversato¹⁵. Alle guide più "canoniche" che raccontano i monumenti, i luoghi dello svago, gli alloggi ecc., si affiancano infatti quelle maggiormente centrate sulla viabilità, sui collegamenti infrastrutturali, sui mezzi di trasporto. In altre parole, le strade e i nuovi mezzi pubblici per la mobilità divengono oggetto di attenzione e, dunque, protagonisti di un sottogenere di guida che conoscerà uno sviluppo significativo a partire dagli inizi del Novecento¹⁶.

Per quanto riguarda i monumenti, una costante, un filo rosso che si dipana attraverso la narrazione delle guide locali della seconda metà del XIX secolo è la vista della cupola di San Pietro; arrivando in città con il treno ciò che colpisce è «quella meraviglia di cupola che il genio di Michelangelo ha slanciato verso il cielo [...], ed è come se fosse «sempre alla medesima distanza [...], come se [...] non riuscite né ad accostarvi né ad essa, né ad allontanarvene» (Bersezio, 1872, p. 9).

Insieme a San Pietro, intramontabili le passeggiate romane: quella al Monte Pincio, «abbellita in modo da renderla il ritrovo favorito dai cittadini» (*Breve guida*

seconda metà dell'Ottocento, non può non considerare un iconema del paesaggio urbano la ferrovia: la prima linea Roma-Frascati (1856), la Roma-Civitavecchia (1859), la Roma-Velletri (1862); e Roma-Firenze per il tramite della linea di Foligno e Chiusi (rispettivamente nel 1866 e nel 1867). Le stazioni da cui si irradiavano le tre strade ferrate erano: Porta Maggiore (in funzione fino all'impianto di Termini), fuori Porta Portese (demolita nel 1886, ma già non più funzionante per il trasporto passeggeri dal 1863) e Termini. Per quanto concerne quest'ultima, «Con molte difficoltà [...] un adeguato edificio venne iniziato solamente nel 1867 su progetto dell'architetto pontificio Salvatore Bianchi (1821-1890). [...] La stazione era costituita da due corpi di fabbrica laterali, classicheggianti e simmetrici, collegati da una grande pensilina a facciata triangolare neogotica» (La Greca, Maravigna, 2011, p. 175). Non si può certamente dire che la storia delle linee ferroviarie dello Stato Pontificio sia stata particolarmente significativa e dinamica: negli anni Cinquanta del XIX secolo ci fu l'inaugurazione solo di due tratte non determinanti per la vita economica e lo sviluppo dello Stato ecclesiastico, ma nemmeno il decennio successivo brillò per innovazioni sostanziali nel campo dei trasporti su ferro (Branchetti, Sinisi, 2002).

¹⁵ Le guide accompagnano anche l'evoluzione dei mezzi di trasporto: prima gli omnibus con sei linee, cui si aggiunge la settima per collegare Prati con piazza del Popolo, il cui capolinea è in piazza Venezia. «Fra le linee che partono da Piazza Venezia maggiormente utili per i forestieri, quelle per Porta del Popolo, la Stazione Termini, San Pietro, Santa Maria Maggiore, San Giovanni in Laterano». A questo andirivieni di omnibus si affianca e si sostituisce il tram, prima a trazione, poi a vapore ed infine quello elettrico, «fra le poste di San Silvestro e la Stazione Termini» (De Caprio, 2007, p. 67).

¹⁶ Cfr. Carlo Gandolfi, s.d [1870]; *Manuale indicatore delle piazze [...]*, 1886; *Manuale indicatore delle piazze, [...]*, 1895; *Roma dal tram*, 1911.

dell'undicesimo Congresso, 1873, p. 15), e l'altra a San Pietro in Montorio (alle pendici del Monte Gianicolo), «con molta eleganza ornata [...], vi si gode la più bella veduta di Roma» (Ibidem), seppure talvolta luoghi tristemente ritenuti inaccessibili e faticosi da raggiungere a causa dello stato precario in cui versava il sistema della viabilità che anche allora, come oggi, caratterizzava Roma. «Quanto a pubblici passeggi» – scrive Bignami – «Roma non ha nulla da invidiare a Firenze, Torino, e Napoli [...] dappertutto le vestigia dell'antica grandezza di Roma» (Bignami, 1871, p. 29).

Altre passeggiate si irradiano per la città, percorrendo via del Corso, via Sistina e via Gregoriana. Se quest'ultima è definita da Bersezio (1872, p. 375) uno dei luoghi “più belli” della Roma moderna, via del Corso, più simile a un lungo e stretto corridoio che non a un viale cittadino di ampio respiro, ha per secoli rappresentato la strada privilegiata. Prescelta, infatti, da papa Paolo II quando, nel 1446, vi trasferì i giochi e le corse dei cavalli durante le celebrazioni del caratteristico carnevale romano. Le guide quasi all'unisono la celebrano e la descrivono come «la strada principale di Roma [che] trae il suo nome dalle corse dei cavalli [berberi] che vi si fanno» (Finardi, 1864, p. 16). Il punto di inizio era fissato in piazza del Popolo e l'arrivo era in piazza Venezia. La manifestazione, così unica e particolarmente vissuta dagli abitanti della città e dai viaggiatori, fu abbandonata nella Roma post-unitaria e, con la sua abolizione, venne meno anche il carnevale e il fascino che fino a quel momento aveva suscitato nei visitatori stranieri, ispirando i tanti testi della letteratura di viaggio, e negli estensori delle guide stesse.



Figura 6. L'apparato iconografico che accompagna l'approfondimento su via del Corso. Elaborazione delle autrici (digital storymap)

Tra i luoghi pubblici dello svago, colpisce lo Sferisterio, generalmente inserito nella voce “Teatri e arene”, che sorgeva nell'allora Strada Pia (l'attuale via XX Settembre), oggi scomparso per far posto a due edifici.

Alla definizione del nuovo paesaggio urbano e assetto urbanistico della città contribuisce certamente anche l'edificazione dei nuovi quartieri che avrebbero accolto i “nuovi” abitanti della Roma “italiana”, con un'espansione inizialmente prevista a est verso la stazione. Il 1870, infatti, vedeva la proposta di

una serie di progetti per sviluppare Roma sui colli in direzione di Termini e questa tendenza sarà effettivamente recepita dal piano regolatore il cui schema fu approvato dal Consiglio comunale il 28 novembre 1871 (Insolera, 2001, p. 22). Di lì a poco Roma avrebbe perso la sua caratteristica rurale, “paesana”, per apprestarsi a diventare una capitale europea a tutti gli effetti, come forse era già nelle aspettative di Malatesta, prima ancora che divenisse capitale d’Italia.



BIBLIOGRAFIA

- Karl Baedeker, *Italy-Handbook for travellers. Second part: Central Italy and Rome*, Leipsic-London, Karl Baedeker, 1900 (tredicesima edizione).
- Valentina Bartalesi, Gianpaolo Coro, Emanuele Lenzi, Pasquale Pagano, Nicolò Pratelli, *From unstructured texts to semantic story maps*, in «International Journal of Digital Earth» 16 (2023), 1, pp. 234-250, doi.org/10.1080/17538947.2023.2168774.
- Fiorella Bartoccini, *Roma nell'Ottocento. Il tramonto della città santa, nascita di una capitale*, Roma, Istituto nazionale di Studi romani, 1985.
- Philippe Benoist, *Rome dans sa grandeur: vues, monuments anciens et modernes : description, histoire, institutions / dessins d'après nature par Philippe Benoist et Felix Benoist, texte par Franz De Champagny*, Paris, Henri Charpentier, 1870.
- Vittorio Bersezio, *Roma la Capitale d'Italia*, Milano, Treves, 1872.
- Elisa Bianchi (a cura di), *Geografie private. I resoconti di viaggio come lettura del territorio*, Milano, Unicopli, 1985.
- Luigi Bignami, *La Capitale d'Italia: guida pratica popolare di Roma ad uso specialmente degli impiegati*, Firenze, Cavour, 1871.
- Giorgio Botta, *Cultura del viaggio. Ricostruzione storico-geografica del territorio*, Milano, Unicopli, 1989.
- Breve guida di Roma compilata in occasione dell'undicesimo congresso degli scienziati italiani*, Roma, Enrico Sinimberghi, 1873
- Breve guida fatta compilare dalla Camera di Commercio di Roma in occasione del IV Congresso della Camera di Commercio del Regno*, Roma, Salviucci, 1875.
- Aldo Brilli, *Il viaggio in Italia. Storia di una grande tradizione culturale*, Bologna, Il Mulino, 2006.
- Jerome Bruner, *The Narrative Construction of Reality*, in «Critical Inquiry», 18 (1991), n. 1, pp. 1-21 doi:10.1086/448619.
- Clara Copeta, *Il mio incontro con Dardel*, in *Éric Dardel, L'uomo e la terra*, Milano, Unicopli, 1986.
- Elena Dai Prà, Nicola Gabellieri, *Mapping the Grand Tour Travel Writings: a GIS-Based Inventorying and Spatiiale Analysis for Digital Humanities in Trentino-Alto Adige, Italy (XVI-XIX c.)*, in «Literary Geographies», 7 (2021), n. 2, pp. 251-274.

- Éric Dardel, *L'uomo e la terra*, Milano, Unicopli, 1986.
- Edmondo De Amicis, *Impressioni di Roma*, Firenze, Pietro Favero, 1870.
- Vincenzo De Caprio, *Viaggiatori nel Lazio. Fonti italiane 1800-1920*, Roma, Istituto nazionale di Studi romani, 2007.
- Maria De Fanis, *Geografie letterarie*, Roma, Meltemi, 2001.
- ESRI Italia, *Story Map: un nuovo modo di raccontare storie con le mappe*, in «GEOMedia», n. 5 (2013), pp. 30-31.
- Leonardo Di Mauro, *L'Italia e le guide turistiche*, in *Storia d'Italia, Annali*, vol. 5, *Il paesaggio*, Torino, Einaudi, 1982, pp. 383-384.
- Jason Dittmer, *Popular culture, geopolitics, and identity*, Lanham, Rowman&Littlefield, 2010.
- Giovanni Faldella, *Un viaggio a Roma senza vedere il Papa*, Torino, Casenova, 1880.
- Adone Finardi, *Roma antica e Roma moderna ovvero nuovissimo itinerario storico-popolare economico*, Roma, Tipografia Tiberina, 1864.
- Marina Formica, *Roma. Romae. Una capitale in Età moderna*, Roma-Bari, Laterza, 2019.
- Nicola Gabellieri, *L'approccio comparativo alla letteratura odepolica: analisi geostorica del territorio Trentino nell'Ottocento*, in «Geotema», 66 (2021), pp. 63-71.
- Carlo Alberto Gemignani, *Parma e il suo territorio. Il racconto del patrimonio nelle guide a stampa tra Ottocento e primo Novecento*, Parma, Monte Università Parma Editore, 2021.
- Carlo Gandolfi, *Indicatori delle piazze, vie, palazzzi, antichità e ville di Roma*, Roma, Paravia, s.d.
- Guida Manuale di Roma e dei suoi contorni*, Firenze, Pineider, 1870.
- Enrico Guidoni (a cura di), *Il Piano generale per la Capitale Regina del Mondo di Saverio Malatesta (1864)*, in «Storia dell'Urbanistica/Lazio», 2 (1986), pp. 5-76.
- Italo Insolera, *Un secolo di storia urbanistica 1870-1970*, Torino, Einaudi, 2001.
- Orazio La Greca, Pierduilio Maravigna, *Le stazioni ferroviarie di Roma. 150 anni di spazialità funzionale*, in «Geostorie», XIX, (2011), nn. 1-3, pp. 167-205.
- Flavio Lucchesi, *L'esperienza del viaggiare. Geografi e viaggiatori del XIX e XX secolo*, Torino, Giappichelli, 1995.
- Marco Maggioli, *Guide per viaggiare e viaggiare con le guide. Il Novecento nella provincia di Roma*, in Simone Bozzato (a cura di), *Paesaggi di parole, La provincia di Roma*, Genova, Società Geografica Italiana, Regione Lazio, 2010, pp. 21-38.
- Stefania Magliani (a cura di), *XX settembre 1870: "Roma tutta appartiene agli italiani"*, Milano-Udine, Mimesis, 2021.
- Saverio Malatesta, *Cenni sulle strade e le passeggiate di Roma esposti in forma di dialogo...*, Narni, Trinchi, 1864.
- Cesare Malpica, *Venti giorni in Roma. Impressioni*, Napoli, Cesare Malpica, 1843.
- Manuale indicatore delle piazze, vie e vicoli di Roma, dei Ministeri ed uffici diversi con breve guida dei principali monumenti della città e suburbio*, Roma, Gould, 1886.
- Manuale indicatore delle piazze, vie e vicoli di Roma, dei Ministeri ed uffici diversi con breve guida dei principali monumenti della città e suburbio e varie altre utili indicazioni*, 1895. *Roma dal tram. Guida generale dei tramways di Roma e dintorni. Tariffe ed itinerari tramviari. Cenni storici sugli edifici, monumenti, chiese, ecc., che s'incontrano lungo il percorso di ogni singola linea tramviaria urbana di Roma*, Roma, Bracony, 1911.
- Doreen Massey, *For Space*, Los Angeles, London, New Delhi, Singapore, Washington DC, Sage Publications, 2005.
- Greg J. McInerney et alii, *Information visualisation for science and policy: engaging users and avoiding bias*, in «Trends in Ecology & Evolution», 29 (2014), n. 3, pp. 148-157, doi:10.1016/j.tree.2014.01.003.
- Giuseppe Melchiorri, *Nuova guida metodica di Roma e suoi contorni*, Roma, s.e., 1868³.
- John Murray, *A handbook of Rome and its environs*, Londra, Murray, 1843.

- Adone Palmieri, *Colpo d'occhio a Roma ovvero nuova guida per i forestieri*, Roma, Chiassi, 1862.
- Massimo Paziènti, *Le guide di Roma tra Medioevo e Novecento. Dai mirabilia urbis ai Baedeker*, Roma, Gangemi, 2013.
- Flavia Pesci, Federica Pirani, Gloria Raimondi (a cura di), *Roma. Nascita di una capitale 1870-1915. Catalogo della mostra del Museo di Roma*, Roma, De Luca editori d'arte, 2021.
- Flavia Pesci, Simonetta Tozzi (a cura di), *Roma nella camera oscura: fotografie della città dall'Ottocento a oggi*, Roma, De Luca editori d'arte, 2019.
- Piccola guida di Roma, compilata per cura della Commissione esecutiva del Congresso*, Roma, Bencini, 1880.
- Stefano Pifferi (a cura di), *Spigolature romane*, Roma, DISUCOM Press, 2016.
- Id., *Le guide di e per Roma. Evoluzione e dinamiche scrittorie della guidistica romana in Età Moderna*, in Anna Aletta (a cura di), *Il mondo rappresentato. Metafora del viaggio e viaggi reali*, Roma, Artemide, 2017, pp. 67-83.
- Edward Relph, *An enquiry into the relations between phenomenology and geography*, in «The Canadian Geographer», 40 (1970), pp. 193-201.
- Ricordo di Roma. 6. Congresso internazionale della stampa. Aprile MDCCCXCIX*, Roma, Accademia dei Lincei, 1899.
- Gillian Rose, *Prefazione*, in Elisa Bignante (a cura di), *Geografia e ricerca visuale*, Roma-Bari, Laterza, 2011.
- Sergio Rossetti, *A bibliography from the invention of printing through 1899. The guide books*, Firenze, Leo Olschki, 2000.
- Guglielmo Scaramellini, *Paesaggi di carta, paesaggi di parole. Luoghi e ambienti geografici nei resoconti di viaggio (secolo XVIII-XIX)*, Roma, Giappichelli, 2008.
- Id., *La geografia dei viaggiatori. Raffigurazioni individuali e immagini collettive nei resoconti di viaggio*, Milano, Unicopli, 1993.
- Ludwig Schudt, *Le guide di Roma. Materialien zue einer geschichte der romischen topographie. Unter benutzung des handschriftlichen nachlasses von Oskar Pollak*, Vienna-Augsburg, Benno Filser, 1930 (tr. it., *Le guide di Roma. Ludwig Schudt e la sua bibliografia: lettura critica e catalogo ragionato*, a cura di Alberto Caldana, Roma, Palombi, 2003).
- Gaetana Scano, *Guide e descrizioni di Roma dal XVI al XX secolo nella Biblioteca della Fondazione*, a cura di Fondazione Marco Besso, Roma, Nuova Arti Grafiche Pedanesi, 1992.
- Giovanni Sicari (a cura di), *Bibliografia delle guide di Roma in lingua italiana dal 1480 al 1850. Cinque secoli di guidistica storico-sacra archeologica per pellegrini devoti e viaggiatori colti*, Roma, s.e., 1991.
- Daniela Sinisi, *Breve storia delle strade ferrate nello Stato pontificio*, in Maria Grazia Branchetti e Daniela Sinisi (a cura di), *La meravigliosa invenzione. Strade ferrate nel Lazio 1846-1930*, Roma, Gangemi, 2002, pp. 17-24.
- Marcello Tanca, *Geografia e fiction. Opera, film, canzone, fumetto*, Milano, Franco Angeli, 2020.
- Fabio Tarzia, *Le guide di Roma: proposte ed ipotesi sulla nascita di un genere editoriale*, in «Bollettino della Società italiana di Studi sulla letteratura di viaggio», 3 (1997-1999).
- Yi-Fu Tuan, *Geography, phenomenology and the study of human nature*, in «The Canadian Geographer», 3 (1971), pp. 181-192.
- Charles Taylor, *Sources of the Self: The Making of the Modern Identity*, Cambridge, MA: Harvard University Press, 1992.
- Vademecum. Ricordo per il Congressista*, a cura del Comitato esecutivo del Congresso nazionale forense, Roma, Bicchieri, 1896.

LA GUIDISTICA LOCALE PER «RIAVERE ROMA IN UN SOLO COLPO D'OCCHIO». VERSO LA COSTRUZIONE DI UNA (DIGITAL) STORYMAP DELLA NUOVA CAPITALE D'ITALIA – Le fonti di viaggio che la nostra riflessione intende analizzare sono le guide di Roma – una selezione delle stesse – che vanno dal decennio prima dell'Unità d'Italia al decennio successivo. Sebbene guide, e non diari di viaggio, dotate sicuramente di una maggiore oggettività, esse si offrono comunque all'analisi geografica quali strumenti utili non solo per indagare il paesaggio e i luoghi del passato nella loro fisicità, ma anche e soprattutto per ricostruire l'atmosfera culturale e sociale cui esse rimandano. Per raccontare, quindi, il cambiamento fisico-strutturale che Roma attraversa nell'arco di questi anni, gli eventi, il clima culturale, sociale e politico, l'editoria turistica della seconda metà dell'Ottocento costituisce una fonte meritevole di attenzione. Le guide turistiche per i “nuovi” viaggiatori, infatti, offrono una varietà di prospettive. Cambia l'Urbe, cambia il modo di viaggiare, cambiano le guide: si concretizza un approccio maggiormente scientifico rivolto alla conoscenza puntuale dei luoghi, anche dal punto di vista fisico-geografico, un più accurato dettaglio nelle modalità di spostamento e nella raccolta delle informazioni di carattere generale. La produzione guidistica riferibile a quest'arco temporale continua a essere un utile contenitore al quale attingere per narrare una storia fatta di immagini, stereotipi e istanze che documentano e che, in parte, si formalizzano in veri e propri cliché. Questi i presupposti per costruire, con il ricorso a una narrazione cartografica digitale (una *digital storymap*), una sorta di “topografia romana e della romanità”, attraverso cui restituire gli elementi più rappresentativi di ciò che Roma si apprestava a divenire.

Parole chiave: Guide di viaggio; Roma; Luoghi iconemici; Digital storytelling

TRAVELING WITH LOCAL GUIDEBOOKS TO «GET ROME BACK AT A GLANCE». TOWARD BUILDING A (DIGITAL) STORYMAP OF THE NEW CAPITAL OF ITALY – This study examines a selection of guidebooks of Rome published in the decade before and after the Unification of Italy. Although guidebooks are not travelogues and are expected to be more objective, they can still be useful for geographical analysis, serving as valuable tools not only for investigating the landscape and places of the past in their physicality but also, and above all, for reconstructing the cultural and social atmosphere of the time. For this, to narrate the physical-structural changes that Rome has undergone under these years, the events, the cultural, social and political atmosphere, the tourism publications of the second half of the 19th century represents a source worthy of attention. Guidebooks for “new” travelers, in fact, offer a variety of perspectives. The City, modes of travel, and guidebooks have undergone significant changes. The latter now take a more scientific approach, providing precise knowledge of places from a physical-geographical point of view, and more accurate details on modes of travel and gathering of information. In general, these types of guides remain a useful resource for a narrative made up of images, stereotypes, and instances that document and, to some extent, formalize authentic clichés. This is the foundation for constructing a digital storymap, to showcase a “Roman topography and Romanness” through which to return the most representative elements of what Rome was going to become.

Keywords: Guidebooks; Rome; Iconemics places; Digital storytelling

CLAUDIO SOSSIO DE SIMONE¹

PER UN'INTERPRETAZIONE DEI PAESAGGI RURALI
STORICI: DALLA FOTOGRAFIA AEREA ALLA
FOTOGRAMMETRIA STRUCTURE-FROM-MOTION.
IL CASO DELLA MEDIA VALLE DEL FORTORE
(MOLISE, CENTRO ITALIA)

Introduzione

In linea con il progresso delle Geo-Information Science and Earth Observation e con la definizione di un nuovo modo di approcciarsi alla cartografia, le tecnologie geospaziali, quali i Geographic information system (GIS)², vengono sempre più impiegati nelle discipline storiche o di geografia storica³. Giancarlo Macchi Janica ci ricorda, dall'altra parte, che l'impiego di questi sistemi nella ricerca geo-cartografica ha seguito un percorso complesso e non del tutto compiuto (Macchi Janica, 2018). Infatti, una crescente parte di storici impiega regolarmente nei propri studi quelli che generalmente vengono definiti Historical GIS (HGIS) (Dai Prà et alii, 2023). Questi sistemi informativi permettono, di fatto, la gestione, analisi e visualizzazione di dati storici in un contesto spaziale. Gli HGIS combinano le metodologie e gli strumenti del GIS con l'analisi degli eventi, delle dinamiche e dei cambiamenti nel tempo, oltre a consentire, di fatto, agli studiosi di analizzare e visualizzare i dati in modi completamente nuovi o semplificati (Gregory, Healey, 2007). Con questo fine, le analisi spaziali, comuni agli strumenti GIS tradizionali, sono utilizzate per creare "metafonti" (Carrara et alii, 2018), ovvero permettono non solo di geolocalizzare informazioni, ma di determinare dei modelli spaziali di interpretazione di fenomeni storici (Lawson et alii, 2021). Gli *Historical GIS*, difatti, da un punto di vista non propriamente tecnico, rappresentano anche un mezzo epistemologico, capace di rispondere alle domande iniziali della ricerca o crearne delle nuove nel processo di interpretazione degli eventi e delle dinamiche del passato (Grava et alii, 2020, pp. 3-4).

¹ Istituto di Scienze del patrimonio culturale-CNR; claudiosossiodesimone@cnr.it.

² Sull'acronimo GIS e nella sua definizione italiana di SIT, ovvero Sistemi informativi territoriali, si veda Maurelli (2006).

³ Una prospettiva, quella definita della Critical cartography, da inserire nelle ricerche portate avanti sul solco tracciato da Brian Harley e David Woodward sulla fine degli anni Ottanta del Novecento, la quale ha determinato un cambio di paradigma nell'idea di fare cartografia e nell'impiego degli strumenti informatici (Monmonier, 2015).

Questi sistemi informativi, quindi, in un dialogo interdisciplinare, sono impiegati sempre di più al fine di produrre nuove fonti di dati e informazioni per la conoscenza in chiave geografica del territorio ma anche nei suoi aspetti storici-archeologici, oppure, sul piano urbanistico e ambientale⁴. Inoltre, in ambiti diversi dalle discipline strettamente storiche, gli studiosi hanno espanso gli orizzonti teorici degli HGIS, introducendo ricerche su opere letterarie o su tematiche quali la percezione e la rappresentazione cognitiva-sociale (Travis et alii, 2020). Più propriamente, si tende a considerare, oggi, in modo più ampio gli studi guidati dagli strumenti e dagli approcci dei sistemi di informazione geografica storica (HGIS), delineando questi come parte delle Spatial Humanities e in generale delle Digital Humanities⁵.

Sulla scorta di queste linee di ricerca, questo contributo propone un possibile modello informativo “ricostruito” in ambiente digitale con tecniche fotogrammetriche. Il modello è stato elaborato da alcune aerofotografie databili al 1954, oltre che da documenti cartografici dello stesso periodo. In particolare, il modello sarà rappresentato in un ortomosaico ad alta risoluzione calibrato su una porzione della media valle del fiume Fortore (Molise), che fotograferà la situazione prima della costruzione dell’invaso artificiale di Occhito, la cui realizzazione ha causato diversi cambiamenti territoriali⁶. In secondo luogo, il presente contributo, partendo dal modello digitale, si pone l’obiettivo di delineare alcune delle dinamiche di evoluzione dell’area, proponendo una mappatura della copertura e dell’uso del suo.

La classificazione ottenuta, poi, è stata confrontata con delle fonti cartografiche ulteriori, per un’analisi più approfondita del waterscape indagato, come la *Carta dell'utilizzazione del suolo* del Consiglio nazionale delle ricerche (CNR), pubblicata dal Touring club italiano (TCI) nel 1960 (Ortolani, 1964).

L’impiego di aerofotografie storiche nelle ricerche geostoriche è attestato in letteratura in diversi casi studio. Ad esempio, la fotografia aerea nelle ricerche basate sugli HGIS è largamente utilizzata per il monitoraggio e nella gestione delle risorse ambientali, oltre che per mappare le direttrici di cambiamento del paesaggio e valutare l’evoluzione della copertura del suolo nella media durata in diverse scale di indagine (Morgan et alii, 2010; Morgan et alii, 2017; Grava et alii, 2020). Inoltre, attraverso la fotointerpretazione e la vettorializzazione delle foto aeree, come segue, possono essere prodotti dei layer informativi o allo stesso

⁴ Dai Prà et alii, 2023; Grava et alii, 2020, per i casi italiani. In generale, Gregory et alii, 2018; cfr. <http://www.hgis.org.uk/bibliography.htm> (14/11/2024).

⁵ Su queste considerazioni si veda quanto proposto da Gregory, Geddes (2014) e riguardo al caso italiano Grava (2022).

⁶ Il presente contributo è parte di uno studio più ampio condotto dallo scrivente nell’ambito del suo percorso dottorale presso l’Università degli Studi di Roma Tor Vergata. La ricerca indaga, difatti, le dinamiche territoriali della media valle del Fortore in relazione alla costruzione dell’invaso di Occhito. Le analisi e interpretazioni di seguito presentate risalgono ai mesi di giugno e luglio del 2024.

modo possono essere applicate tecniche di remote sensing per la creazione di specifici indici (Morgan, Gergel 2010; Llana, Vericat, 2023). Ulteriormente, il materiale aerofotografico, osservando più puntualmente il contesto italiano, è stato impiegato per differenti scopi proprio nei progetti di pianificazione e gestione paesaggistica, come nel caso dei Piani paesaggistici regionali e comunali (cfr. Brundu et alii, 2020); oppure, diverse applicazioni consistono nell'analizzare le componenti storico-culturali e socioeconomiche dei paesaggi delle zone umide (Azzari et alii., 2019), oltre che negli studi delle dinamiche evolutive di specifici waterscape (Favaretto et alii, 2015).

Inquadramento dell'area di indagine

L'area oggetto di studio ricade nella provincia di Campobasso e nella parte mediana del bacino idrografico del fiume Fortore (lungo circa 110 km). I comuni considerati⁷ della provincia di Campobasso si estendono tra il sottobacino idrografico del torrente Tappino (affluente del Fortore) e l'invaso di Occhito, limite amministrativo con la provincia di Foggia (fig. 1). Questa regione geografica, definibile come il basso Molise, è orograficamente costituita da colline che degradano verso la costa, mentre i rilievi montuosi risultano modellati in forme varie, ma con altimetrie contenute (Rizzi et alii, 2008). L'area è composta, di fatto, da una matrice geologica costituita da argille e arenaria di formazione miocenica. In particolare, si attesta la presenza delle argille scagliose dell'unità sicilide e delle argille del fiume di natura marnoso-argillosa che favorisce la natura torrentizia del sistema idrografico del Fortore (cfr. infra). La principale struttura idraulica presente è la diga in terra battuta di Occhito, che è stata costruita tra il 1958 e il 1966, principalmente per fornire acqua per l'irrigazione e, in secondo luogo, per regolare le piene (De Simone, 2021). L'invaso di Occhito è una delle più grandi dighe in terra d'Europa e ha una capacità di stoccaggio totale di 333 milioni di m³, con una superficie di circa 14 km² e una quota massima dell'invaso di 198 m s.l.m. (Consorzio per la bonifica della Capitanata, 2007; Scorpio, Roskopf, 2016, p. 91). L'invaso di Occhito ha modificato profondamente il regime di portata dei corsi d'acqua a valle, con particolare riferimento alle portate di punta. Il fiume, in gran parte, ha perso l'energia di trasporto dei sedimenti depositati dagli affluenti, con il conseguente innalzamento del letto di magra e rimodellamento delle sponde che non sono più evidenti e definite. Tale instabilità ha provocato, negli ultimi anni, frequenti inondazioni (cfr. infra).

⁷ Sant'Elia a Pianisi, Pietracatella, Monacilioni, Macchia Valfortore e Gambatesa.

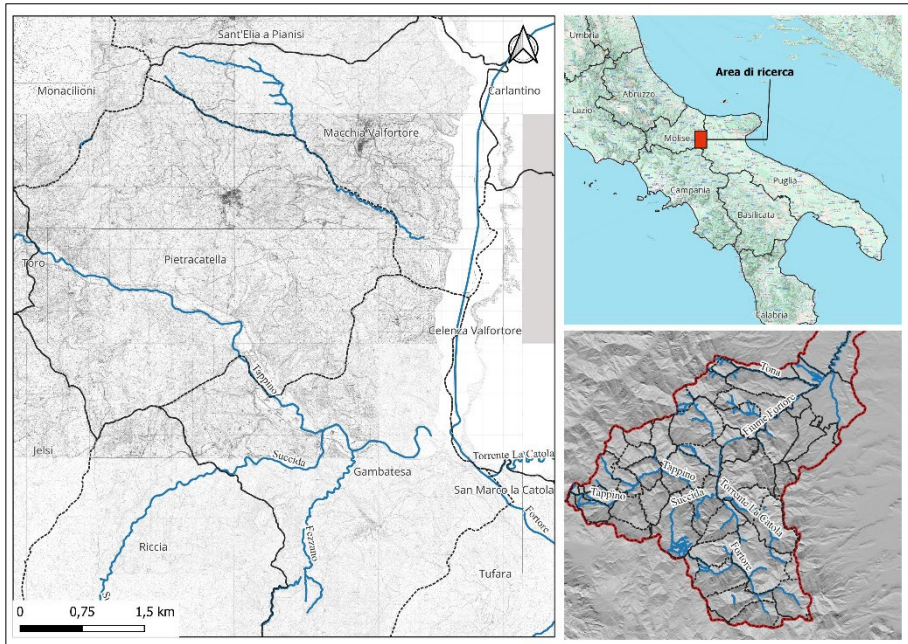


Figura 1. Inquadramento dell'area di indagine. Elaborazione dell'autore

Osservazioni riguardo alle dinamiche di uso del suolo della regione Molise tra il XVIII e il XIX secolo: una premessa storica

Il Molise viene identificato spesso come una terra di transito o di mezzo, proprio per la sua posizione geografica tra “monte e piano” (Zilli, 2012, p. 25) ma soprattutto per la sua identità di regione rurale e scarsamente abitata (Petrella, 2018; Iarossi, 2015, pp. 11 e 21). Dall'altra parte, la peculiare posizione geografica ha permesso alla regione di giocare, per buona parte dell'Età Moderna (tra Cinque- e Settecento), un ruolo di primo piano nella “grande transumanza”, ovvero quell'attività di pastorizia transumante che connetteva l'Appennino centrale con i pascoli del Tavoliere pugliese (De Cicco, 1992; Pellicano, 2007). L'industria armentizia svolge un ruolo di spicco, non solo nel determinare le direttrici principali dell'economia regionale, ma anche nell'essere un elemento essenziale nel definire lo sviluppo del paesaggio molisano⁸. Infatti, come si può leggere in alcuni resoconti di viaggio settecenteschi, questo è profondamente dipendente dal complesso sistema delle attività transumanti che ne determinano l'organizzazione dei boschi, dei campi coltivati, della viabilità e delle scelte

⁸ Cfr. Zilli (2012, p. 27) sulle condizioni economiche imposte dalle attività transumanti. In generale, si veda Petrocelli (1984).

insediative dei piccoli centri (Cocozza, 2012). Questo equilibrio, però, determinato fino a tutto il 1700 da alcune condizioni socioeconomiche favorevoli, tese progressivamente ad incrinarsi. Infatti, alcuni eventi catastrofici, come la peste del 1764 e il graduale smantellamento del sistema transumante, culminato con la chiusura, nel 1806, della Dogana di Foggia, hanno radicalmente trasformato il rapporto tra gli abitanti della regione e il paesaggio in cui vivevano (Petrocelli, 1984).

Così scrive Vincenzo Cuoco nel suo *Viaggio in Molise* del 1812: «l'aspetto della provincia si è interamente cangiato. Quasi tutti i boschi sono stati distrutti e, quasi si avesse voluto operare sempre contro la natura, si sono distrutti più boschi ne' monti che nella pianura» (cfr. Russo, 2006, p. 190, nota 20). Questa descrizione fotografa i profondi cambiamenti avviati dalle riforme volute dal governo francese (cfr. Sardella, 2010 con relativa bibliografia). La manomissione dell'area tratturale e la parcellizzazione dei demani comunali, in favore di singoli cittadini o di piccole comunità, determinò una divisione sistematica dei luoghi e una rimodulazione dell'uso del suolo. Tale tendenza fu guidata dalla necessità di disporre di un numero maggiore di terre al fine di sostenere una produzione agricola in forte aumento e una crescita demografica senza pari. Fin dai primi anni dell'Ottocento e più o meno regolarmente fino alle soglie dell'Unità di Italia, la produzione cerealicola del Molise fu in costante crescita, determinandone un ruolo essenziale di granaio per il Regno di Napoli (Masullo, 2011).

Osservando la documentazione d'archivio, si può dedurre che più della metà del territorio regionale, nei decenni centrali del XIX secolo, era occupato dal seminativo e nella zona centrale collinare oltre il 70% della zona censita era da intendersi come seminativo⁹. Contrariamente, le zone di pascolo e boschive si riducono sostanzialmente. Se, infatti, intorno al 1830 la superficie regionale occupata da boschi era circa il 40%, dopo il 1840 appariva dimezzata¹⁰. Tale trend continuò anche dopo l'Unità, col favore della nuova legge forestale del 1870¹¹. Il catasto agrario del 1929 confermerebbe l'ulteriore diffusione delle culture cerealicole nell'economia agraria molisana (cfr. infra). Il pascolo e il bosco insieme vedero più che dimezzata la loro quota sul totale della superficie agraria e forestale (20% circa), mentre il seminativo, semplice e con piante legnose, arrivò al 70% (Russo, 2004, pp. 8-9). Tra le conseguenze più incisive del taglio sistematico dei boschi e in generale delle aree di pascolo, si può considerare il depauperamento dei suoli e del dissesto idrogeologico. Da una parte, le tecniche agronomiche errate e poco attente portarono alla rapida riduzione delle rese fino

⁹ Riguardo a un approfondimento sulle fonti d'archivio e per elaborazioni quantitative si vedano Russo (2004) e Iarossi (2015, pp. 28-35). In particolare, per il periodo 1816-1844 ci si riferisce proprio a Iarossi (2015, p. 30).

¹⁰ Si veda come approfondimento Di Martino (1996, pp. 11-59).

¹¹ Usurpazioni, quotizzazioni, incendi e tagli per usi industriali interessano i boschi molisani per tutto l'Ottocento, come evidenziato da Russo (2006 p. 198). Si rimanda inoltre a Petrocelli (1984 pp. 135-139) e Sereni (1961, pp. 346-355).

alla sterilità di molti terreni (Masullo, 2011, pp. 74-75), dall'altra, il vasto reticolo idrografico superficiale di carattere torrentizio, che marcava le principali valli e pendici montuose della regione, non più regimentato dagli argini naturali, determinò una costante erosione e una ripetuta franosità dei versanti collinari e montani (Scorpio, Roskopf, 2016). Come registra Walter Santoro in un attento spoglio d'archivio, infatti, la particolare natura dei fiumi molisani e la conformazione geomorfologica della regione, oltre alle scelte d'uso del suolo indicate prima, comportano per tutto l'Otto- e gli inizi del Novecento (1920-1930) numerosi e catastrofici episodi di dissesto¹².

Fonti di dati e metodologia

In linea con una metodologia caratteristica degli HGIS e delle Spatial Humanities si sono integrati in una piattaforma GIS diversi materiali aerofotografici e cartografici relativi all'area della media valle del fiume Fortore. In particolare, si sono acquisiti digitalmente dall'archivio dell'Aerofototeca nazionale (AFN)¹³, parte dell'Istituto centrale per il catalogo e la documentazione (ICCD) del Ministero della Cultura, 26 fotogrammi datati al 1954. Attraverso il database SORTIE della sezione AFN dell'Istituto, fruibile tramite un apposito webGIS (Shepherd et alii, 2017) è stato possibile valutare il posizionamento e la copertura del materiale disponibile per l'area di studio (cfr. fig. 2)¹⁴. I fotogrammi sono parte delle riprese aeree in modalità stereoscopica ad opera del Gruppo aeronautico italiano (GAI) sull'intero territorio nazionale e coordinato dall'Istituto geografico militare di Firenze (IGM). Questi, di formato 23x23 cm sono relativi al volo del 9 ottobre anno 1954 e rientrano in 5 strisciate (compresi nei fogli IGM 162-163) e sono prodotti con una scala media di 1:33.000.

Oltre a questi dati, la ricerca ha previsto l'acquisizione in formato raster (sistema di riferimento WGS 84 UTM 33N), della *Carta topografica d'Italia* in scala 1.25.000 levata 1957 serie 25/v (M891) pertinente al foglio 162 quadrante I e II

¹² Si veda in Palmieri (2006) la puntuale analisi dei dati d'archivio riguardo alla situazione del dissesto idrogeologico della regione Molise tra Otto- e Novecento, oltre al database allegato sugli eventi franosi e alluvionali.

¹³ <http://www.iccd.beniculturali.it/it/fotografia/aerofototecanazionale> (14/11/2024).

¹⁴ <https://afn.cultura.gov.it/webgis/> (14/11/2024). L'Aerofototeca prevede, attraverso la compilazione di un apposito modulo, l'invio per i soli fini di studio del materiale aerofotografico in formato digitale (.tif) con una risoluzione di 600 dpi riprodotto dai negativi o da stampa. Le immagini impiegate nella ricerca secondo norma di legge, sono state rilasciate con protocollo n. 213 e n. 1327.

con relative tavolette, foglio 163 quadrante IV con relative tavolette e foglio 154 quadrante II con relative tavolette¹⁵.

In più, è stato impiegato il Database di sintesi nazionale (DBSN) a cura dell'IGM prodotto dalla cartografia alla scala 1: 25.000 mediante procedure automatiche di generalizzazione cartografica ed applicazione della simbologia definita¹⁶. I dati sono fruibili dalla piattaforma dell'Istituto e distribuiti come file geodatabase (.gdb) per le diverse province, nel caso specifico si sono impiegati quelli aggiornati al 2023 per le province di Campobasso e Foggia.

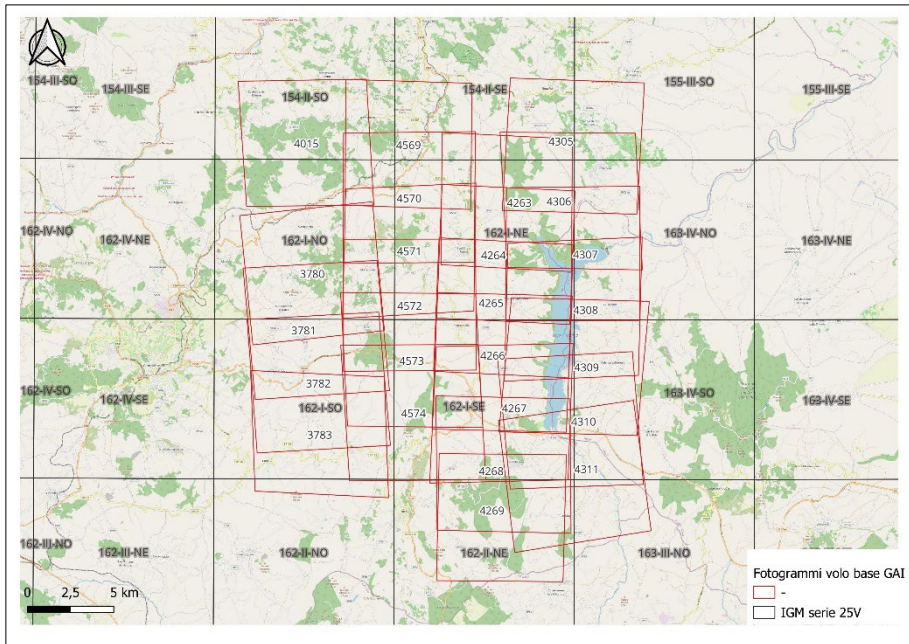


Figura 2. Posizionamento dei fotogrammi impiegati per l'area di studio in relazione al reticolo della *Carta topografica d'Italia* in scala 1.25.000 levata 1957 serie 25/v (M891). Elaborazione dell'autore

Approccio metodologico

Per perseguire gli obiettivi della ricerca, quindi per realizzare un modello “ricostruito” dell'area di studio e produrre in output un ortomosaico si è provveduto ad elaborare le aerofotografie storiche con tecniche di fotogrammetria

¹⁵ I dati disponibili presso il laboratorio di cartografia del Dipartimento di Scienze politiche dell'Università degli Studi di Napoli Federico II, si ringrazia il dottore Vincenzo Lapicciarella.

¹⁶ <https://www.igmi.org/it/dbsn-database-di-sintesi-nazionale> (14/11/2024).

digitale. Generalmente, il trattamento digitale di questo materiale prevede l'impiego di software GIS o di telerilevamento per la calibrazione e correzione dell'orientamento dei fotogrammi, oltre la creazione di ortomosaici georeferenziati attraverso l'impiego di punti di controllo a terra (GCP)¹⁷. Questo tipo di procedura prevede, dall'altra parte, l'impiego di diverse ore di lavoro e curve di deep learning ripide per ottenere dati qualitativamente corretti (Zhang et alii, 2022).

Le diverse problematiche connesse a questi approcci, sono legate, inoltre, alla qualità delle foto storiche e alla loro conservazione, alla mancanza delle informazioni associate ai singoli voli, oltre che ai metadati che dovrebbero accompagnare gli stessi fotogrammi (Ceraudo, 2003; Godone et alii, 2011). Al fine di mitigare queste difficoltà, nelle ricerche geostoriche per la progettazione di modelli topografici e per la mappatura multitemporale basata su immagini aeree, si è implementata alle tecniche GIS tradizionali quella fotogrammetrica structure-from-motion (SfM) (Llena, Vericat 2023). Questa tecnica, ampiamente diffusa per l'elaborazione dei dati raccolti da mappature da drone o altre piattaforme aeree controllate a terra, si basa sull'ottenere l'estrazione di informazioni 3D e ortofotomosaici da più fotografie. La SfM prevede un flusso di lavoro che integra alla fotogrammetria tradizionale le tecniche di rilievo e della computer vision tridimensionale. Il vantaggio è che questa tecnica può ricostruire la geometria 3D di un oggetto partendo da immagini non calibrate prese da punti di vista diversi (Mugnai, Tucci, 2022; Szabó et alii, 2018).

Il flusso di lavoro prevede alcune fasi divenute standard in molti software, come l'analisi e le corrispondenze delle immagini, la stima della geometria tridimensionale della scena (o nuvola di punti), la costruzione di una maglia tridimensionale (o mesh), il ridimensionamento, la georeferenziazione e l'ottimizzazione degli stessi parametri identificati (Barrile et alii, 2019, 188; Casagrande, 2020, pp.154-156).

Nei modelli ottenuti da processi SfM storici, ovvero ottenuti da aerofotografie storiche, seppur l'accuratezza e la correzione delle distorsioni delle immagini rivestano una problematica chiave, in egual misura dei processi di georeferenziazione all'interno di un GIS, gli algoritmi di ottimizzazione integrati a questi processi consentono però di limitare le distorsioni geometriche dei fotogrammi e migliorare il processo di ortoproiezione¹⁸. Infatti, è possibile calibrare la posizione delle telecamere (calibrazione estrinseca) e i parametri

¹⁷ Riguardo a queste procedure si vedano Pulighe (2009) e Favaretto et alii (2015). Inoltre, riguardo le possibilità offerte in un software open-source (QGIS) si veda Caddia et alii (2015); riguardo, invece, un approccio in un software proprietario (ESRI ArcGIS pro) si veda Shawa (2023).

¹⁸ “Al fine di utilizzare dei dati telerilevati la loro correzione geometrica è fondamentale. Tale correzione è nota come ortoproiezione perché basata sull'utilizzo di DTM, e avviene mediante modelli matematici che in linea generale servono per correlare i pixel di un'immagine con la loro corretta posizione a terra tramite la modellizzazione delle distorsioni geometriche indotte da diversi fattori” (Pulighe, 2009, p. 20).

interni delle stesse, oltre che controllare con delle misure di verifica la georeferenziazione dell'intera scena 3D (Micheletti et alii, 2015; Llana, Vericat, 2023; Lucchetti, 2022).

Applicazione e risultati

I dati aerofotografici sono stati elaborati sulla base di un processo fotogrammetrico SfM standard, al fine di sviluppare un ortomosaico con un buon livello di accuratezza (tabella 1). In un primo momento, quindi, si è previsto l'allineamento e la calibrazione dei fotogrammi, al fine di migliorare la sovrapposizione delle riprese e ricavare le coppie comuni di punti su almeno tre fotogrammi (fig. 3). Successivamente, si è proceduto alla georeferenziazione della nuvola di punti che determina la struttura base del modello, correggendo la posizione geografica e le distorsioni degli elementi della nuvola di punti. Nel caso specifico, si sono riconosciuti otto GCP per ogni fotogramma analizzando la *Carta topografica d'Italia* (serie 25 V) del 1957 dell'IGM e il servizio web delle immagini satellitari di Google. Questi identificano incroci stradali o specifiche infrastrutture visibili con un buon grado di definizione nei supporti cartografici scelti. Il processo ha previsto anche delle verifiche e dei miglioramenti sulla georeferenziazione ottenuto dall'inserimento da GCP, secondo l'ottimizzazione della rototraslazione e scalatura (Favretto, 2007)¹⁹, oltre la costruzione di una "nuvola densa" secondo una specifica tecnica di computer vision tridimensionale²⁰. Il dataset così ottenuto, composto dalla nuvola di punti e della maglia 3D, è stato sottoposto a un processo di "co-registration" nel software Cloud Compare. Infatti, attraverso le informazioni disponibili nel DBSN dell'IGM si sono corrette le informazioni geografiche relative alle coordinate del modello e in particolare relative alle quote s.l.m. della nuvola di punti prodotta nel processo SfM (Cucchiario et alii, 2020).

¹⁹ L'errore RMSE, quindi, da considerare dell'intero modello è 14 m, il quale rappresenta un errore medio risultante da tutte le diverse fasi del flusso di lavoro SfM, si veda per un approfondimento sulla validità Llana, Vericat (2023).

²⁰ Per un approfondimento sul tipo di elaborazione si veda Llana et alii (2018).

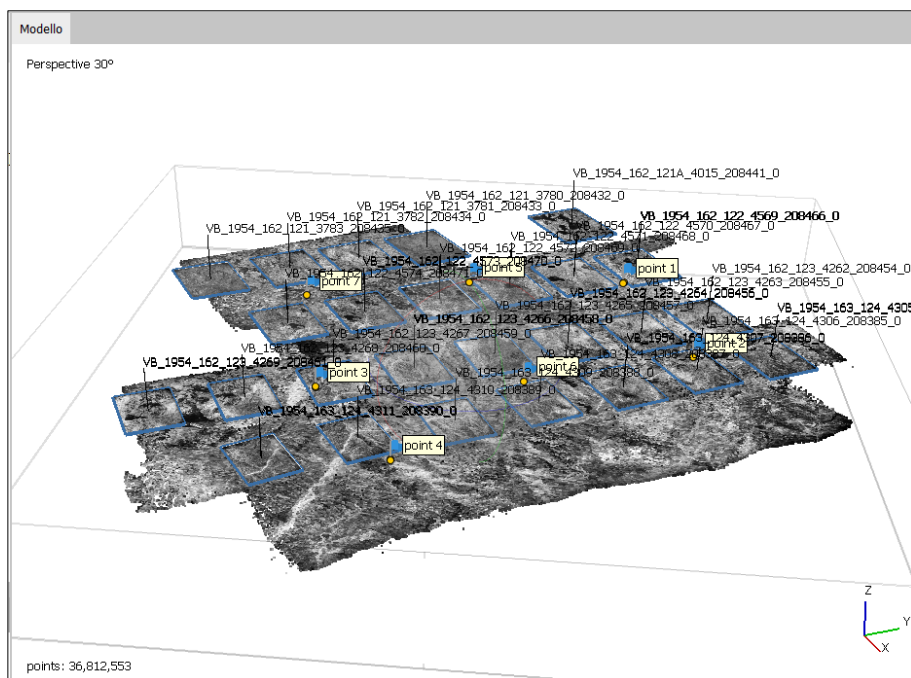


Figura 3. Ambiente di lavoro SfM, con l'indicazione dei fotogrammi ortorettificati e georeferiti che compongono l'ortomosaico in vista tridimensionale. Elaborazione dell'autore

	Modello 3D Volo base GAI
Numero di immagini	26 (allineate 21)
Punti di vincolo	147,289
Errore riproiezione	2.38 pix
Errore totale RMSE	14 m
Nuvola di Punti Densa	36,812,553
Risoluzione DEM	2.91 cm/pix
Risoluzione ortomosaico	4.50 cm/pix

Tabella 1. Principali dati riguardo il processo fotogrammetrico. Elaborazione dell'autore

Successivamente è stato ottenuto un modello tridimensionale dalla scena acquisita dall'elaborazione delle foto aeree, dal quale poi è stato possibile costruire un modello digitale del terreno e di un ortomosaico dei fotogrammi di input ortorettificati (fig. 4).

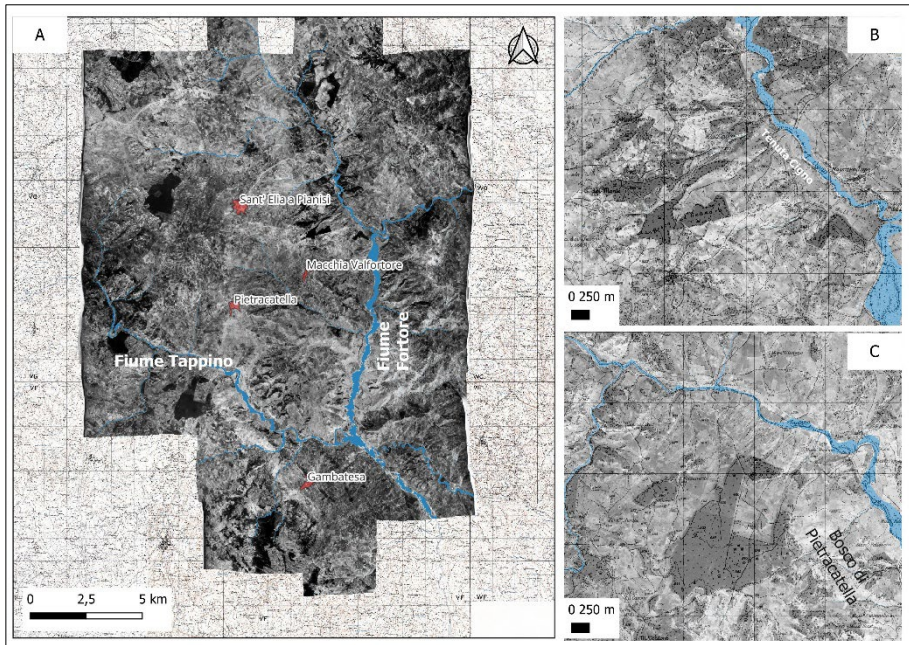


Figura 4. A. Ortomosaico realizzato dal processo SfM con la sovrapposizione della Carta Topografica d'Italia serie 25V; B. Zoom 1, località Tenuta Cigno o stretta di Occhito; C. Zoom 2, Bosco di Pietracatella e fiume Tappino. Elaborazione dell'autore

In particolare, l'ortomosaico ottenuto (con una risoluzione di 4,5 m x 4,5 m) è stato successivamente importato in un software GIS (QGIS 3.34) per ottenere una carta della copertura e uso del suolo del periodo considerato (1954). Come già accennato, attraverso l'analisi e la classificazione digitale di immagini aeree, è possibile rilevare il cambiamento e l'evoluzione nel tempo degli usi del territorio e le loro cause (ad esempio, l'abbandono rurale, gli incendi boschivi, ecc.) (Morgan et alii, 2017; Morgan, Gergel, 2013)²¹. In linea con Llena et alii, (2018) e Llena, Vericat (2023), si è applicato una classificazione non supervisionata secondo il metodo di clustering K-means²². Questo tipo di mappatura cerca di trovare automaticamente dei cluster di pixel con caratteristiche simili e organizzarli in modo uniforme secondo un numero di classi o categorie prefissate. I membri di ciascuna classe devono essere in un certo senso più simili tra loro che non ai componenti delle altre²³.

²¹ Sul tipo di approccio bisogna considerare quanto elaborato in seno agli studi di telerilevamento, si vedano come approfondimento Lillesand et alii (2015) e Canty (2019).

²² Per il tipo di algoritmo, sviluppato nel software SAGA GIS e fruibile come tool in QGIS, si veda https://saga-gis.sourceforge.io/saga_tool_doc/7.1.0/imagery_classification_1.html (14/11/2024).

²³ Sul tipo di modello e sulle specifiche si veda Canty (2019, pp.329-333).

Attraverso un'interpretazione dei dati dell'ortomosaico realizzato e della cartografia IGM, quindi, sono state elaborate per la mappa dell'uso e della copertura del suolo un numero di cinque classi (tabella 2), ordinate in linea con le categorie dei livelli del progetto Corine Land Cover (CLC) e della *Carta dell'utilizzazione del suolo* a cura del CNR-TC nel 1960²⁴:

- (1) aree di “altre forme di utilizzo”, tra cui le zone urbane (1.1 CLC) e la viabilità, oltre le superfici rade o il suolo nudo (CLC 2.4.2 – 2.4.3)²⁵;
- (2) superfici agricole utilizzate, tra cui rientra il cosiddetto seminativo, oltre le aree agroforestale e le colture permanenti (ad esempio vigneti e uliveti);
- (3) territori boscati e ambienti seminaturali. Tra cui territori a copertura prevalentemente boschiva (CLC 3.1) oltre le aree a vegetazione boschiva e arbustiva in evoluzione (CLC 3.2.4);
- (4) praterie e arbusti, ovvero zone caratterizzate da vegetazione arbustiva e/o erbacea (CLC 3.2) o anche aree con vegetazione rada CLC (3.3.3);
- (5) corpi idrici o zone umide, specialmente l'idrografia superficiale principale.

Classe	Estensione (ha)	Note
Aree di “altre forme di utilizzo” (1)	4372,4	88,27 ha (centri urbani) e viabilità
Superfici agricole utilizzate (2)	16203,22	
Territori boscati e ambienti seminaturali (3)	7917,34	
Praterie e arbusti (4)	4077,49	
Corpi idrici (5)	799,72	
No data	1.477,17	

Tabella 2. Estensione delle classi elaborate per le carte dell'uso e della copertura del suolo (1954). Elaborazione dell'autore

²⁴ In generale sul progetto CLC si veda Iovino (2014). Inoltre, si veda Magliulo et alii (2023) per una proposta di classificazione tra i dati del CLC e della *Carta dell'utilizzazione del suolo* CNR-TC del 1960. Il contributo indicato propone come caso studio proprio la valle del fiume Fortore.

²⁵ Bisogna evidenziare che nel tipo di classificazione impiegata la classe 1 (Superfici artificiali) si sovrappone in alcuni casi alla classe 2 (Superfici agricole utilizzate), tale sovrapposizione si può ricondurre alla tipologia di colore e tessitura delle ortofoto impiegate, nel quale una strada appare simile a un'area con scarsa vegetazione o di suolo nudo. Le aree di sovrapposizione possono essere considerate, appunto, come superfici rade o di suolo nudo della classe del CLC 2.4.2-2.4.3. Tale incertezza potrebbe essere colmata con una calibrazione dei dati classificati sulla base della topografia dell'area, come nel caso delle correzioni di “co-registration” apportate nel modello 3D (Llena et alii, 2018).

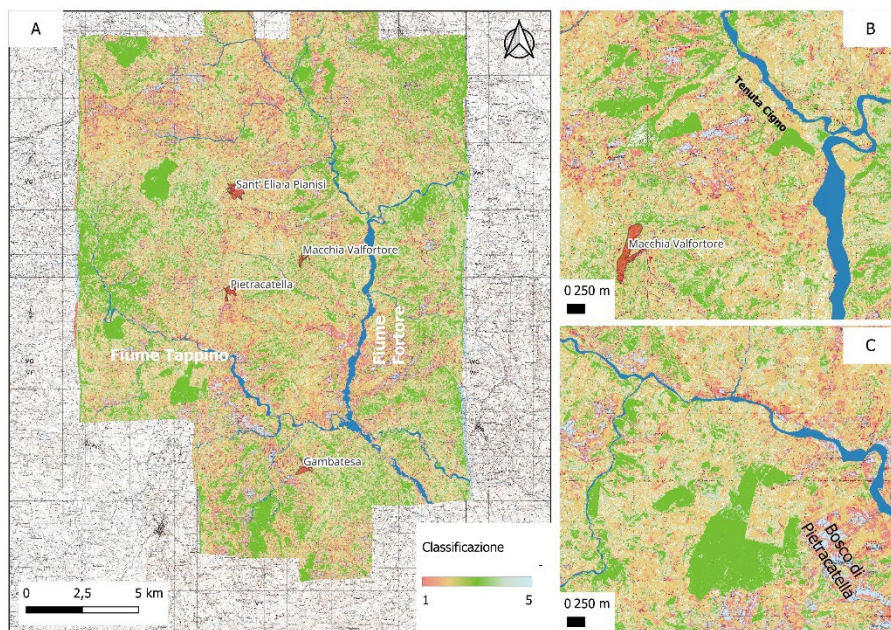


Figura 5. A. Carta dell'uso e della copertura del suolo (1954) classificata su cinque classi determinate nella tabella 2; B. Zoom 1, località Tenuta Cigno o stretta di Occhito; C. Zoom 2, Bosco di Pietracatella e fiume Tappino. Elaborazione dell'autore

Analizzando la mappa dell'uso e della copertura del suolo (fig. 5), quindi, si può osservare che la maggioranza dell'area indagata (oltre 15.000 ha) è occupata dalle superfici agricole o seminativo, nel quale ricadono anche le aree agroforestali, ovvero quelle identificate come seminativi boschivi e con un uso agricolo, oltre che i vigneti e gli uliveti. La classe tre "territori boscati e ambienti naturali", principalmente la copertura boschiva dell'area, superiore ai 7.000 ha, interessa sia la consistenza dei boschi (conifere e latifoglie) sia le aree con vegetazione in evoluzione. Diversa è la classe "Praterie e arbusti" (classe 4), estesa per circa 4.000 ha, sempre parte di aree semi-naturali, in alcuni casi poste ai margini della copertura boschiva. Di difficile definizione, invece, sono le aree occupate da edifici (parte della classe 1) che sarebbero da limitare ai pochi centri urbani (estesi circa 80 ha) e alla maglia di fattorie e masserie di piccola-media dimensione capillarmente distribuita nel territorio²⁶. Queste si pongono in prossimità della viabilità secondaria e in pochi casi di quella principale (es. Strade Provinciali e Strade Statali). Al momento della rilevazione, infatti, la viabilità principale della regione non raggiunge un'ampiezza e capillarità uniforme, collegando sostanzialmente solo i centri principali quali Isernia, Campobasso e Termoli (Iarossi, 2013). Infine, la classe cinque rappresenta l'estensione del fiume

²⁶ Sulla definizione dell'insediamento rurale molisano si vedano Fondi (1970, pp. 229-241) e Petrella (2018).

Fortore e dei suoi affluenti Cigno e Tappino, con alcuni altri torrenti e canali dell'idrografia superficiale principale dell'area del medio corso del Fortore.

I dati così ottenuti possono essere confrontati con le stime proposte per la *Carta dell'utilizzazione del suolo* CNR-TC del 1960. Da quanto viene indicato, in particolare per l'area del Basso Molise, corrispondente all'attuale provincia di Campobasso (nella quale ricade l'area di studio), il seminativo, perlopiù di natura cerealicola, assieme alle colture specializzate, copre gran parte della superficie (Ortolani, 1964, pp. 13-14). Circa il 32%, infatti, della superficie è destinata alla coltura del frumento, mentre un'altra parte (un 20%) è occupato da colture specializzate (Ivi, pp. 123-127 e 117-121).

Considerando, inoltre, come già accennato, un recente studio (Magliulo et alii, 2023), che ha cercato di validare con tecniche GIS-based quanto proposto nella carta CNR-TC del 1960, sembrerebbe confermata la preponderanza delle "Superfici agricole utilizzate" (classe 2)²⁷.

Diversamente appaiono la classe 3 (il bosco) e la classe 4 (praterie e arbusti). Queste, infatti, vengono eccessivamente rappresentate nell'analisi condotta, in cui si registrano oltre 10.000 ha di bosco o praterie e arbusti. Considerando le stime della carta CNR-TC, le foreste per l'intera fascia collinare erano attestare sugli 8.000 ha. Infatti, nel lavoro del CNR, si riporta per le quote di medie altitudini (fino ai 600 m s.l.m.) un piano di arbusti (perlopiù uliveti), che andrebbero considerati non bosco, ma come coltivato e quindi parte della superficie agricola (da intendersi quindi come classe 2). Ciò sarebbe da indiziare alla tradizione delle colture promiscue che si posizionano ai bordi dei centri abitati o come spazio intermedio delle aree destinate al frumento (Ivi, pp. 117-121).

Osservazioni e considerazioni conclusive

Richiamando i risultati preliminari (cfr. supra), tra i decenni centrali dell'Ottocento e gli anni Trenta del Novecento nella regione Molise, si assiste a un sostanziale consolidamento delle superfici agricole e a una progressiva deforestazione (Di Martino, 1996). Come indicato da alcuni studi, dall'altra parte, l'affermarsi del seminativo e delle colture cerealicole, tra XIX e XX secolo, produsse un cambiamento profondo sia nel paesaggio sia nell'assetto dell'economia agraria molisana. Il periodo fascista aveva indebolito ulteriormente l'economia agricola locale, provocando effetti disastrosi per le condizioni economiche e sociali della regione (Masullo, 2011).

²⁷ Bisogna sottolineare che lo studio divide il bacino fluviale in unità fisiografiche e considera una scala di lavoro superiore a 1:100.000. La mappatura su base aerofotogrammetrica proposta, invece, considera come unità i limiti comunali e una scala in accordo alla cartografia 1:25.000 dell'IGM. L'area indagata (34847,361 ha) ricade nell'unità "Colline a bassa quota" che occupa il 57% del bacino. Per le specifiche dei dati del 1960 considerati si veda Magliulo et alii (2023, pp. 8-11).

Tra le conseguenze più evidenti di questo processo, nell'immediato dopoguerra, vi è la ripresa di una migrazione interna e, in minor misura, internazionale, che coinvolge tutte le comunità molisane (Masullo 2006, pp. 486-497). I numeri sono rilevanti e hanno generato un calo demografico senza pari, attestando la popolazione regionale tra il 1951 e il 1971 a poco più di 300.000 abitanti. Considerando la sola provincia di Campobasso, questa contava 289.577 residenti nel 1951 e 227.641 nel 1971, invece, nel 2022 gli abitanti registrati sono 210.724 (Pesaresi, 2014)²⁸. Nella valle del Fortore, si attesta una diminuzione della popolazione totale del 26% dal 1971 al 2010 (Cicarelli, 2012).

Inoltre, mentre le regioni settentrionali si industrializzavano, durante la prima metà del XX secolo, le regioni meridionali non solo non riuscirono a farlo, ma persero addirittura la loro leadership iniziale nel settore agricolo. In questa direzione, tra il 1950 e il 1980, si muove il programma governativo di opere pubbliche dall'agenzia nazionale Cassa per le opere straordinarie di pubblico interesse per il Mezzogiorno. Il quale, con la riforma agraria varata nel 1948, avrebbe sostenuto la modernizzazione agricola (bonifica, sistemi di irrigazione e infrastrutture rurali) e le infrastrutture civili (Martinelli, 2009; Forino et alii, 2015). La regione Abruzzo-Molise ebbe una parte considerevole di finanziamenti, oltre il 25 %, in particolar modo per l'infrastrutturazione del territorio e della sistemazione della rete idrica. Al 1949, si pensi che il fondo di Camera di Commercio sancisce su 1.220 ha di superficie agraria solo 18 ha di superficie irrigata (Pasquetti, 2011, pp. 125-130). Tra la costruzione programmata dalla Cassa è anche la diga nella stretta di Occhito, nella media valle del Fortore (cfr. supra). Nonostante l'enorme investimento, le riforme incideranno solo parzialmente sul sistema agrario molisano, lasciando molti problemi irrisolti (Zilli, 2012, p. 98).

Gli ingenti sussidi all'agricoltura, dall'altra parte, controbilanciati da un continuo abbandono delle terre da coltivare, hanno portato a uno squilibrio tra i settori economici e l'aumento delle superfici irrigate, della meccanizzazione e dell'intensità delle colture è diventato rapidamente indicatore della scarsa sostenibilità ambientale del settore agricolo (Forino et alii, 2015). Secondo uno studio idrologico proprio sul bacino del Fortore (Scorpio, Roskopf, 2016) dal 1869 al 1954 i corsi d'acqua a monte sono stati interessati da un lieve allargamento, mentre a valle sono in progressivo restringimento. Tra le cause viene individuato proprio il grado di disboscamento all'interno del bacino del Fortore. Invece, partire dal 1954 fino alla fine degli anni Novanta, tutti i corsi d'acqua hanno subito un complessivo restringimento del canale e un'incisione del letto. Il rimboschimento, dall'altra parte, almeno a partire dal 1954 ha molto probabilmente contribuito a ridurre la perdita di suolo e l'apporto di sedimenti²⁹.

²⁸ <https://esploradati.censimentopopolazione.istat.it/databrowser/#/it/censtest/dashboards> (14/11/2024).

²⁹ Sul ruolo della deforestazione negli studi idrologici di carattere storico-geografico si veda Gabellieri, Primi (2017).

Le condizioni precedentemente illustrate, quindi, visibili nell'area del Fortore e della provincia di Campobasso, non sono da considerarsi strettamente di carattere regionale ma in larga misura possono ritenersi parte di dinamiche multitemporali visibili in altri contesti della penisola italiana come in altre aree del Mediterraneo. È in quel periodo, a ridosso degli anni Cinquanta e Sessanta del Novecento, che le trasformazioni nell'uso e nella copertura del suolo sono state significativamente importanti, determinando una diversa configurazione territoriale rispetto ai secoli precedenti³⁰. Si è assistito, ad esempio, all'avvio dell'aumento delle foreste, soprattutto in montagna, alla crescita delle aree artificiali nelle zone costiere, e a una diminuzione dei pascoli (Falcucci et alii, 2007; Marino et alii, 2023).

Ciò ha comportato la costituzione di un patrimonio da tutelare e valorizzare, sia nella sua veste agricola-produttiva, sia come elemento attivo in continuo cambiamento (Gabellieri, 2023, p. 47). In seno a questo, l'allora Ministero per le Politiche agricole, alimentari e forestali emana il decreto n. 17.070 del 19 novembre 2012, il quale ha istituito l'Osservatorio nazionale del paesaggio rurale, delle pratiche agricole e conoscenze tradizionali (ONPR; cfr. Agnoletti, Santoro, 2021; Gabellieri, Gallia, 2022). L'Osservatorio ha il dovere, tra le diverse missions, di identificare e catalogare nel *Registro nazionale dei paesaggi rurali di interesse storico, delle pratiche agricole e delle conoscenze tradizionali* (art. 4) quei paesaggi rurali tradizionali o di interesse storico, oltre le pratiche e le conoscenze tradizionali correlate presenti sul territorio nazionale, definendo la loro significatività, integrità e vulnerabilità, tenendo conto sia di valutazioni scientifiche, sia dei valori che sono loro attribuiti dalle comunità. Il Registro ha proposto, inoltre, un diverso metodo per lo studio e la catalogazione di questi paesaggi rurali tradizionali o di interesse storico, mettendo in atto una standardizzata metodologia di analisi, attraverso il cosiddetto Metodo di valutazione storico ambientale (VASA; Agnoletti, 2010). Questa prevede, infatti, attraverso strumenti tipici degli HGIS come la fotointerpretazione delle aerofotografie, una valutazione quantitativa di cambiamenti negli usi del dagli anni Cinquanta del Novecento a oggi (Tredici, 2016)³¹.

³⁰ Per una riflessione sulle dinamiche evolutive del paesaggio a cui si fa cenno si veda Ellis et alii (2010). Inoltre, più propriamente al caso italiano, si veda quanto proposto già in Sereni (1961 pp. 381-425).

³¹ Per un approfondimento sui paesaggi individuati e inseriti nel Registro si veda il <https://www.reterurale.it/flex/cm/pages/ServeBLOB.php/L/IT/IDPagina/17423> (14/10/2024). Bisogna, altresì, evidenziare che è stato sottolineato in letteratura che le impostazioni metodologiche messe a punto per la redazione del Registro hanno anteposto il concetto di storicità e i valori che a essa sono associati, trascurando criteri altrettanto fondamentali come la varietà paesaggistica e la sostenibilità delle pratiche (Varotto, 2019; Branduino, Varotto, 2023). Tali considerazioni si allineano, indubbiamente, alla necessità, come già evidenziato, di raggiungere per i paesaggi rurali uno sviluppo agricolo sostenibile dedicato alla biodiversità e alla varietà (Gabellieri, Gallia 2022).

Un innovativo tipo di approccio, concludendo, potrebbe essere quello di affiancare all'interpretazione di quei fenomeni sopra descritti e che riguardano le azioni dell'ONPR la produzione di mappe di copertura e uso del suolo elaborate combinando la metodologia VASA e il processamento di aerofotografie storiche con tecniche SfM (cfr. Llana, Vericat, 2023). Questo, rappresenterebbe, in ultima analisi, un fondamentale supporto per la progettazione di interventi di governance sostenibile del territorio e del patrimonio storico-ambientale (Quaini, 2010; Dai Prà, 2018).

BIBLIOGRAFIA

- Mauro Agnoletti, *Paesaggio rurale. Strumenti per la pianificazione strategica*, Bologna, Edagricole, 2010.
- Margherita Azzari, *Disegni d'acqua*, in Camillo Berti, Fulvio Landi (a cura di), *Disegni d'acqua. Acque e trasformazioni del territorio*, Firenze, Università degli Studi di Firenze. Laboratorio di Geografia applicata-Phasar, 2019, pp. 13-14.
- Vincenzo Barrile, Gabriele Candela, Antonio Fotia, *Point cloud segmentation using image processing techniques for structural analysis*, in «The International Archives of the Photogrammetry, Remote Sensing and Spatial Information Sciences», 42 (2019), pp. 187-193.
- Paola Branduini, Mauro Varotto, *L'essenziale è invisibile agli occhi: il paesaggio rurale storico tra evidenze tangibili e intangibili*, in *Paesaggio agrario italiano: sessant'anni di trasformazioni da Emilio Sereni a oggi (1961-2021)*, Gattatico (RE), Istituto Alcide Cervi, 2023, pp. 491-500.
- Brunella Brundu, Silvia Battino, *Riflessioni sul piano paesaggistico regionale della Sardegna. Il contributo delle aree interne*, in «Documenti geografici», 2 (2020), pp. 71-89.
- Oscar Caddia, Gianfranco Pirrello, Laura Annibaletto, Luca Chiapale, Mattia De Agostino, Stefano Giorgi, Marzio Pipino, *Archivio storico aerofotogrammetrico della città di Torino: plugin di visualizzazione del dato fotografico in ambiente GIS*, in «Atti della 19a Conferenza nazionale ASITA», Milano, ASITA, 2015, pp. 191-197.
- Morton John Canty, *Image Analysis, Classification and Change Detection in Remote Sensing: With Algorithms for Python*, Boca Raton, CRC Press, 2019.
- Angelo Carrara, Carlos Valencia, Massimiliano Grava, *Metafuente y el uso de los sistemas de información geográfica en historia económica*, in «América Latina en la historia económica», 25 (2018), 3, pp. 40-70.
- Gianluca Casagrande, *The Polarquest2018 Arctic expedition. A geographical report*, Roma, Società geografica italiana, 2020.
- Giuseppe Ceraudo, *105 years of archaeological aerial photography in Italy (1899–2004)*, in «Aerial Photography and Archaeology», 2003, pp. 73-86.
- Silvia Ciccarelli, *Processi socio-economici e fattori di degrado del suolo nell'Alto Fortore*, in «Working paper», 95 (2012), pp. 1-20.
- Valeria Coccozza, *Molise: paesaggi nel Settecento*, in «Quaderni dell'Istituto Alcide Cervi», 8 (2012), pp. 191-202.
- Consorzio per la bonifica della Capitanata, *Le grandi opere idriche del Consorzio per la Bonifica della Capitanata*, in «Quaderni del Consorzio per la bonifica della Capitanata», 1 (2007), 5, pp. 1-68.

- Sara Cucchiario, Eleonora Maset, Marco Cavalli, Stefano Crema, Lorenzo Marchi, Alberto Beinat, Federico Cazorzi, *In che modo la co-registrazione influisce sulle stime dei cambiamenti geomorfici nelle indagini multitemporali?*, in «GIScience e telerilevamento», 57 (2020), 5, pp. 611-632.
- Elena Dai Prà, *Per una geografia storica applicata: prolegomeni a un Centro per lo studio, la valorizzazione e la fruizione attiva della cartografia storica*, in «Bollettino dell'Associazione italiana di cartografia», 162 (2018), pp. 108-122.
- Elena Dai Prà, Camillo Berti, Nicola Gabellieri, Arturo Gallia, Massimiliano Grava (a cura di), *Historical GIS, geostoria e mobilità: metodi e applicazioni di Public e Applied Geography*, in «Atti del XXXIII Congresso geografico italiano Geografie in movimento, Strumenti, tecnologie, dati. GIS, luoghi, sensori, attori», Padova, CLUEP, 2023, 5, pp. 127-131.
- Pasquale Di Cicco, *La transumanza e gli antichi tratturi del Tavoliere. Civiltà della transumanza*, in «Atti della giornata di Studi (Castel del Monte, 4 agosto 1990)», Isernia, Cosmo Iannone Editore, 1992, pp. 103-107.
- Claudio Sossio De Simone, *La media valle del fiume Fortore (Campobasso), un caso di destrutturazione e ristrutturazione di un paesaggio d'acqua: variazioni nell'uso del suolo come indicatore di cambiamento*, in «Bollettino dell'Associazione italiana di Cartografia», 172 (2021), pp. 78-92.
- Paolo Di Martino, *Il bosco molisano tra Sette e Ottocento*, in «Bollettino dell'Istituto regionale per gli Studi storici del Molise "V. Cuoco"», 1996, pp. 14-19.
- Erle C. Ellis, Kees Klein Goldewijk, Stefan Siebert, Deborah Lightman, Navin Ramankutty, *Anthropogenic transformation of the biomes, 1700 to 2000*, in «Global Ecology and Biogeography», 19 (2010), 5, pp. 589-606.
- Alessandra Falcucci, Luigi Maiorano, Luigi Boitani, *Changes in land-use/land-cover patterns in Italy and their implications for biodiversity conservation*, in «Landscape Ecology», 22 (2007), pp. 617-631.
- Barbara Favaretto, Federica Rizzetto, Emanuela Molinaroli, *Variazioni geomorfologiche nell'area centrale della Laguna di Venezia. Elaborazione di cartografia storica e foto aeree*, in «Atti 19° Conferenza nazionale ASITA», Milano, ASITA, 2015, pp. 381-388.
- Andrea Favretto, *Elementi di Cartografia in ambiente GIS*, in *Sviluppo locale ed integrazione regionale: metodologie e problematiche con particolare riferimento alla Cartografia*, a cura di Andrea Favretto, Bologna, Patron Editore, pp. 11-39.
- Mario Fondi, *Abruzzo e Molise*, Torino, UTET, 1970.
- Giuseppe Forino, Silvia Ciccarelli, Stefania Bonamici, *Developmental Policies, Long-Term Land Use Changes and the Way Towards Soil Degradation: Evidence from Southern Italy*, in «Giornale geografico scozzese», 131 (2015), 2, pp. 1-18.
- Nicola Gabellieri, *Piano strategico nazionale della PAC e agricultural heritage: un approccio geografico-storico ai paesaggi olivati storici*, in «Rivista geografica italiana», 3 (2023), CXXX, pp. 44-67.
- Nicola Gabellieri, Arturo Gallia, *Fonti geostoriche e geomatica per lo studio topografico delle variazioni dell'estensione e dei limiti del bosco: il caso di Peio (TN) tra XIX e XXI secolo*, in «Atti della 22° Conferenza nazionale ASITA», Milano, ASITA, 2022, pp. 273-284.
- Nicola Gabellieri, Antonella Primi, *Uso del suolo e rischio idrogeologico: historical GIS e analisi geostorica della Val Bisagno (GE) dal XIX secolo ad oggi*, in «Atti della 21° Conferenza nazionale ASITA», Milano, ASITA, 2021, pp. 571-579.
- Danilo Godone, Matteo Garbarino, Emanuele Sibona, Gabriele Garnerò, Franco Godone, *Fotogrammi storici: uno strumento per rappresentare l'Italia che cambia*, in «Bollettino dell'Associazione italiana di Cartografia», Trieste, Università degli Studi di Trieste, 2011, pp. 139-150.

- Michael Goodchild, *Reproducibility and replicability in spatial science*, in Sergio J. Rey, Rachel S. Franklin (a cura di), *Handbook of spatial analysis in the social sciences*, Cheltenham, Edward Elgar Publishing, 2022, pp. 518-527.
- Massimiliano Grava, Camillo Berti, Nicola Gabellieri, Arturo Gallia (a cura di), *Historical GIS. Strumenti digitali per la geografia storica in Italia*, Trieste, Edizioni Università di Trieste, 2020.
- Massimiliano Grava, *Perché è necessario (e conveniente) non considerare gli Historical GIS quale componente ancillare nelle Digital Humanities*, in «Semestrale di studi e ricerche di geografia», 1 (2022), pp. 45-58.
- Ian Gregory, Donald Arthur DeBats, Donald Lafreniere (a cura di), *The Routledge Companion to Spatial History*, London, Routledge, 2018, vol. 1.
- Alistair Geddes, Ian Gregory, *From historical GIS to spatial humanities: An evolving literature*, in Alistair Geddes, Ian Gregory (a cura di), *Towards spatial humanities: Historical GIS and spatial history*, Bloomington, Indiana University Press, 2014, pp. 186-202.
- Ian Gregory, Charles Healey, *GIS storico: tecnologie, metodologie e borse di studio*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.
- Maria Iarossi, *Rompere l'isolamento: la costruzione di una rete dei trasporti tra '800 e '900*, in «Glocale. Rivista molisana di storia e scienze sociali», 2-3 (2013), pp. 185-201.
- Id., *Oltre il grano*, Isernia, Palladino Editore, 2015.
- Giorgia Iovino, *Le fonti informative per il monitoraggio del consumo di suolo*, in «Bollettino dell'Associazione italiana di Cartografia», 152 (2014), pp. 36-55.
- Konrad Lawson, Riccardo Bavaj, Bernhard Struck (a cura di), *A Guide to Spatial History: Areas, Aspects, and Research Paths*, Edinburgh, Olsokhagen, 2021.
- Thomas Lillesand, Ralph Kiefer, Jonathan Chipman, *Remote sensing and image interpretation*, Hoboken, John Wiley & Sons, 2015.
- Manel Llana, Marco Cavalli, Damià Vericat, Stefano Crema, *Valutazione dei cambiamenti del paesaggio associati ai disturbi antropici mediante l'applicazione di strutture da fotogrammetria in movimento utilizzando immagini aeree storiche*, in «Rendiconti online Società geologica italiana», 46 (2018), pp. 74-81.
- Manel Llana, Damià Vericat, *Using archival aerial imagery to study landscape properties and dynamics*, in Jordi Martí-Henneberg (a cura di), *Creative Approaches to Applying Historical GIS: Promoting Research and Teaching on Europe*, New York, Springer International Publishing, 2023, pp. 87-96.
- Luca Lucchetti, *Dalle fotografie aeree storiche alla Realtà Aumentata, strumenti per la ricostruzione del paesaggio. Il caso di Viterbo nel 1944*, in «Bollettino dell'Associazione italiana di Cartografia», 174 (2022), pp. 158-166.
- Giancarlo Macchi Jánica, *GIS, Critical GIS e storia della cartografia*, in «Geotema», 58 (2018), pp. 179-187.
- Paolo Magliulo, Angelo Cusano A., Giovanni Iacomino Caputo, Filippo Russo, *Land cover/land use change patterns in the Fortore River basin (Southern Italy) and morphodynamic implications*, in «Land», 12 (2023), 7, pp. 1-12.
- Davide Marino, Lorenzo Nofroni, Serena Savelli, *Per una lettura paesaggistica delle trasformazioni e delle permanenze di uso del suolo*, in Carlo Tosco, Gabriella Bonini (a cura di), *Paesaggio agrario italiano: sessant'anni di trasformazioni da Emilio Sereni a oggi (1961-2021)*, Gattatico (RE), Istituto Alcide Cervi, pp. 441-452.
- Flavia Martinelli, *Le politiche per il Mezzogiorno dal dopoguerra ad oggi e la convergenza «interrotta». Due paradigmi di policy a confronto*, in «Rivista economica del Mezzogiorno», 36 (2022), 1-2, pp. 15-72.

- Id., *La pianificazione strategica in Italia e in Europa. Metodologie ed esiti a confronto*, Milano, Franco Angeli, 2009.
- Gino Masullo (a cura di), *Storia del Molise*, Roma, Donzelli, 2006.
- Id., *Questioni Agricole*, in «Glocale. Rivista molisana di storia e scienze sociali», 2-3 (2011), pp. 73-89.
- Patrick Maurelli, *I Sistemi informativi territoriali (SIT) come contesti di rappresentazione e interazione*, in Maria Martone (a cura di), *Atti del seminario. La rappresentazione per la conoscenza dell'ambiente urbano e del territorio*, Roma, Kappa Edizioni, 2006, pp. 1-10.
- Natan Micheletti, Jim Chandler, Stuart Lane, *Investigating the geomorphological potential of freely available and accessible structure-from-motion photogrammetry using a smartphone*, in «Earth Surface Processes and Landforms», 40 (2015), 4, pp. 473-486.
- Mark Monmonier, *Mapping it out: expository cartography for the humanities and social sciences*, Chicago, Chicago University Press, 2015.
- Jessica Morgan, Sarah Gergel, Nicholas Coops, *Aerial photography: a rapidly evolving tool for ecological management*, in «BioScience», 60 (2010), pp. 47-59.
- Jessica Morgan, Sarah Gergel, Collin Ankerson, Stephanie Tomscha, *Historical aerial photography for landscape analysis*, in Sarah Gergel, Monica Turner (a cura di), *Learning landscape ecology. A practical guide to concepts and techniques*, New York, Springer-Verlag, 2017, pp. 21-40.
- Jessica Morgan, Sarah Gergel, *Automated analysis of aerial photographs and potential for historical forest mapping*, in «Canadian Journal of Forest Research», 43 (2013), 8, pp. 699-710.
- Francesco Mugnai, Grazia Tucci, *Comparative Analysis of Unmanned Aircraft Systems in Low Altitude Photogrammetric Surveys*, in «Remote Sensing», 14 (2022), 3, DOI: 10.3390/rs14030726.
- Mario Ortolani, *Memoria illustrativa della carta della utilizzazione del suolo degli Abruzzi e del Molise*, Roma, CNR, 1964.
- Ilaria Pasquetti, *La modernizzazione del Molise nel secondo dopoguerra attraverso i documenti della SVIMEZ*, in «Glocale. Rivista molisana di storia e scienze sociali», 2-3 (2011), pp. 125-143.
- Astrid Pellicano, *Geografia e storia dei tratturi del Mezzogiorno. Ipotesi di recupero funzionale di una risorsa antica*, Roma, Aracne, 2007.
- Cristiano Pesaresi, *La caduta demografica del Molise. Dal 1861 al 2011, con uno sguardo sul futuro*, in «Bollettino della Società geografica italiana», 3 (2014), pp. 391-412.
- Marco Petrella, *In medias res. Il profilo della terra di mezzo*, in Monica Meini (a cura di), *Terre invisibili. Esplorazione turistica delle aree interne*, Soveria Mannelli (CZ), Rubbettino, pp. 65-81.
- Ettore Petrocelli, *Il divenire del paesaggio molisano: dall'accampamento dell'homo erectus alle proposte di tutela dei beni ambientali e storico-culturali*, Campobasso, Enne, 1984.
- Giuseppe Pulighe, *Ortorettifica di foto e aree storiche per lo studio delle dinamiche ambientali in regioni montane*, in «GEOMedia», 13 (2009), 3.
- Massimo Quaini, *Cartografie e progettualità: divagazioni geostoriche sul ruolo imprescindibile della storicità*, in «Semestrale di studi e ricerche di geografia», 2 (2010), pp. 21-33.
- Vincenzo Rizzi, Matteo Orsino, Michela Ingaramo, *Il fiume Fortore: studi preliminari al piano di gestione dei SIC*, Foggia, Grafiche Grilli, 2008.
- Saverio Russo, *Paesaggio agrario e assetti culturali in Molise tra Otto e Novecento*, Santo Spirito (BA), Edipuglia, 2004.
- Id., *Il paesaggio agrario in area di transumanza nell'Ottocento*, in Gino Masullo (a cura di), *Storia del Molise*, Roma, Donzelli, 2006, pp. 185-204.
- Walter Palmieri, *Uomini e dissesti: frane e alluvioni nell'Ottocento molisano*, in Gino Masullo (a cura di), *Storia del Molise*, Roma, Donzelli, 2006, pp. 205-241.

- Bruno Sardella, *Le quotizzazioni ottocentesche in Molise e la centuriazione di Larinum*, in «Atlante tematico di topografia antica: supplementi», XVII (2010), pp. 221-234.
- Giuseppe Scanu, *Conoscere per rappresentare. Temi di cartografia e approcci metodologici*, Trieste, Università degli Studi di Trieste, 2020.
- Vittoria Scorpio, Carmen Roskopf, *Adeguamenti dei canali in un fiume Mediterraneo negli ultimi 150 anni nel contesto dei controlli antropici e naturali*, in «Geomorphology», 275 (2016), pp. 90-104.
- Emilio Sereni, *Storia del paesaggio agrario italiano*, Bari, Laterza, 1961.
- Mbaita Shawa, *Creating Orthomosaic Images from Historical Aerial Photographs*, in «e-Perimetry», 18 (2023), 1, pp. 1-15.
- Elizabeth Jane Shepherd, Gianluca Cantoro, Fabio Remondino, *Il potenziale informativo degli archivi di fotografia militare della Seconda Guerra Mondiale ai fini della protezione civile e dell'analisi del territorio. Fotogrammetria, intelligenza artificiale e webGIS al servizio degli archivi fotografici*, in «GEOmedia», 21 (2017), 5.
- Gergely Szabó, László Bertalan, Norbert Barkoc, Zoltán Kovács, Pietro Burai, Csaba Lenart, *Zooming on aerial survey*, in András Sik, Gergely Szabó, Gianluca Casagrande (a cura di), *Small Flying Drones: Applications for Geographic Observation*, Berlin, Springer, 2018, pp. 91-126.
- Charles Travis, Francis Ludlow, Ferenc Gyuris, *Historical Geography, GIScience and Textual Analysis: Landscapes of Time and Place*, Berlin, Springer, 2020.
- Martina Tredici, *Linee guida per la redazione della scheda di segnalazione per il registro dei paesaggi rurali di interesse storico, delle pratiche agricole e delle conoscenze tradizionali*, Roma, ISMEA, 2016.
- Su Zhang, Hays Barrett, Shirley Baros, Paolo Neville, Sandeep Talasila, Lisa Sinclair, *Georeferencing Accuracy Assessment of Historical Aerial Photos Using a Custom-Built Online Georeferencing Tool*, in «International Journal of Geo-Information», 11 (2023), 12, pp. 582-597.
- Ilaria Zilli, *Le economie dell'acqua. Risorse idriche e sviluppo nel Molise moderno (secc. XV/III-XIX)*, Bari, Caucci Editore, 2012.

PER UN'INTERPRETAZIONE DEI PAESAGGI RURALI STORICI: DALLA FOTOGRAFIA AEREA ALLA FOTOGRAMMETRIA STRUCTURE-FROM-MOTION, IL CASO DELLA MEDIA VALLE DEL FORTORE (MOLISE, CENTRO ITALIA) – Negli ultimi decenni le tecnologie geospaziali vengono impiegati sempre di più nelle scienze sociali, come nelle ricerche geostoriche e più in generale nelle discipline geografiche. Si è andato, infatti, definendo nell'ambito delle Digital Humanities, un complesso sistema di approcci e di interpretazioni delle fonti cartografiche e non solo che vengono generalmente definiti HistoricalGIS (HGIS). Diverse ricerche hanno dimostrato, dall'altra parte, che questi sistemi costituiscono anche una possibilità di interpretazione nuova dei paesaggi storici. Partendo da questa riflessione, il contributo vuole proporre un caso studio di impiego di tecniche fotogrammetriche per il processamento di alcune aerofotografiche storiche del volo base GAI (1957) al fine di ottenere un modello informativo “ricostruito” di un paesaggio d'acqua, più specificatamente la media valle del fiume Fortore (Molise). Il contributo, quindi, presenterà in modo dettagliato i dati acquisiti dall'Aerofototeca nazionale e l'approccio impiegato, ampiamente attestato nelle ricerche basate sugli HGIS. Inoltre, verranno presentati i primi risultati ottenuti dalle stime dell'uso e della copertura del suolo, acquisite

dalla classificazione in ambiente GIS dell'ortomosaico "ricostruito". Le analisi proposte, dall'altra parte, sono volte ad indagare come le dinamiche di sfruttamento del suolo tra il 1800 e i primi decenni del 1900 abbiano determinato le peculiari condizioni degli anni Cinquanta del XX secolo, documentati dal modello proposto. Ulteriori osservazioni, poi, verranno indicate sugli impatti socioeconomici e ambientali determinati proprio dalle politiche agrarie e di sfruttamento delle risorse idriche degli anni dell'immediato dopoguerra. Infine, si proporrà una riflessione sulle possibilità di impiego di questa fonte di informazioni nei processi di conservazione e valorizzazione dei paesaggi storici, come ad esempio la metodologia di Valutazione storico ambientale (VASA), che costituisce un possibile sviluppo di questo lavoro.

Parole chiave: Fotogrammetria SfM; HistoricalGIS; Aerofotografie storiche; Carte dell'uso suolo; Paesaggi d'acqua.

TOWARDS AN INTERPRETATION OF HISTORICAL RURAL LANDSCAPES: FROM AERIAL PHOTOGRAPHY TO STRUCTURE-FROM-MOTION PHOTOGRAMMETRY. THE CASE OF THE MIDDLE FORTORE VALLEY (MOLISE, CENTRAL ITALY) – In recent decades, geospatial technologies have been increasingly employed in the social sciences, as well as in geo-historical research and geographical disciplines more generally. Indeed, a complex system of approaches and interpretations of cartographic and other sources has been defined in the Digital Humanities, which are generally referred to as HistoricalGIS (HGIS). Conversely, various researchers have demonstrated that these systems also offer the potential for a new interpretation of historical landscapes. This contribution proposes a case study of the use of photogrammetric techniques for processing historical aerophotos from the GAI base flight (1957) in order to obtain a "reconstructed" information model of a water landscape, specifically the middle valley of the Fortore river (Molise). The contribution will therefore present the data acquired by the National Aerophoto Library (it. Aerofototeca nazionale) and the approach used, which is widely attested in HGIS-based research. Furthermore, the first results obtained from the estimates of land use and land cover will be presented, which were acquired from the GIS classification of the "reconstructed" orthomosaic. The objective of the proposed analyses is to investigate the manner in which the dynamics of land use between 1800 and the initial decades of the 1900s shaped the distinctive condition of the 1950s, as documented by the proposed model. Subsequently, an examination will be conducted on the socio-economic and environmental consequences of the agrarian and water management policies implemented in the immediate post-war period. Finally, a proposal will be put forth on the potential applications of this information source in the processes of conservation and enhancement of historical landscapes, such as the Historical Environmental Assessment methodology (it. Valutazione storico ambientale or VASA) which is a possible development of this study.

Keywords: SfM photogrammetry; Historical GIS; Historical aerial photographs; Land use maps; Waterscape

PIER PAOLO ALFEI¹

MAPPING SVALBARD BETWEEN XIX AND XX CENTURIES:
GERARD DE GEER AND THE ARCTIC ARCHIPELAGO, 1882-1931²

The first cartographic representation of the Svalbard archipelago³ dates to the late 16th century, more specifically to a map which appeared in 1599 in the second part of the Latin edition of Jan Huygen van Linschoten's *Itinerarium* published by Cornelius Claesz (Conway, 1903). Whereas, thirteen years later, on a map published by Hessel Gerritsz, the modern name «Spitsbergen, in the form Spitsbergen» appeared in print for the first time (Arlov, 2020, p. 6). From the discovery of the archipelago in 1596 until the end of the 18th century, Dutch cartographers played a key role in mapping Svalbard (Conway, 1914; Wieder, 1919; Jones, 2014). The voyages of explorers such as Willem Barents, motivated by aims such as finding a shorter trading route to Asia (Arlov, 2005; Jones, 2020) or new whale fishing grounds, were prodromal to the production of over two hundred Dutch maps published between XVII and XIX centuries (Wieder, 1919; Avango et alii, 2014, p. 17).

During the 17th century, the development of the Dutch whaling industry stimulated a more exact representation of the coastline of the western part of the archipelago. A significant caesura can be seen in the foundation in 1617 of the settlement of Smeerenburg, a strategic Dutch whaling hub in the Arctic (Mecking, 1928; Hacquebord, 1984). Thus, we moved from a very approximate representation of the archipelago – exemplified by the «t'Nieulant» of the updated version of Mercator atlas by Jodocus Hondius – to the world-map by Georg Matthäus Vischer (1639), which showed «Spitsbergen fairly correctly» (Conway, 1903, p. 637). Vischer's work would have later been the source of the

¹ Associate fellow of the Royal Historical Society (UK); pierpaoloalfei@gmail.com.

² Part of the bibliography was consulted during my Ph.D. research visiting at the Norwegian University of Science and Technology (NTNU) in Trondheim: my most sincere thanks go to the professors Monica Miscali and Jan Frode Hatlen for the great opportunity, and to the librarians Jenny Bakken Aslaksen, Maylen Valsø, Mildrid Moen, Inger Marie Gran for their assistance in Dragvoll Library. Finally, I would like to thank all those who facilitated the consultation of documents in Stockholm and in Oslo, and particularly Maria Asp.

³ In this paper the archipelago will be called by the name adopted since the 1920s, namely Svalbard (instead of «Spitzbergen»). Similarly, the current Norwegian toponymy will be used; hence the use of terms such as Hinlopenstretet (instead of «Hinlopen Strait»).

local Charts of Smeerenburg Bay by Hendrick Donker (1655), Johannes van Loon (1660), and Johannes van Keulen (1705-1710) (*Ibidem*). During the 17th century, while the coastlines of the western and central areas of the archipelago began to be progressively mapped, although the interior was «mostly empty» (Briså, 2020, p. 43), the eastern area, then almost unexplored, continued to be barely sketched out. In fact, although the Dutch in the first half of the 17th century had (a very approximate) knowledge of the northern coast beyond what would later be called Hinlopenstret, Sjuøyane, Hopen and Edgeøya, it is also true that they did not know about Heleysundet and, above all, the «eastern coast of the North East Land [Nordaustlandet]» (Wieder, 1919, p. 2, my emphasis). Hinlopenstretet from its first occurrence in maps, or Joan Blaeu's *Atlas Maior* (1662-1665), represented a watershed between the two sides of the archipelago, as emerges from the famous *Terre Artiche* by Vincenzo Maria Coronelli (1691).

The first complete representation of what is now known as Nordaustlandet would have to wait until 1710. In fact, the first circumnavigation of the Svalbard archipelago by the Dutch whaler Cornelis Giles (1707), gave rise to the *Nieuwe Afteekening van Het Eyland Spits-bergen opgegeven door de Commandeurs Giles en Outger Rep en in't Ligt gebragt en uyt gegeven door Gerard van Keulen*, considered by Martin Conway «the high-water mark of the prescientific surveys of Spitsbergen» due to the fact that «almost every important feature of the coast [was] set down somehow» (Conway, 1903, p. 643). The chart, also representing an early outline of the «Noord Ooster Land», was to be one of the main models for cartographic representation of the archipelago until the first half of the 19th century (Wieder, 1919).

A new phase in the study and cartographic representation of the Svalbard archipelago occurred with the Swedish scientific expeditions in the contemporary era (Nathorst, 1906). According to a bibliography published in the journal «Ymer» in 1909, sixty maps and map sketches were published in Sweden from the mid-eighteenth century to the early twentieth century based on twenty-four scientific expeditions (De Geer et alii, 1909). Inaugurating the Swedish scientific endeavor in Svalbard was Anton Rolandsson Martin, a pupil of Carl von Linné who embarked as a naturalist on a whaler and explored Forlandsøyane, west of Prins Karls Forland, in 1758 (Rolandsson Martin, 1758 and 1881; Nordström, 1881; Daniel, 1911; Frängsmyr, 1989; Hansen, 2018). From then until the mid-19th century, the Swedish contribution to the exploration and cartographic study of the archipelago was episodic, nevertheless worthy of mention, as in the case of zoologist Sven Lovén's expedition in 1837 (De Geer et alii, 1909). The turning point came with the Swedish scientific expedition of 1858 led by Otto Torell, which ushered in the heyday of polar research in the Nordic country (Nathorst, 1900; Nelje, 1998). It was in fact during «the second half of the 19th century» that «a growing number of smaller expeditions» were organized which in turn «required more accurate maps» (Arlov, 2020, p. 8). More specifically, the 1858 expedition aimed to conduct geomagnetic, geological, botanical, zoological, marine and, above all, to make detailed geographic surveys (Nordenskiöld, 1859;

Quennerstedt, 1863; Officer, Page, 2012). It was then that Torell took up the idea of measuring a meridian arc at Spitsbergen, which was carried forward in the following years (Torell, 1861; Dunér et alii, 1867): in the words of Hans Wilhelmsson Ahlmann, thus opened «a new era in the progress of Spitsbergen cartography» (Wilhelmsson Ahlmann, 1933, p. 15).

Like the Dutch explorers in the 17th and 18th centuries, the new cartographic investigations of the Svalbard archipelago were prompted by strategic interests. In 1864, during the completion of the preliminary survey for the measurement of an arc of the meridian, Adolf Erik Nordenskiöld discovered a phosphate-rich area in the heart of Isfjorden. At a time when, for many, the Svalbard appeared «like a new Alaska»⁴, plans were initiated to exploit the coprolite beds at Kapp Thordsen (Staël-Holstein, 1932; Avango, 2005). Scientific and strategic objectives (both interdependent) prompted a series of Swedish expeditions which explored western Svalbard in depth (De Geer, 1930; Wråkberg, 1999): these resulted in a deeper knowledge of Isfjorden and Bellsund, as shown in the *Geological sketch-map of Spitsbergen* published by Nordenskiöld in 1866 (De Geer, 1919).

Important was the exploration, and the subsequent improved cartographic representation, of a series of other areas of the archipelago that had previously been unexplored or only just sighted: from Storfjorden (1864) to vast areas of Nordaustlandet (1868). The exploration and subsequent cartographic study of the north coast of Svalbard and Nordaustlandet following Nordenskiöld expedition of 1868 was important as well (Nordenskiöld, 1869). From these and other expeditions (among which one could mention a geological expedition by Alfred Gabriel Nathorst and Hjalmar Wilander in Isfjorden in 1870), originated the updated map of the archipelago which appeared in Nordenskiöld's *Redogörelse för den svenska polarexpeditionen ar 1872-1873* (Nordenskiöld, 1875), recently defined as follows: «the first reliable general map of Spitsbergen, on which for the first time the geographic names of that land were fixed as to their position» (Officer, Page, 2012, p. 99).

The arctic expeditions led by Nordenskiöld in the 1860s and 1870s, and the voyage of the *Vega* (Nordenskiöld, 1882), indeed contributed definitively to establishing Sweden's leading role among the arctic nations. It was in this context that, in the 1880s, the Swedish scientist Gerard De Geer⁵ began to study the Svalbard archipelago.

⁴ «Spetsbergen stått som ett nytt Alaska». Kungliga Vetenskapsakademiens Arkiv (from now on KVA), Gerard De Geer (GDG), b. 4, f. 4, *Spetsbergen*, «Afton-tidningen», 24 October 1919.

⁵ For a biographical overview see: Hult De Geer, 1918; Bailey, 1943; Lundqvist, 1966; Cato, Stevens, 2012.

De Geer's expeditions in Svalbard archipelago, 1882-1901

De Geer's cartographic study of Svalbard is based on six expeditions to the archipelago in which the Swedish scientist took part in 1882, 1896, 1899, 1901, 1908 and 1910 (Wilhelmsson Ahlmann, 1968). Even if the main purpose of these voyages was the same in technical terms, namely «to carry out photogrammetric surveys to produce increasingly detailed geological maps of the archipelago» (Wilhelmsson Ahlmann, 1931)⁶, it is nevertheless possible to divide them in two distinct phases belonging to two different political scenarios. The first four expeditions were purely exploratory, as a means of giving more human knowledge about unknown areas; on the contrary, the last two ones – analyzed in the next paragraph – belonged to a new era marked by polar imperialism. It is now worth focusing on the first four expeditions (1882, 1896, 1899, 1901), which fall within the «golden age of Swedish polar exploration» defined by Dag Avango as the period between 1858 and 1904 and associated with figures such as «Adolf E. Nordenskiöld, Gerard De Geer, Otto Torell, A. G. Nathorst and Gunnar Andersson» (Avango, 2005, p. 50, my translation).

Gerard De Geer first travelled to Svalbard in 1882 on a geological expedition to Isfjorden under the leadership of Nathorst and in conjunction with the Swedish Meteorological Expedition (Nathorst, 1884; Staël-Holstein, 1932; Liljequist, 1993). According to De Geer himself, during this first mission it was possible «to make a first attempt at combining the dispersed observations of the sketch-map into an almost continuous synthetical small-scale map» (De Geer, 1919, p. 162): or the *Geological sketch map of Spitsbergen* (1894), from which the geological structure of Svalbard emerges in its main lines (Nathorst, 1894). In 1896 De Geer returned to the archipelago contextually to the polar expedition of Salomon August Andrée (Madsen, 1943) for a more in-depth cartographic survey of Isfjorden and Bellsund (De Geer, 1896a and 1896b; Dainelli, 1960). As Wilhelmsson Ahlmann would have recalled years later, the stated goal of this second expedition was for De Geer a planned investigation on a larger scale of a contiguous area to obtain, through systematic measurements and mapping, the cartographic basis necessary for a more exact representation of arctic nature (Wilhelmsson Ahlmann, 1968). More specifically, De Geer mapped an area of «10,000 square kilometers» through photogrammetry and carried out depth surveys in the Isfjorden (Madsen, 1943, p. 287). With the collected material De Geer drew a new map of Svalbard, with a greater focus on the coastlines and a reliable topography of the Isfjorden area (De Geer, 1896b). Of note, was a more exact depiction of «new-found mountain folds in Oscar II Land, West of the Ice

⁶ A comparative study of various writings in the journal «Ymer» shows that De Geer «made extensive use of photogrammetric cameras, to precisely measure distances and angles» during the mapping work conducted in Svalbard (Van Der Meer, 2004).

Fjord» (De Geer, 1919, p. 162). In the words of De Geer, it began in Isfjorden in 1896, the first more detailed mapping of a larger area at higher latitudes»⁷.

Three years later, in 1899, De Geer, accompanied by the captain and topographer Otto Wilhelm von Knorring, was invited to take part in one of the major international scientific missions at the turn of the 19th and 20th centuries, namely the Swedish Russian Arc-of-Meridian (Wråkberg, 2002a). Initially conceived by the explorer Edward Sabine in 1823, later discussed by the physicist Jakob Karl Emil Chydenius (Chydenius, 1862) and the astronomer Nils Christofer Dunér (Dunér et alii, 1867), the project of measuring a meridian arc to be conducted in the archipelago was systematized by Per Gustaf Rosén in 1891 (Rosén, 1893). On the initiative of the Stockholm Academy of Sciences and the Imperial Academy in Saint Petersburg, the expedition set off from Tromsø in the summer of 1899: three Russian ships headed to Hornsund, in southern Svalbard; while the Swedish gunboat *Svensksund* headed north to Heklahuken, in the far north of the archipelago (Carlheim-Gyllensköld, 1899; Backlund, 1900 and 1901). In short, over a period of four years, the Swedes on the one hand investigated the northern part of the archipelago, between Hinlopenstretet and Nordaustlandet (Jäderin, 1898; Carlheim-Gyllensköld, 1900; Rabot, 1901); the Russians, on the other hand, concentrated on the southern and central part of the archipelago, from Sørkapp to Storfjorden (De Geer, 1900; Wilhelmsson Ahlmann, 1968). The Swedish Russian Meridian Arc «produced a series of high-precision maps based on modern geodetic and topographic methods» (Arlov, 2020, p. 8) through measurements taken from southern Svalbard to the northernmost Rossøya (Liljequist, 1993). If in 1882 and 1896 De Geer investigated and mapped the central-western area of the archipelago (Isfjorden and Bellsund), in 1899 he studied the «southern and south-eastern Spitsbergen» while in 1901 he investigated not only the «north-western» part of the archipelago (Ivi, p. 321) but also several areas of the Hinlopenstretet and Nordaustlandet. As emerges from the handwritten notes of the *Résultats des travaux cartographiques*, for example, De Geer was able to update the «topography of the western part of Nordaustlandet, which he had never dealt with in detail before», with particular attention to the Gustav Adolf Land (Wilhelmsson Ahlmann, 1968, p. 173). It was from this experience and through «sketches and photos of the Swedish arc measurement expedition», that De Geer produced one of his most important cartographic works, namely the *Map of the North Coast of Spitzbergen* (De Geer, 1913 and 1923) (fig. 1), so defined by Wilhelmsson Ahlmann in 1933: «No other map of North-East Land can compete in accuracy with this» (Wilhelmsson Ahlmann, 1933, p. 18).

⁷ KVA, GDG, b. 4, f. 4, undated newspaper clipping, Gerard De Geer, *Spetsbergsfrågan*.



Figure 1. Nasjonalbiblioteket, GH18alb. Detail. Gerard De Geer (second from left) during the expedition in Isfjorden in 1908

De Geer's expeditions in Svalbard archipelago, 1908-1910

It is not so much a question of honour and national prestige that marks the break between De Geer's first four expeditions to Svalbard (1882, 1896, 1899, 1901) and his last two ones in the arctic archipelago (1908, 1910). After all, Nordenskiöld had already inaugurated the «tradition of male Viking raids» in the 1860s and 1870s, soon taken up by explorers such as the Norwegian Fridtjof Nansen (Aas, 2021, p. 241). Andrée's 1896 polar expedition itself – under which De Geer's geographical-geological mission to Isfjorden was organised – had «a considerable dose of national pride, since at that time Sweden was competing with other countries for polar supremacy», above all Norway (Casagrande, 2019, p. 101, my translation). In this regard, it should be borne in mind that although the two countries were united «under one monarchy», they often «lived separate identities» (Casagrande, 2020, p. 9). Nor is it merely the discovery of the «financial value of coal mining» by Søren Zachariassen in 1899 and the creation of the *Isfjord Coal Company Spitsbergen* partnership in 1900 (Drivenes, Jølle, 2004): episodes that could have been considered during De Geer's voyage to Isfjorden in 1901. A relevant watershed between the expeditions of 1882-1901 and those of 1908-

1910 was the dissolution of the Swedish Norwegian Union in 1905, which led to a resurgence of nationalist sentiments in both countries and a renewed strategic interest in the Svalbard archipelago. Although in the spring of 1870 «the occupation of Svalbard was being deliberated in Stockholm» (Trygve, 1954, p. 22), it is also true that between 1871 and 1872, the two powers most interested in the archipelago, namely the Kingdom of Sweden-Norway and the Russian Empire, proposed to keep Svalbard a *no man's land*, or in the words of General Oscar Magnus Fredrik Björnstjerna: «a tacit agreement between the governments which considers this group of islands as an undecided domain accessible to all states whose nationals seek to exploit its natural resources» (Timchenko, 1996, p. 42, my translation). The situation changed in 1905, when «currents of “miniature imperialism” erupted in Norway, stimulated by the national self-assertion in the polar expeditions» (Østerud, 1996, pp. 33-34)⁸. Oslo's aspirations towards Svalbard, Iceland, Greenland and the Faroe Islands gained ground (Staël-Holstein, 1932; Skagestad, 1975; Berg, 1995; Drivenes, Jølle, 2004)⁹. Above all, after the dissolution of the Union in 1905, in Norway «annexing Spitsbergen became a national ambition» (Arlov, 2020, p. 10). After independence, various Norwegian scientist «acted strategically to ensure that Spitsbergen was a territory worth acquiring, in national and commercial terms» (Jones, 2012, p. 287). Among them was Gunnar Isachsen, who in 1906 led the first Norwegian cartographic expedition to the archipelago, funded by Prince Albert I of Monaco (Hoel, 1929). However, Norway did not claim the entire archipelago. As has been observed, in fact, «the authorities were keen to be seen to be keeping a low profile in “no man's land”» (Arlov, 2020, p. 149), aware that this operation would have compromised the delicate balance with other powers that had (once again) turned their attention to Svalbard, including Sweden.

Starting in 1905, «Swedish foreign policy actors sought to influence the future legal status of Spitsbergen and therefore supported research activities, land claims, and mining, using them as representations of Swedish effective occupation in negotiations with other states with which Sweden competed for influence» (Avango et alii, 2017, p. 339). Among those working for the Swedish

⁸ Consider for example the success of Roald Amundsen's expedition on the *Gjøa* through the Northwest Passage (1903-1906). Polar Heroes played a key role in consolidating Nordic national identity: in Norway figures like Fridtjof Nansen, Otto Sverdrup and Roald Amundsen acquired a strong patriotic meaning (Eriksen, 2004; Fulsås, 2004; Aronsson et alii, 2008; Wråkberg 2019; Aas, 2022). A passage from the preface recently written by Norwegian Minister Jonas Gahr Støre to a book dedicated to the Gjøa expedition is significant in this regard: «Polar explorers and polar history are an important part of the Norwegian identity» (Støre, 2011, p. 5).

⁹ On the origins of Norwegian polar imperialism, whose examination is beyond the scope of this article, the scientific literature offers different interpretations. An interesting reading is provided by Roald Berg, who states that «the first wave of a Norwegian polar imperialism ran parallel to the European scramble for Africa» (Berg, 2017, p. 22). On Norwegian polar imperialism, see also Aas (2022).

Ministry of Foreign Affairs were several polar researchers who opposed Norway's annexation of Svalbard: among them, from 1907 onwards «Gerard De Geer played a leading role» (Avango, 2005, p. 67, my translation). In that year, when «the idea of setting up a coal-mining operation at Spitsbergen» re-emerged in Stockholm political circles (Avango et alii, 2017, p. 328), De Geer organised «his greatest expedition» to Svalbard (fig. 2).

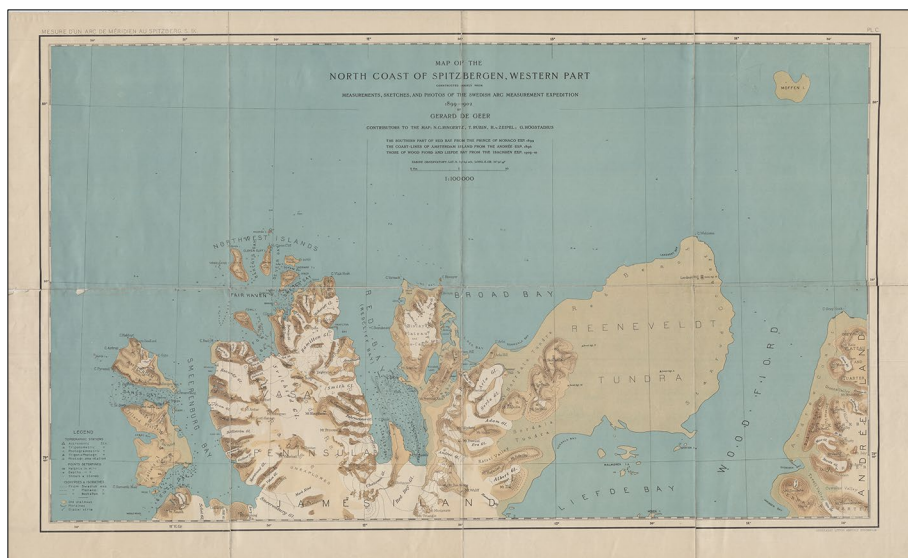


Figure 2. Norsk Polarinstitut (NP), Gerard De Geer, *Map of the North Coast of Spitzbergen, Western Part. Constructed mainly from measurements, sketches, and photos of the Swedish Arc Measurement Expedition 1899-1902*, scale 1:100.000, 1910¹⁰

Conducted in 1908 with the gunboat *Svenskesund*, the expedition involved extensive cartographic, zoological, palaeontological, oceanographic and glaciological research (Avango, 2005). The main scientific achievement was the completion of the survey of Isfjorden, which had begun half a century earlier during Nordenskiöld's voyage to Kapp Thorsden (De Geer, 1908a, 1908b, 1909 and 1919; Rudmose-Brown, 1920). The objectives of the expedition were not exclusively scientific, so much so that it has also been interpreted as an expression of Swedish colonialist policy in the archipelago: in the correspondence with Fredrick Burrall, head of *The Arctic Coal Co.* in Longyear, there are, for example, «indications that De Geer, during the expedition, inspected Advent for a potential buyer in Sweden» (Avango, 2005, p. 57, my translation). An operation which indeed would requires further archival investigation in relation to the political history of the archipelago: in 1905 the Boston mining company had

¹⁰ I am grateful to Oddveig Øien Ørvoll (NP) for the sending of a digital copy of the document.

«bought undeveloped Norwegian claims in Advent Bay», starting industrial-scale coal production there, (Great Britain Foreign Office Historical Section, 1918, p. 15), and since 1906 «had controlled the eastern side» of Gronfjorden (Avango et alii, 2011, p. 35).

Behind the expedition organised and led by De Geer in Isfjorden in 1908 lay first Sweden's strategic interests in the coal of the Svalbard archipelago. As Dag Avango pointed out, De Geer promoted the creation of a Swedish coal industry as early as 1907-1908, or even before he was involved in the better-known subsequent project linked to *Jernkontoret*, «the branch organization of the Swedish steel industry» (Avango et alii, 2017). In January 1909, Frans G. Stridsberg and De Geer, supported by other scientists such as Bertil Högbom, proposed to *Jernkontoret* an expedition to be organised to take possession of coal deposits in Svalbard in the name of Sweden (Avango, 2015). Already during the preparatory phase in the spring of 1909, De Geer put forward the hypothesis (which later proved to be correct) of the existence of a coal deposit in Pyramiden (Avango, 2005). De Geer's geological studies, to quote another scholar's observation on the relationship between scientific cognition and material exploitation, served «as an instrument to pursue political strategies» and «to provide a tool for justifying territorial claims» (Susi, 2010, p. 70). Thus began the project for a «geological excursion» in Isfjorden led by De Geer under the international scientific framework of the 11th International Conference on Geology held in Stockholm (Liljequist, 1993). The «excursion» undoubtedly had a political significance that should not be underestimated, considering that one of the objectives of the event was to give «an impression of what Swedish exploration in Svalbard had accomplished» (Mathisen, 1954, p. 91). The desire to show the world Sweden's scientific achievements in the archipelago was due to the fact that during that summer took place the first of three international conferences (1910, 1912, 1914) organised for the purpose of agreeing to an international administration and judiciary policy for Spitsbergen (Drivenes, Jølle, 2004)¹¹. Sixty-five scientists from fourteen countries (Madsen, 1943) participated at the 11th International Conference on Geology held in Stockholm and the subsequent expedition to Isfjorden (July-August 1910). Among the participants were two Italians, the paleontologist Serafino Cerulli Irelli (professor at *La Sapienza* University of Rome) and the geologist Ettore Mattiolo, author of what is perhaps the only Italian source on the events examined here, or *Escursione geologica da Stoccolma all'Isfjord (Spitzberg)*. According to the pamphlet, the two Italian scientists attended a lecture by De Geer (Mattiolo, 1911). It was on that occasion that De Geer – as testified by Wilhelmsson Ahlmann, who was present

¹¹ The first of the «three-party conferences between Norway, Sweden and Russia» (Arlov, 2010, p. 10) held in Christiania (Oslo) between 19 July and 11 August 1919 ended in a stalemate: the proposals put forward for a form of joint government («condominium») met with firm opposition from Berlin, London and Washington (Arlov, 1988).

at the time – «maintained his old point of view that it would be most appropriate for Spitsbergen to be recognised internationally as a no man’s land» (rather than Norwegian) and «also endeavoured to spread this opinion among his *foreign* colleagues» (Wilhelmsson Ahlmann, 1968, p. 177, my translation, my emphasis). It is possible to hypothesise that this Swedish propaganda influenced the opinion of some of the foreign participants, including Mattiolo, as can be inferred from the following passage of the Italian’s memoirs (published the following year) concerning Svalbard: «sono di nessuno e di tutti, su cui niuno può vantare indiscutibili diritti di sovranità; *se mai, più che altri, possono vantarne gli svedesi* [If there is anyone who can claim more sovereignty rights than others, it is the Swedes]» (Mattiolo, 1911, pp. 72-73, my translation, my emphasis).

The «geological excursion» led by De Geer took place in Isfjorden during the summer of 1910. Among the areas visited were the mine in Adventsfjorden, the mountains around Pyramiden and Tschemakfjellet, and, finally, Grønfjordbreane (De Geer, 1910a and 1910b; Mattiolo, 1911). The main result of this last expedition was, in terms of the cartographic study of Svalbard, a *Geological map of Central Spitzbergen* (scale 1: 200.000): first published in the guidebook of the excursion (De Geer, 1911), the map contained relevant topographical updates and the indication of the depth profiles of the various fjords of the archipelago (Wilhelmsson Ahlmann, 1968). During the same period, an expedition promoted by De Geer and financed by both *Jernkontoret* and *Trafikaktiebolaget Grängesberg–Oxelösunds* was sent to annex four areas selected by the Swedish geologist with a view to mining them: Braganza Bay (Braganzavågen), Bünsow Land, Pyramiden and Erdmann Tundra (Erdmannflya). The mission, which included one of De Geer’s collaborators (Högbom), an engineer (Ohlsson), two miners and the ship’s crew, lasted a total of twenty-four days (12-23 July; 28-31 July; 5-8 August; 22-25 August 1910) and involved extensive geological analyses and soundings, particularly around Pyramiden (south and south-west of the mountain). From 12 July onwards, the team led by Högbom left signs bearing the words «Swedish occupation of coal mining» at the boundaries of the annexed areas, followed by the extent of the claimed area and the date¹². In 1911, the *Aktiebolaget Isfjorden-Bellsund* – a mining company founded by the *Jernkontoret* – visited Bünsow Land and Pyramiden¹³ and «explored the Swedish coal deposits during annual expeditions in the following years, preparing them for mining» (Avango et alii, 2011). Particularly significant in this regard is De Geer’s creation for the second expedition of the *Aktiebolaget Isfjorden-Bellsund* of a *Map of Central Spitzbergen with the main coal-district*

¹² RN, Utenriksdepartementet, Spitsbergenkommissæren, b. 15, f. 13, *Arbeten utförda på Svenska Stenkolsaktiebolaget Spetsbergens annekationsområde Pyramidberget*.

¹³ Riksarkivet, Stockholm (from now on RS), Svenska Stenkolsaktiebolaget Spetsbergen, 1916-1926, b. 4, Spitsbergernkommissæren, *Uppgift på expeditioner till annekationsområden, som antingen genom överlåtelse eller köp sedermera övergått till Svenska Stenkolsaktiebolaget Spetsbergen*, Stockholm, 2 November 1925.

to the scale 1:300,000 (De Geer, 1912 and 1919) with red boxes delimiting Swedish claims in Braganzavågen, Bünsow Land, Pyramiden, Erdmannflya, and – in the updated version – Adventfjorden (fig. 3).



Figure 3. NP, Gerard De Geer, *Map of Central Spitzbergen with the main coal-district*, scale 1:300,000, 1919. Detail. The red boxes (in the original map) delimit Swedish claims in Isfjorden, more precisely: around Erdmann Tundra (Erdmannflya); around Pyramiden and Mimers Bukta (Mimers Bay), west of Billefjorden and Petuniabukta; in Bünsow Land; in Adventfjorden (Advent Bay); around Braganzabukta and the inner end of Lågfyorden¹⁴

The consolidation of the areas claimed by the Swedes often proceeded in an anti-Norwegian manner (as exemplified by various disputes over the areas

¹⁴ I am grateful to Oddveig Øien Ørvoll (NP) for the sending of a digital copy of the document.

claimed in Adventfjorden): for example, in 1914 «Sweden successfully opposed any Norwegian ambitions for establishing an Arctic empire, supported by the traditional opponent to Norwegian rule, Russia» (Berg, 2017, p. 23). It was in this context that the foundations were soon laid for Sweden's most famous mining project in Svalbard: in July 1917, an expedition sent by *Aktiebolaget Spetsbergens Svenska Kolfält* (formerly *Aktiebolaget Isfjorden-Bellsund*) began the construction of the Svea mine (Sveagruvan) in Braganzavågen and coal extraction, which continued uninterrupted until the mid-1920s¹⁵.

An «invaluable assistance». De Geer's scientific support to Polar expeditions during the interwar period

The completion of the survey of Isfjorden in 1908 and the field investigation of Swedish claims in Svalbard (especially around Pyramiden and Braganzavågen) marked the end of a phase of Swedish scientific research in the archipelago. As has been observed, a period of intense Swedish research focused in western Spitsbergen, which began in the 1860s, was followed first in the 1910s and then especially in the 1920s by a sharp decline (Wråkberg, 1999). A caesura can be identified in the Svalbard Treaty (1920), which dashed the hopes of Stockholm of keeping Svalbard a *no man's land*: in fact, «after more than thirty years of diplomatic manoeuvring to bring the islands under Norwegian rule» (Berg, 2013, p. 153), the sovereignty of Svalbard was assigned to Norway (Berg, 2023). In this process, a key role was played by the Norwegian Coal Companies, which proved to be «crucial in shifting the [Norwegian] political authorities from a passive to an active stance on sovereignty during the final phase of the war and during the 1919 peace conference» (Arlov, 2022). It is true that, thanks to article 3 of the Svalbard Treaty¹⁶, Swedish coal mining continued to operate in the archipelago: Svenska Stenkolsaktiebolaget Spetsbergen (formerly *Aktiebolaget Spetsbergens Svenska Kolfält* and, before that, *Aktiebolaget Isfjorden-Bellsund*), administered Sveagruvan, which in the mid-1920s had «about 200 inhabitants»

¹⁵ RS, Svenska Stenkolsaktiebolaget Spitsbergen, 1916-1926, Spitsbergernkommissæren, b.4, H. L. F. Lagercrantz, *Aktiebolaget Spetsbergens Svenska Kolfält. Styrelsens förvaltningsberättelse för tiden 1 januari-31 augusti 1917*, 30 October 1917; RS, Svenska Stenkolsaktiebolaget Spetsbergen, 1916-1926, b. 4, Spitsbergernkommissæren, *Uppgift på expeditioner till annektingsområden, som antingen genom överlåtelse eller köp sedermera övergått till Svenska Stenkolsaktiebolaget Spetsbergen*, Stockholm, 2 November 1925. See also: Jakobsson, Kellerman, 1979; Avango, 2004 and 2005.

¹⁶ «The nationals of all the High Contracting Parties [...] shall be admitted under the same conditions of equality to the exercise and practice of all maritime, industrial, *mining* or commercial enterprises both on land and in the territorial waters, and no monopoly shall be established on any account or for any enterprise whatever». *The Svalbard Treaty*, Paris, 9 February 1920, <https://www.jus.uio.no/english/services/library/treaties/01/1-11/svalbard-treaty.html> (3 October 2025).

(Hoel, 1924). However, the new project was relatively short-lived, leading to the liquidation of Svenska Stenkolsaktiebolaget Spetsbergen between spring and summer 1926 and the dissolution of the network of Swedish polar stakeholders, of which De Geer was part. The collapse of Stockholm's coal ambitions in Svalbard definitively reduced the role of Swedish scientists in the archipelago in favour of the Norwegian ones. In De Geer's life, the period as director of the Stockholm Geochronological Institute (1924-1943) thus corresponded to a distancing of the geologist from the politics of the arctic archipelago: from being the spearhead of Swedish scientific research and a defender in the field of Stockholm's coal interests in Svalbard, De Geer co-operated as scientific advisor for Svalbard cartography for several polar expeditions organised during the interwar period. A new phase in De Geer's work on the arctic archipelago was beginning in the spirit of international cooperation.

Contextually to the decline and collapse of the project of Svenska Stenkolsaktiebolaget Spetsbergen and the dissolution of the network of Swedish polar stakeholders, De Geer made a fundamental contribution to the preparations of several international polar expeditions, sending to the explorers one or more of his maps: the Third Oxford University Arctic Expedition (1924), the Amundsen-Ellsworth polar flight with the Dornier Wals N-24 and N-25 (1925), the Amundsen-Ellsworth-Nobile Transpolar Flight with the airship *Norge* (1926), the airship *Italia* polar expedition (1928) and the Swedish Norwegian Arctic Expedition (1931) (De Geer, 1928; Wilhelmsson Ahlmann, 1933). Among these, the most significant support was given to the expeditions of Umberto Nobile and Hans Wilhelmsson Ahlmann. In 1926, at the suggestion of Giovanni Roncagli, Secretary of the Italian Geographical Society, De Geer made his maps of the archipelago available to Nobile¹⁷. As emerges from the personal correspondence between De Geer and the Italian General, the Swedish geologist made an even greater contribution to the preparations for the scientific expedition of the airship *Italia*. First, De Geer sent several writings of his own to Rome, such as *On the principal geographic problem of the polar region* (De Geer, 1926)¹⁸, considered by Nobile «of a great value»¹⁹. Secondly, De Geer shared with the Italian General all the maps he had drawn over the years of the Svalbard archipelago, and in particular the *Map of the northern coast of Spitzbergen*. This map proved to be extremely important for the Italian polar expedition, as can be seen from a manuscript by the Swedish scientist himself: «Already before starting the expedition from Italy, Nobile had received *my maps of Northern Spitzbergen*, and those being *the only existing real maps from this part of the land*, this was the natural

¹⁷ KVA, GDG, Giovanni Roncagli to Gerard De Geer, 19 December 1925.

¹⁸ KVA, GDG, b. 2, f. 1927, Umberto Nobile to Gerard De Geer, 16 October 1927. It is to this text that Nobile refers in his history of the expedition published in 1930 (Nobile, 1930, p. 62).

¹⁹ KVA, GDG, b. 2, f. 1927, Umberto Nobile to Gerard De Geer, 21 November 1927.

reason why he had no need for another set of the same maps» (De Geer, 1928, p. 5, my emphasis).

A particularly thorny issue was the language used in the toponymy of the maps provided by De Geer: Nobile himself, in fact, pointed out the «great differences»²⁰ between the maps sent by the Swedish geologist and those received by other scientists, including the Norwegian Adolf Hoel²¹. De Geer, for example, would have mentioned in 1928 that «much confusion [had] also arisen from modifications or unfounded translations of the original names or those fixed in Spitsbergen's vast literature» (De Geer, 1928, p. 3). The question of a possible standardization of the toponymy to be used in maps representing Svalbard it was a crucial issue in Norway, as for the Nordic country mapping and place names at Svalbard was part of the national policy towards the arctic archipelago (Drivenes, Jølle, 2004; Berg, 2013). In 1920, Hoel having been given the task of establishing «a uniform nomenclature on place names in Spitsbergen», after consultation with De Geer, realized that standardizing the toponymy was «a difficult thing to do since De Geer himself had named many of the places – *with Swedish names that now had to be removed*» (Sörlin, 2002, p. 108, my emphasis). To solve the problem of map toponymy, De Geer «advocated the systematic use of “binary nomenclature” – internationally stereotyped proper names, but with geographic terms “that can be translated into different languages for ease of use and to alter Babylonian confusion” » (Roberts, 1948, p. 174).

An interesting issue from a cartographic point of view concerns also the then presumed existence of Giles Land, supposedly discovered by Cornelis Giles between Nordaustlandet and Franz Josef Land during the first circumnavigation of the Svalbard archipelago²². The search for that island – often accompanied by a question mark on contemporary maps, as in the case of the *Carte de l'Archipel Francois-Joseph* of 1914 by Breitfuß (Albanov, 1928) – was indeed a burning issue in the 1920s: for example, discovering Giles Island was also one of the objectives of Grettir Algarsson's proposed polar flight in 1925 (Worsley, 1927). As is known, the non-existence of Giles Land was proven during the second flight of the airship *Italia* in 1928 (Nobile et alii, 1929; Nobile, 1945; Wråkberg, 2002b; Friolo 2009). However, De Geer continued to believe that Giles Island existed and that it was not included in the maps previously sent to Nobile: these, in fact, «did not extend sufficiently far towards the east» of Nordaustlandet (De Geer, 1928, p. 2). In July 1928, in a dispute with František Běhounek who (like Nobile) claimed that Giles Island did not exist²³, «Svenska Morgenbladet» he reiterated

²⁰ Museum “Umberto Nobile”, Umberto Nobile, *Esposizione del generale Nobile sul volo polare*, Rome, 5 April 1928, p. 7.

²¹ Museum “Umberto Nobile”, Adolf Hoel to Nobile, 14 March 1928.

²² The non-existence of Giles Land was finally demonstrated by Umberto Nobile in 1928 (Friolo, 2009).

²³ Consider also, by way of example, the following statement by Běhounek: «The expedition fulfilled these tasks, as the amount of data collected, measurements taken and

his belief in the island's existence and hypothesised that the «last ill-fated voyage» of the airship *Italia* had also been inspired by the «desire to verify once again» that Giles Land «did not exist in the area indicated by the nautical charts»:

«Right on the edge of a Dutch nautical chart, published by Gerard van Keulen in the early 1700s, just above 80 degrees north latitude, there is an island marked with the name “Commandeur Giles Land ontdekt 1707 is hoog Land”. This island is also indicated on an English map from 1873, by J. C. Wells, in the same place, but with the name changed to Gillis Land. In later British nautical charts, the island was somehow moved about one and a half degrees of latitude further north. As a result, the real Giles' Land, lying further south, was regarded as a different location and took the name “Vitön” (White Island). The explorer Nathorst informed me that, when he attempted to determine the exact position of the White Island, he found that it was precisely the island discovered in 1707 by Captain Giles. Since the members of the Nobile expedition were unaware of these circumstances, as was Prof. Běhounek, who was not a professional geographer, Nobile and his companions searched in vain for Giles Land where it had been mistakenly placed on British nautical charts after 1873. It is perhaps not impossible that the last ill-fated voyage of the airship “Italia” on its return from the Pole was not made directly towards King's Bay, but towards the south-east, precisely because of the desire to verify once again that this land [Giles Island] did not exist in the area indicated by the nautical charts»²⁴.

More in general, the charts provided by De Geer to Nobile proved useful for the airship *Italia*'s navigation in the north-eastern part of the archipelago during its second flight to Severnaja Zemlja on 15-18 May 1928 (Nobile, 1930). De Geer's contribution was important in the period following the crash of *Italia* on 25 May 1928 as well. The Swedish geologist, in fact, due to the crash of the airship, published an updated map «at a scale of 1:500 000 of the northern Spitsbergen coastline with the North-Eastern Land and surrounding region» (Wilhelmsson Ahlmann, 1933, p. 19). Compiled chiefly «from the results of his own and the other Swedish expeditions, and of course also from the other maps of the latter part of the 19th century» (Ibidem), De Geer's new map was handed over to the Swedish rescue expedition²⁵. In particular, De Geer's map was given to the aviator Viktor Nilsson (De Geer, 1928), pilot of the three-engine Junker G24 *Uppland*, and proved useful in the search for the Red Tent in June 1928 in

observations of every species allow me to affirm that, apart from the exceptional importance of the geographical results, one of which was proof of the non-existence of Gillis Land». *Smentite categoriche* ..., my translation.

²⁴ «att Italias sista olyckliga färd mot sydost i stället fö mot söder direkt till Kings Bay, delvis kan ha föanletts av en önskan att yterligare konstatera frånvaron av land i den angivna trakten». Gerard De Geer, *Om Giles Land och Andréefyndet*, «Svenska Morgenbladet», 30 August 1930, my translation, my emphasis.

²⁵ *Sverige sänder mera hjälp...*, 1928. The Swedish air mission to rescue the *Italia* castaways took place between 1 June and 13 July 1928.

Nordauslandet, between Murchison Bay and Esmarkøya (Alfei, 2025). During the same period, De Geer did not limit himself to providing maps but also made his expertise and knowledge available to international rescue efforts, as evidenced by many interviews released to the Swedish press and by the manuscript *To the rescue of the Nobile Expedition*, dated June 1928. The Swedish geologist, for example, noted that the maps used at the time in the rescue operations incorrectly reproduced the Wahlenbergfjorden (only half the actual length), from where any sled expedition should have started (De Geer, 1928): this knowledge came from a study done in 1924 to support the Third Oxford University Expedition, which explored also «the less known inner part of Wahlenberg Bay» (Wilhelmsson Ahlmann, 1933, p. 18). Furthermore, one may consider the hypothesis put forward by De Geer in June 1928 regarding the possible route of the march on the ice pack taken by Finn Malmgren, Adalberto Mariano and Filippo Zappi after the crash of the airship *Italia*: «about the same track as the Swedish sledge journey of 1873, probably crossing Cape Dickson over the same depression as the Swedes» (De Geer, 1928, p. 5; Alfei, 2024).

Two years later, as highlighted by Wilhelmsson Ahlmann, De Geer provided «invaluable assistance, both in planning [...] and in other preparatory work» of the Swedish Norwegian Arctic Expedition of 1931 (Wilhelmsson Ahlmann, 1933, p. 1; Olson, 1933). The director of the Geochronological Institute of Stockholm was consulted for his more than thirty years of knowledge of Nordauslandet: in this regard, it is worth mentioning, as seen above, the *Map of the northern coast of Spitsbergen* drawn up at the beginning of the 20th century and praised by Wilhelmsson Ahlmann himself. The main scientific objectives of the Swedish Norwegian Arctic Expedition of 1931 were «geological investigations» around Hinlopenstretet and «physical-geographical» research in Nordauslandet²⁶. After all, the numerous rescue operations organised to search for the castaways of the airship *Italia* in 1928 had «supplied no new knowledge of North-East Land», except for the sled rescue expedition led by the Norwegian Rolf S. Tandberg (Tandberg, 1928): this mission, in particular, «traced the coastline of the North East Land from Sabiner Land to Esmark Land, which differs significantly from previous ideas» (Wilhelmsson Ahlmann, 1933, p. 19). Despite Tandberg's expedition, in the early 1930s Nordauslandet still appeared to be «like a little-known region, parts of which had even remained completely unexplored» (Wilhelmsson Ahlmann, 1932, p. 177, my translation). De Geer contributed to the preparations for the expedition, with a focus on cartographic issues: it is significant that still in December 1930 he hoped that the new expedition would have achieved «a real mapping of Giles Island»²⁷. The scientific preparations for the expedition, to which De Geer contributed, took place, as

²⁶ RS, Utrikesdepartementet, b. «Svenska arktiska expeditioner», Hans Wilhelmsson Ahlmann, *P.M.*, Stockholm, 3 May 1931, my translation.

²⁷ KVA, GDG, b. 2, f. «Spetsbergexpeditionen 1931», Gerard De Geer, *Förslag till en aktuell Spetsbergexpedition...*, 1930, my translation.

noted by the geologist, in «friendly collaboration» («vävansapligt samarbete») with Norwegian researchers²⁸ fulfilling the wishes expressed in November 1928 to the Minister of Foreign Affairs for a «benevolent cooperation» («välwilligt samarbete») in Svalbard between Swedes and Norwegians²⁹. Similar praise for international cooperation was also expressed by the Norwegian members of the expedition, as evidenced by a letter from Adolf Hoel to Wilhelmsson Ahlmann in January 1931³⁰.

In the climate of cordial international cooperation created around the Swedish Norwegian Arctic Expedition of 1931, Gerard De Geer submitted a proposal to the diplomat Johan Beck-Friis that would have been unimaginable in the 1910s, at the time of Swedish claims on Braganzavågen, Bünsow Land, Pyramiden, Erdmannflya and Advent Fjorden: «I propose that the Swedish State hand over its legal claims to the Norwegian authorities of the three Swedish wintering stations at Mossel Bay, Cape Thordsen and Treurenberg Bay»³¹. The three stations at Mosselbukta/Mossel Bay, Sorgfjorden/Treurenberg Bay (both in the northern part of Ny-Friesland) and Kapp Thordsen/Cape Thordsen (in the heart of Isfjorden), built respectively by Nordenskiöld in 1872-1873, Edvard Jäderin in 1899-1900 and by Nils Gustaf Ekholm in 1882-1883 (Nathorst, 1909), had been indeed «actively defended [by Sweden] during negotiations» on the question of sovereignty over the archipelago during the 1910s (Avango, 2005, p. 56, my translation, my emphasis)³². The proposal to renounce legal claims over the three research stations would have been implemented at the dawn of the Second World War, when in May 1939 the Swedish diplomatic authorities agreed to make the building in Sorgfjorden available to the Governor of Svalbard³³. In addition to the Swedish Norwegian Arctic Expedition of 1931 and De Geer's proposal concerning the three winter stations at Mosselbukta, Kapp Thordsen and Sorgfjorden, a third episode would have consolidated Stockholm's new policy of cooperation in Svalbard: the participation in the Second International Polar Year, held between 1932 and 1933 (Barr, Luedecke, 2010). The Swedish

²⁸ Ivi, my translation.

²⁹ RS, Utrikesdepartementet, b. «Vetenskapliga ekspeditioner och arbeten», Gerard De Geer to Ernst Trygger, 6 November 1928.

³⁰ KVA, GDG, b. 2, f. «Spetsbergexpeditionen 1931», Adolf Hoel to Hans Wilhelmsson Ahlmann, 13 January 1931.

³¹ Ivi, f. «1931», Gerard De Geer to Johan Beck-Friis, 18 September 1931, my translation.

³² The wintering station in Sorgfjorden had been used by several recent Norwegians expeditions, from that of Hagerup-Jensen in 1921 to that of Alfred Svendsen in 1927. Riksarkivet, Oslo (from now on RO), Handels-og industridepartementet, Industrikontoret, b. 11, f. «Restene av svensk overvintringsstasjon ved Treurenberg Bay», P.M., 29 June 1937.

³³ Ivi, f. «Restene av svensk overvintringsstasjon ved Treurenberg Bay (Sorgfjorden)», Alfred Madsen to Utenriksdepartementet, 31 May 1939.

expedition programme included magnetic observations and aurora measurements «at the old Swedish coal mine Svea» (Sveagruvan, in Braganzavågen) and «meteorological observations» at Nordenskiöldfjellet³⁴. Nevertheless, as stated in the mission plan (*Förslag till instruktion för den Svenska expeditionen till Spetsbergen under det internationella polaråret 1932-1933*), «the main purpose of the expeditions [was] to collaborate with other countries»³⁵.

Conclusions

Sten De Geerfjellet, Kapp De Geer, De Geerfonna, De Geerbukta, De Geerelva, De Geerdalen, and De Geerfjellet are place names in Svalbard that attest to the decades-long scientific contribution of Swedish geologist Gerard De Geer to the study of the archipelago. This research article has highlighted, first and foremost, the key role played by De Geer in the scientific mapping of Svalbard over half a century, from his first trip to the archipelago in 1882 to the cartographic support he provided to the Swedish Norwegian Arctic Expedition of 1931. During his first four expeditions in the archipelago in 1882, 1896, 1899 and 1901, De Geer thoroughly explored the regions of Isfjorden, Bellsund, Hinlopenstretet and Nordaustlandet. These experiences led to the creation of his *Geological sketch map of Spitsbergen* and, above all, the *Map of the North Coast of Spitzbergen*. Nevertheless, retracing De Geer's story also means studying the rise and fall of Swedish industrial presence in Svalbard. After the dissolution of the Swedish Norwegian Union in 1905 and the renewed strategic interest in the archipelago, De Geer – part of the Swedish polar stakeholder opposed to Norwegian annexation of the archipelago – since 1907 promoted the creation of a Swedish coal industry in Svalbard. His fifth and sixth trips (1908 and 1910) in Isfjorden were thus inextricably linked to the rise of Stockholm's projects in the archipelago, which took shape in the actions of *Jernkontoret* and in the claims to several areas selected by De Geer with a view to mining them. The most representative cartographic product of this second highly politicised phase is the *Map of Central Spitzbergen with the main coal-district*, with red boxes delimiting Swedish claims in Braganzavågen, Bünsow Land, Pyramiden, Erdmannflya, and Adventfjorden. After the signing of the Svalbard Treaty in 1920, which definitively assigned sovereignty of Svalbard to Norway, Stockholm's efforts (now scaled back) exclusively focused on the activities of the Svenska Stenkolsaktiebolaget Spetsbergen (formerly *Aktiebolaget Spetsbergens Svenska Kolfält* and, before that, *Aktiebolaget Isfjorden-Bellsund*). With the decline and liquidation

³⁴ KVA, GDG, b. 2, f. «1931», F. Lindholm, *Rapport från Svenska övervintringsexpeditionen på Spetsbergen under 2:dra internationella polaråret 1932-1933*, Stockholm, 8 November 1933, my translation.

³⁵ Ivi, *Förslag till instruktion för den Svenska expeditionen till Spetsbergen under det internationella polaråret 1932-1933*, my translation.

of this mining company in 1926, the dissolution of the network of Swedish polar stakeholders, and more generally the end of Stockholm's ambitions for the coal of Svalbard, De Geer distanced himself from the political affairs of the archipelago and collaborated in the cartographic preparation of a series of international expeditions organised during the interwar period: the Third Oxford University Arctic Expedition (1924), the Amundsen-Ellsworth polar flight with the Dornier Wals N-24 and N-25 (1925), the Amundsen-Ellsworth-Nobile Transpolar Flight with airship *Norge* (1926), the airship *Italia* polar expedition (1928) and the Swedish-Norwegian Arctic Expedition (1931). Between 1924 and 1931, De Geer produced and published new maps of Svalbard, including an updated map «at a scale of 1:500 000 of the northern Spitsbergen coastline with the North-Eastern Land and surrounding region», which was given to the Swedish aviator Viktor Nilsson in 1928 and proved essential in the international rescue operations organised to search for the castaways of the *Italia* airship. It was during this less politicised phase that De Geer returned to the study of purely exploratory aspects of cartography such as the study of the alleged existence of Giles Island. In the context of renewed international cooperation, based on the Svalbard Treaty, De Geer provided extensive cartographic support to the Arctic expeditions of 1924-1931, but also argued that Sweden should have «hand[ed] over its legal claims to the Norwegian authorities» of the Swedish stations in Mosselbukta, Sorgfjorden and Kapp Thordsen: a proposal that would have been unthinkable at the time of the Isfjorden expeditions of the 1910s. The events linking Gerard De Geer to Svalbard ultimately serve as a litmus test for studying the history of exploration and mapping of the archipelago in the modern age, the rise and fall of Swedish coal ambitions in Isfjorden, and the history of the Arctic between XIX and XX centuries.

BIBLIOGRAPHY

- Steinar Aas, *The role of the polar explorer in the Norwegian identity*, in Annalisa D'Ascenzo (ed.), *I viaggi e la modernità. Dalle grandi esplorazioni geografiche ai mondi extraterrestri*, Rome, Centro Italiano per gli Studi Storico-Geografici, 2021, pp. 235-248.
- Id., *Roald Amundsen vs Umberto Nobile. The role of the newspapers in the age of nationalism and polar imperialism*, in Marco Armiero, Roberta Biasillo, Stefano Morosini (eds.), *Rethinking geographical explorations in extreme environments: from the Arctic to the mountain tops*, New York (NY), Routledge, 2022, pp. 34-55.
- Valerian Ivanovitch Albanov, *Au pays de la mort blanche. Récit de l'expédition arctique Broussiloff, par l'un des deux survivants, A. Albanoff, premier pilote*, Paris, J. Dumoulin, 1928.
- Pier Paolo Alfei, *Finn Malmgren and polar exploration*, «Polar Record», LX (2024), e22, pp. 1-9. DOI: 10.1017/S003224742400024X.
- Id., *'None of Us Had Ever Seen the Midnight Sun Before': History of the First Swedish Air Force Mission in the Arctic (1928)*, «Journal of History», LX (2025), n. 2, pp. 89-109. DOI: 10.3138/jh-2025-0002.
- Thor Bjørn Arlov, *Svalbard 1596-1650 i historigrafiske lys*, Oslo, Norsk Polarinstitutt, 1988.
- Id., *The Discovery and Early Exploration of Svalbard. Some Historiographical Notes*, «Acta Borealia», XXII (2005), n. 1, pp. 3-19. DOI: 10.1080/08003830510020343.
- Id., *Maps and Geographical Names as Tokens of National Interests*, «Nordlit», XLV (2020), pp. 4-17. DOI: <https://doi.org/10.7557/13.4994>.
- Id., *Mining for Sovereignty? Norwegian Coal Companies and the Quest for Supremacy over Svalbard 1916-1925*, «Poljarnyj Vestnik», XXV (2022), n. 1, pp. 32-50. DOI: 10.7557/6.6571.
- Peter Aronsson, Narve Fulsås, Pertti Haapala, Bernard Eric Jensen, *Nordic National Histories*, in Stefan Berger, Chris Lorenz (eds.), *The Contested Nation: Ethnicity, Class, Religion and Gender in National Histories*, Basingstoke, Palgrave MacMillan, 2008, pp. 256-282.
- Dag Avango, *Industriminnesforskning på Svalbard. Tolkningar av industrilandskapet vid Sveagruvan*, in Kenneth Awebro (ed.), *Arctic Mining II: The History, Technology and Industrial Heritage of Coal Mining in the European Polar Region*, Stockholm, Jernkontorets Berghistorisk utskott, 2004, pp. 1-22.
- Id., *Sveagruvan: Svenske Grubhantering Mellan Industri, Diplomati Och Geovetenskap 1910-1934*, Stockholm, Jernkontorets Bergshistoriska, 2005.
- Id., *Spetsbergen och Sveriges roll i den globala resurskolonialismen*, «Ymer», CXXXV (2015), pp. 151-176.
- Dag Avango, Louwrens Hacquebord, Ypie Aalders, Hidde de Haas, Ulf Gustafsson, Frigga Kruse, *Between markets and geo-politics: natural resource exploitation on Spitsbergen from 1600 to the present day*, «Polar Record», XLVII (2011), n. 1, pp. 29-39. DOI: 10.1017/S0032247410000069.
- Dag Avango, Louwrens Hacquebord, Urban Wråkberg, *Industrial extraction of Arctic natural resources since the sixteenth century: technoscience and geo-economics in the history of northern whaling and mining*, «Journal of Historical Geography», XLIV (2014), pp. 15-30. DOI: 10.1016/j.jhg.2014.01.001.
- Dag Avango, Per Högselius, David Nilsson, *Swedish Explorers, in-situ knowledge, and resource-based business in the age of empire*, «Scandinavian Journal of History», XLIII (2017), pp. 324-347.

- Oskar Backlund, *Mesure d'un arc de méridien du Spitzberg, par une expedition russo-suédoise*, «Bulletin astronomique», XVII (1900), pp. 85-87.
- Id., *Mesure d'un arc de méridien au Spitzberg. Historique general et relation des operations de la mission russe*, «La géographie», IV (1901), pp. 187-296.
- Susan Barr, Cornelia Luedecke, *The history of the international polar years (IPYs)*, Heidelberg, Springer, 2010.
- Edward Battersby Bailey, *Gerard Jacob De Geer: 1858-1943*, «Obituary Notices of Fellows of the Royal Society», IV (1943), pp. 475-481.
- Roald Berg, *Norsk utenrikspolitikks historie*, II: *Norge på egen hånd 1905-1920*, Oslo, Universitetsforlaget, 1995.
- Id., *From "Spitsbergen" to "Svalbard". Norwegianization in Norway and in the "Norwegian Sea", 1820-1925*, «Acta Borealia», XXX (2013), n. 2, pp. 154-173. DOI: 10.1080/08003831.2013.843322.
- Roald Berg, *Norway, Spitsbergen, and America, 1905-1920*, «Diplomacy & Statecraft», XXVIII (2017), n. 1, pp. 20-38. DOI: 10.1080/09592296.2017.1275480.
- Id., *The Genesis of the Spitsbergen/Svalbard Treaty, 1871-1920*, in Adrian Howkins, Peder Roberts, *The Cambridge History of the Polar Regions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2023, pp. 354-377.
- Vilhelm Carlheim-Gyllensköld, *Travaux de l'expédition suédoise au Spitzberg en 1898 pour la mesure d'un arc du méridien*, «Öfversigt af Kongl. Vetenskaps-akademiens förhandlingar», LVI (1899), pp. 631-652.
- Id., *Uppmätning af en meridiangradbåge på Spetsbergen genom en svensk-rysk expedition*, «Ymer», XX (1900), pp. 209-227.
- Gianluca Casagrande, *Il sito storico di Virgobamna, Svalbard, e le spedizioni artiche di Andrée e Wellman. Considerazioni a seguito di una ricognizione speditiva con droni*, «Bollettino della Società Geografica Italiana», II (2019), n. 2, pp. 99-116. DOI: 10.13128/bsgi.v2i2.980.
- Id., *In the silence of Virgobamna. Traces of the 1897 swedish polar expedition between geohistorical observation and memory*, «Geostorie», XXVIII (2020), n. 1, pp. 5-29.
- Ingemar Cato, Rodney L. Stevens, *Gerard de Geer – a pioneer in Quaternary geology in Scandinavia*, «Baltica», XXV (2012), n. 1, pp. 1-22.
- Karl Chydeniu, *Om den under svenska expeditionen till Spetsbergen år 1861 företagna undersökning af en gradmättnings utförbarhet derstädes*, «Öfversigt af Kongl. Vetenskaps-akademiens förhandlingar», XIX (1862), pp. 89-111.
- Martin Conway, *The Cartography of Spitsbergen*, «The Geographical Journal», XXI (1903), n. 6, pp. 636-644.
- William Martin Conway, *Early Dutch and English voyages to Spitsbergen in the seventeenth century*, London, Hakluyt Society, 1914.
- Giotto Dainelli, *La gara verso il Polo Nord*, Turin, Unione tipografico-editrice, 1960.
- Otto Dainelli, *Anton Rolandsson Martin: Några ord om de första anteckningarna till Spetsbergens flora i svensk litteratur*, Lund, C. W. K. Gleerup Förlagsbokhandel, 1911.
- Gerard De Geer, *En tillämnad svensk expedition till Spetsbergen*, «Ymer», XVI (1896), pp. 103-105.
- Id., *Rapport om den svenska geologisk expedition till Isfjorden på Spetsbergen sommaren 1896*, «Ymer», XVI (1896), pp. 258-266.
- Id., *Om gradmättningsnätets framförande öfver södra och mellersta Spetsbergen*, «Ymer», XX (1900), pp. 281-302.
- Id., *Svensk Spetsbergsexpedition 1908*, «Ymer», XXVIII (1908), pp. 102-105.
- Id., *Den Svenska Spetsbergsexpeditionen 1908*, «Ymer», XXVIII (1908), pp. 341-344.

- Gerard De Geer, *Some leading lines of dislocation in Spitzbergen*, «Geologiska Föreningen I Stockholm Förhandlingar», XXXI (1909), n. 4, pp. 199-208.
- Id., *Den Svenska Spetsbergsexkursionen 1910 för deltagare i den II:te internationella geologkongressen i Stockholm*, «Ymer», XXX (1910), pp. 305-310.
- Id., *A Geological Excursion to Central Spitzbergen*, Stockholm, Norstedt & söner, 1910.
- Id., *Schema di carta geologica ricavato dalla "Geological Map of Central Spitzbergen"*, scale 1:200.000, Roma, Società Editrice Laziale, 1911.
- Id., *The Coal Region of Central Spitzbergen*, «Ymer», XXXII (1912), pp. 335-380.
- Id., *Map of the North Coast of Spitzbergen, Western Part. Constructed mainly from measurements, sketches, and photos of the Swedish Arc Measurement Expedition 1899-1902*, scale 1:100.000, «Ymer», XXXIII (1913).
- Id., *On the physiographical evolution of Spitsbergen Explaining the Present Attitude of the Coal-Horizons*, scale 1:500.000, «Geografiska Annaler», I (1919), pp. 161-190.
- Id., *Plan öfver det svebsk-ryska gradmättningsnätet på Spetsbergen efter nyaste sammanställd Maj 1900*, scale 1:1.000.000, in *Mesure D'un Arc de Méridien au Spitzberg entreprises en 1899-1902. Mission suédoise*, Stockholm, Aktiebolaget Centraltryckeriet, 1923.
- Id., *Om de geografiska huvudproblemen i nordpolsområdet*, «Ymer», XLVI (1926), n. 2, pp. 133-145.
- Id., *To the rescue of the Nobile Expedition*, Stockholm, Karografiska Sällskapet, 1928.
- Id., *Om vegae Expeditionen, dess rotter och rotskott*, «Nordisk tidskrift», VI (1930).
- Id., *Om Giles Land och Andréefyndet*, «Svenska Morgenbladet», 30 August 1930.
- Gerard De Geer, Johan Markus Hulth, Alfred Gabriel Nathorst, *Swedish Explorations in Spitzbergen: 1758-1908*, Stockholm, Aktiebolaget Centraltryckeriet, 1909.
- Einar-Arne Drivenes, Harald dag Jølle (eds.), *Norsk polarhistorie*, Oslo, Glydendal Norsk Forlag, 2004.
- Nils Christoffer Dunér, Anders Johan Malmgren, Adolf Erik Nordenskiöld, August Quennerstedt, *Svenska expeditionen till Spetsbergen och Jan Mayen, ufoörda åren 1863 och 1864, år 1864 om bord på Axel Thorsen, under ledning af A. E. Nordenskiöld*, Stockholm, Norstedt & söner, 1867.
- Anne Eriksen, *Polar heroes – memories and monuments*, in Einar-Arne Drivenes, Harald Dag Jølle (eds.), *Norsk polarhistorie*, Oslo, Glydendal Norsk Forlag, 2004, pp. 345-389.
- Susi K. Frank, *Arctic Science and Fiction: A Novel by a Soviet Geologist*, «Journal of Northern Studies», I (2010), pp. 67-86. DOI: 10.36368/jns.v4i1.630.
- Riccardo Friolo, *I luoghi storici della Terra di Francesco Giuseppe*, «Bollettino della Società Geografica Italiana», II (2009), pp. 955-967.
- Narve Fulsås, *En æresag for vor nation*, in Einar-Arne Drivenes, Harald Dag Jølle (eds.), *Norsk polarhistorie*, Oslo, Glydendal Norsk Forlag, 2004, pp. 173-223.
- Briså Benedicte Gamborg, *Mapping the expansion of the known world in the north*, «Norsk Geografisk Tidsskrift», LXXIV (2020), pp. 250-261. DOI: 10.1080/00291951.2020.1814856.
- Great Britain Foreign Office Historical Section, *Spitsbergen*, London, H.M. Stationery Office, 1918.
- Louwrens Hacquebord, *Smeerenburg: het verblijf van Nederlandse walrusvaarders op de westkust van Spitsbergen in de zeventiende eeuw*, Amsterdam, University of Amsterdam, 1984.
- Lars Hansen (ed.), *The Return of the Naturalists: Spitsbergen-Svalbard*, London, IK Foundation, 2018.
- Resar-Herman Jakobsson, Roger Kellerman, *Sveagruvan på Spetsbergen: en documentation*, Stockholm, LT, 1979.
- Adolf Hoel, *Hints to explorers in Spitsbergen*, in Hendrik Albertus Brouwer (ed.), *Practical hints to scientific travellers*, Leyden, E. J. Brill, 1924, pp. 53-102.

- Adolf Hoel, *The Norwegian Svalbard expeditions 1906-1926*, Oslo, Jacob Dybwad, 1929.
- Ebba Hult De Geer, *Bibliographia De Geeriana: Professor Gerard De Geers publikationer 1881-1918*, «Geologiska Föreningen i Stockholm Förhandlingar», XL (1918), n. 5, pp. 809-852.
- Edvard Jäderin, *Gradmätningsexpeditionen till Spetsbergen*, «Varia», I (1898), pp. 863-866.
- Mary Katherine Jones, *Charles Rabot's Arctic idée fixe: Spitsbergen coverage, in La Géographie, 1900-1920*, «The Polar Journal», II (2012), n. 2, pp. 287-288. DOI: 10.1080/2154896X.2012.735040.
- Id., *Spitsbergen Literature Lobby*, «Nordlit», XXXII (2014), pp. 33-69. DOI: <https://doi.org/10.7557/13.3070>.
- Michael Jones, *History of cartography of the Nordic countries*, «Norsk Geografisk Tidsskrift», LXXIV (2020), n. 4, pp. 209-213. DOI: 10.1080/00291951.2020.1809512.
- Gösta H. Liljequist, *High Latitudes: a History of Swedish Polar Travels and Research*, Stockholm, Swedish Polar Research Secretariat, 1993.
- Jan Lundqvist, *Gerard Jakob De Geer. Minnesteckning*, Stockholm, Almqvist & Wiksell, 1966.
- Viktor Madsen, *Gerard Jakob De Geer*, «Meddelelser fra Dansk Geologisk Forening», X (1943), n. 10, pp. 280-300.
- Trygve Mathisen, *Svalbard in international politics, 1871-1925: the solution of a unique international problem*, Oslo, Brøgger, 1954.
- Ettore Mattiolo, *Escursione geologica da Stoccolma all'Isfiord (Spitzberg)*, Rome, Società Editrice Laziale, 1911.
- Ludwig Mecking, *The Polar Regions: a Regional Geography*, in Wolfgang Louis Gottfried Joerg (ed.), *The Geography of Polar Regions*, New York (NY), American Geographical Society, 1928, pp. 93-324.
- Alfred Gabriel Nathorst, *Redögörelse för den tillsammans med G. De Geer år 1882 företagna geologisk expeditionen till Spetsbergen*, Stockholm, Vetenskaps-Akademiens bihang, 1884.
- Id., *Geological sketch map of Spitsbergen* [1888], scale 1:3.700.000, in *Jordens Historia*, Stockholm, Beijer, 1894.
- Id., *Otto Torell: den vetenskapliga polarforskningens grundläggare*, «Ymer», XX (1900), n. 4, pp. 455-459.
- Id., *Svenskarnes arbeten på Spetsbergen*, «Nordisk Tidskrift», VII (1906), pp. 461-477.
- Id., *Swedish explorations in Spitzbergen 1758-1908*, Stockholm, Centraltryckeriet, 1909.
- Gert Nelje, *Otto Torell: en skildring av varbergssonen Otto Torells liv och gärning (1828-1900)*, Varberg, Hembygdsfören, 1998.
- Umberto Nobile, František Běhounek, Finn Malmgren, Amedeo Nobile, Luigi Palazzo, Aldo Pontremoli, *Die Vorbereitungen und die wissenschaftlichen Ergebnisse der Polarexpedition der "Italia"*, Gotha, Justus Perthes, 1929.
- Id., *L' "Italia" al Polo Nord*, Milan, Mondadori, 1930.
- Id., *Gli italiani al Polo Nord*, «Rivista Aeronautica», (1945), n. 5, pp. 18-23.
- Adolf Erik Nordenskiöld, *Der schwedischen und finnischen Naturforscher Torell, Quennerstedt und Nordenskiöld's Reise nach Spitzbergen in Sommer 1858*, «Petermanns Geographische Mitteilungen», 1859, pp. 125-126.
- Id., *Expédition suédoise de 1868 au Pole nord sous la direction de A. E. de Nordenskiöld et du baron W. von Otter par A. E. de Nordenskiöld*, «Bulletin de la Société Géographique», XVIII (1869), n. 5, pp. 357-378.
- Id., *Redögörelse för den svenska polarexpeditionen år 1872-1873*, Stockholm, Norstedt & söner, 1875.
- Id., *The voyage of the Vega round Asia and Europe. With a historical review of previous journeys along the north coast of the old world*, New York (NY), Macmillan, 1882.
- Simon Nordström, *Anton Rolandsson Martin: biografiska anteckningar*, «Ymer», I (1881), pp. 91-101.
- Norges Svalbard, Og Ishavs-Undersøkelser, *The place-names of Svalbard*, Oslo, Jacob Dybwad, 1942.

- Charles Officer, Jake Page, *A Fabulous Kingdom: The Exploration of the Arctic*, Oxford, Oxford University Press, 2012.
- Hilding Olson, *Övervintring på Spetsbergen*, Stockholm, 1933.
- Øyvind Østerud, *Norwegian Nationalism in a European Context*, in Øystein Sørensen (ed.), *Nationalism in Small European Nations*, Oslo, The Research Council of Norway, 1996, pp. 29-40.
- August Quennerstedt, *Minnen från en resa till Spetsbergen, år 1858*, «Lunds Student-kalender», I (1863), n. 64, pp. 123-155.
- Charles Rabot, *Mesure d'un arc de meridién au Spitzberg: Travaux de la mission suédoise*, «Geographie», III (1901), pp. 303-310.
- Brian Roberts, *The place-names of Svalbard*, «Polar Record», XXXV (1948).
- Anton Rolandsson Martin, *Meteorologiska Observationer, gjorde på en Resa til Spits-bärgen 1758*, Stockholm, Lars Salvius förlag, 1758.
- Id., *Dagbok hållen vid en resa till norrpolen eller Spitsbergen, på Kongl. Vetenskaps-Akademiens omkostnad och med ett Grönländska kompaniet i Göteborg tillhörande skepp år 1758 förrättad*, «Ymer», I (1881), pp. 102-141.
- Per Gustaf Rosén, *Projet de mesure d'un arc de méridien de 4° 20' au Spitzberg*, Stockholm, Norstedt & soner, 1893.
- Robert Rudmose-Brown, *Spitsbergen: an account of exploration, hunting, the mineral riches & future potentialities of an Arctic Archipelago*, London, Seeley, Service & Co., 1920.
- Odd Gunnar Skagestad, *Norsk polarpolitikk: hovedtrekk og utviklingslinjer, 1905-1974*, Oslo, Dreyer, 1975.
- Smentite categoriche del prof. Behounek*, «La Tribuna», 20 February 1929.
- Sverker Sörlin, *Rituals and Resources of Natural History. The North and the Arctic in Swedish Scientific Nationalism*, in Michael Bravo, Sverker Sörlin, *Narrating the Arctic. A Cultural History of Nordic Scientific Practices*, Canton (MA), Watson, 2002, pp. 73-122.
- Spetsbergen*, «Afton-tidningen», 24 October 1919.
- Lage Staël-Holstein, *Norway in Arcticum. From Spitsbergen to Greenland?*, Copenhagen, Levin & Minksgaard, 1932.
- Jones Gahr Store, *Foreword*, in Geir Kløver Geir (ed.), *Cold recall. Roald Amundsen's reflections from the northwest passage*, Oslo, Frammuseet, 2011, unnumbered.
- Sverige sänder mera hjälp*, «Dagens Nyheter», 26 June 1928.
- Rolf S. Tandberg, *Med hundespenn på eftersøkning efter "Italia"-folkene*, «Norsk Geografisk Tidsskrift», II (1928), n. 3-4, pp. 176-214.
- Leonid D. Timtchenko, *Quo Vadis, Arcticum? The International Law Regime of the Arctic and Trends in its Development*, Kharkiv, Osnova State University Press, 1996.
- Otto Torell, *Explorations in Spitzbergen, undertaken by the Swedish expedition in 1861, with the view of ascertaining the practicability of the measurement of an arc of the meridian*, «Proceedings of the Royal Society», XII (1863), pp. 658-662.
- Jaap J.M. Van der Meer, *De Geer: Early observations on Holmströmbreen, Sefströmbreen and Coraholmen*, in «Developments in Quaternary Sciences», IV (2004), pp. 181-197. DOI: 10.1016/S1571-0866(04)80104-0.
- Frederick Caspar Wieder, *The Dutch discovery and mapping of Spitsbergen (1596-1829)*, Amsterdam, Netherland Ministry of Foreign Affairs and The Royal Dutch Geographical Society, 1919.
- Hans Wilhelmsson Ahlmann, *Gerard Jakob De Geer*, «Enciclopedia Italiana», 1931.
- Id., *L'expédition arctique suédo-norvégienne (terre nord-est et mers voisines)*, «Annales de géographie», CCXXX (1932), pp. 177-187.

- Hans Wilhelmsson Ahlmann, *Scientific Results of the Swedish Norwegian Arctic Expedition in the Summer of 1931*, «Geografiska Annaler», XV (1933), pp. 1-68.
- Id., *Gerard De Geer på Spetsbergen. Minnesteckning*, Stockholm, Almqvist & Wiksell, 1968.
- Frank Arthur Worsley, *Under sail in the Frozen North*, Philadelphia (PA), 1927.
- Urban Wråkberg, *Vetenskapens vikingatåg. Perspektiv på svensk polarforskning 1860-1930*, Stockholm, Kungliga Vetenskapsakademien, 1999.
- Id., *The Russo-Swedish Arc-of-Meridian expeditions to Spitsbergen 1898-1902*, in Eugene Bouzney, *International scientific cooperation in the Arctic*, Moscow, Scientific World, 2002, pp. 15-52.
- Id., *The Politics of Naming. Contested Observations and the Shaping of Geographical Knowledge*, in Michael Bravo, Sverker Sörlin, *Narrating the Arctic. A Cultural History of Nordic Scientific Practices*, Canton (MA), Watson, 2002, p.155-198.
- Id., *A. E. Nordenskiöld in Swedish memory: the origin and uses of arctic heroism*, «Acta Borealia», XXXVI (2019), n. 2, pp. 166-182. DOI: 10.1080/08003831.2019.1680511.

MAPPING SVALBARD BETWEEN XIX AND XX CENTURIES: GERARD DE GEER AND THE ARCTIC ARCHIPELAGO, 1882-1931 – The research examines the fifty-year contribution of Swedish geologist Gerard De Geer to the cartographic study of Svalbard. The first paragraph provides a historical overview of the mapping of the archipelago from its discovery to the expeditions of Swedish explorer Adolf Erik Nordenskiöld. The second paragraph analyses De Geer's first four trips to Svalbard (1882, 1896, 1899, 1901) in Isfjorden, Bellsund, Hinlopenstretet and Nordaustlandet, after which he created the *Geological sketch map of Spitsbergen* and the *Map of the North Coast of Spitzbergen*. The third paragraph examines De Geer's fifth and sixth expedition to Isfjorden (1908 and 1910), with particular attention to Stockholm's strategic ambitions for Svalbard's coal. The *Map of Central Spitzbergen with the main coal-district* was produced during this period: the chart delimits the Swedish legal claims in five mining areas (Braganzavågen, Bünsow Land, Pyramiden, Erdmannflya and Adventfjorden). Finally, the fourth paragraph analyses De Geer's contribution to the cartographic preparations for several polar expeditions carried out between the 1920s and 1930s in the light of the climate of international cooperation inaugurated by the Svalbard Treaty (1920) and following both the liquidation of the mining company Svenska Stenkolsaktiebolaget Spetsbergen and the collapse of Swedish strategic interests in the archipelago. The work is based on contemporary Swedish publications and primary sources kept in the Archives of the Royal Swedish Academy of Sciences and in the National Archives in Oslo and Stockholm.

Keywords: Mapping; Isfjorden; Nordaustlandet; Coal mines; Polar expeditions

CARTOGRAFARE LE SVALBARD TRA IL XIX E IL XX SECOLO: GERARD DE GEER E L'ARCIPELAGO ARTICO, 1882-1931 – La ricerca esamina il contributo cinquantennale del geologo svedese Gerard De Geer allo studio cartografico delle Svalbard. Il primo paragrafo fornisce una panoramica storica sul lavoro di mappatura dell'arcipelago dalla sua scoperta sino alle spedizioni dell'esploratore svedese Adolf Erik

Nordenskiöld. Il secondo paragrafo analizza i primi quattro viaggi esplorativi di De Geer alle Svalbard (1882, 1896, 1899, 1901) nell'Isfjorden, nel Bellsund, nell'Hinlopenstretet e nel Nordaustlandet, da cui risultarono la *Geological sketch map of Spitzbergen* e la *Map of the North Coast of Spitzbergen*. Il terzo paragrafo esamina il quinto e il sesto viaggio di De Geer nell'Isfjorden (1908 e 1910) con particolare attenzione alle ambizioni strategiche di Stoccolma per il carbone delle Svalbard. Risale a questi anni la realizzazione della *Map of Central Spitzbergen with the main coal-district*, dove sono segnate le cinque aree minerarie rivendicate dagli svedesi (Braganzavågen, Bünsow Land, Pyramiden, Erdmannflya, Adventfjorden). Il quarto paragrafo analizza, infine, il contributo di De Geer ai preparativi cartografici di alcune spedizioni polari svoltesi tra gli anni Venti e Trenta alla luce del clima di cooperazione internazionale inaugurato dal Trattato delle Svalbard (1920) e seguito alla liquidazione della compagnia mineraria Svenska Stenkolsaktiebolaget Spetsbergen e al crollo degli interessi strategici svedesi nell'arcipelago. Il lavoro si basa su pubblicazioni svedesi coeve e su fonti primarie conservate presso gli archivi dell'Accademia reale svedese delle Scienze e presso gli archivi nazionali a Oslo e Stoccolma.

Parole chiave: Cartografia; Isfjorden; Nordaustlandet; Miniere di carbone; Spedizioni polari

VITO RICCI¹

L'ARTICOLAZIONE TERRITORIALE DEGLI INSEDIAMENTI
TEMPLARI NELLA PUGLIA MEDIEVALE:
UN APPROCCIO SPAZIALE CON IL GIS

Introduzione

La presenza dei Templari nel Mezzogiorno italiano (Ricci, 2022) risale ad appena alcuni decenni dopo la fondazione dell'Ordine (Barber, 1994; Nicholson, 2004; Demurger, 2009) a Gerusalemme avvenuta tra il 1118 e il 1120. Indubbiamente la posizione geografica della Penisola fungeva benissimo da ponte tra il continente europeo e la Terrasanta. Tuttavia, la diffusione dell'istituzione religiosa non fu omogenea nel Regno di Sicilia, ma si concentrò soprattutto in alcune regioni, come la Puglia e la Sicilia. Oltre a quello geografico, altri fattori si aggiungono per spiegare le strategie insediative: la possibilità di utilizzare le città portuali per i collegamenti marittimi e la viabilità, ereditata dall'epoca romana, per quelli terrestri, la disponibilità di vaste estensioni terriere, si pensi alle fertili pianure siciliane e al Tavoliere, dalle quali ricavare frumento e altre derrate alimentari, definite da alcuni autori come il granaio dei Templari o della Terrasanta (Toomaspoeg, 2013; Houben, 2000).

In questo contributo si vuole porre l'attenzione sulla presenza templare in Puglia, molto probabilmente il contesto geografico del Mezzogiorno continentale per il quale si dispone del maggior numero di informazioni, in un'ottica spaziale, prospettiva spesso messa in secondo piano rispetto all'analisi storica. Partendo dal dato documentale – nonostante il noto problema della esiguità di fonti dirette prodotte dall'Ordine – relativo agli insediamenti e ai possedimenti nel periodo compreso tra il 1137 e il 1381 si è proceduto a georeferenziare, utilizzando la metodologia Geographic Information System (GIS), sul territorio tutte le proprietà templari attestate. È emerso un quadro decisamente interessante che permette di comprendere come i fattori geografici ebbero un ruolo decisivo nello stanziamento e nelle strategie insediative. Si vuole verificare se i Templari seguirono uno specifico pattern geografico con il loro stabilirsi nell'area pugliese, oppure se ciò avvenne in maniera del tutto neutra rispetto all'elemento spaziale.

Altra domanda di ricerca riguarda il ruolo di Barletta, sede principale e centro nevralgico dell'Ordine nel Mezzogiorno continentale: la scelta di questa città come casa madre fu dovuta anche a motivazioni di carattere geografico o

¹ Centro Studi Progressus, Siena; vito_ricci@yahoo.com.

esclusivamente di natura storica. Recentemente l'interesse verso la dimensione geografica nella dinamica insediativa degli ordini religioso-militari è emerso al *IX Encontro internacional sobre Ordens Militares* che si è tenuto a Palmela, in Portogallo, a ottobre 2023. Una sessione del convegno è stata dedicata alla struttura degli ordini militari, alla loro geografia e all'amministrazione. Purtroppo, gli atti, al momento in cui si scrive, non sono stati ancora editi e non è stato possibile consultare quanto è stato scritto per altri contesti territoriali².

Le fonti utilizzate

La ricostruzione della vicenda templare in Puglia e, più in generale, nel Mezzogiorno continentale risulta piuttosto difficoltosa dato che le fonti dirette prodotte dall'Ordine sono andate quasi tutte perdute, tanto a livello di archivio centrale (distrutto a Cipro nel corso del Cinquecento), quanto a livello periferico relativo alla casa madre di Barletta. L'archivio della provincia di *Apulia*, dopo la soppressione dell'Ordine nel 1312, fu sequestrato dalla Curia angioina e confluitò nel Grande archivio di Napoli; purtroppo, nel 1943 esso andò completamente perduto nel rogo di San Paolo Belsito. Un tentativo di ricostruzione del lascito archivistico templare della domus barlettana è stato avviato recentemente da Toomaspoeg (2018, pp. 84-88 e 98-101) che ha individuato una ventina di documenti a esso riconducibili utilizzando registri, trascrizioni ed edizioni effettuate da studiosi a cavallo tra Ottocento e Novecento. Questo piccolo patrimonio archivistico costituisce sicuramente una buona base di partenza.

La mancanza o la scarsità di documentazione prodotta dai Templari non costituisce, tuttavia, un limite per lo studio della loro presenza sul territorio pugliese. Sopperiscono una pluralità di fonti emanate da altri soggetti, molto spesso controparti dei Templari in negozi giuridici, oppure documentazione nella quale sono menzionate le proprietà dell'Ordine, ad esempio nell'elencazione dei confini di altre proprietà. Un caso abbastanza emblematico è quello di Molfetta, località in cui si registra il maggior numero di attestazioni, grazie alle citazioni nelle pergamene editate nel *Codice diplomatico barese*. Sono spesso fonti a carattere locale che forniscono indicazioni, quasi sempre abbastanza sommarie, sui possedimenti templari anche in altri centri come Terlizzi, Barletta, Bari, Troia, edite sempre nei volumi dello stesso *Codice* barese o pugliese. Per Brindisi, invece, sono stati consultati i documenti del *Codice diplomatico brindisino*.

² Al momento è disponibile solo una breve rassegna sul convegno che sulla parte relativa all'utilizzo della metodologia HGIS alle precettorie templari in Portogallo riporta: «Paulo Sá-Sousa refrescou a abordagem à territorialidade das ordens expondo novos métodos de análise da rede comandatária da Ordem do Templo, utilizando como suporte expositivo a tecnologia SIG, em que se projectam os dados produzidos em função da aplicação de algoritmos de distância e de densidade geográfica. Apesar do estado preliminar das suas conclusões, foi possível entrever um vasto rol de potencialidades para uma melhor leitura da propriedade das ordens» (Neto, 2024).

Un'altra tipologia di fonti sono quelle provenienti dalla Curia regia del Regno di Sicilia, per il periodo svevo si è fatto riferimento alla documentazione della Curia imperiale di Federico II, mentre per quello angioino alla ricostruzione dei registri della cancelleria angioina. Per la Capitanata una fonte molto utile e dettagliata è il *Quaternus de Exccadenciis* di epoca sveva che ha consentito una ricostruzione delle proprietà templari in quest'area geografica intorno alla metà del Duecento, sebbene occorra precisare che si trattava di beni usurpati dall'Ordine alla Curia federiciana durante la minore età di Federico II e non di tutte le effettive proprietà (Ricci, 2018, pp. 159-163). Altrettanto importanti sono i documenti rinvenuti da archivi di enti ecclesiastici, come la Curia pontificia (Petracca, 2012), pervenuti in forma integrale o di regesto, oppure di altre istituzioni religiose presenti in Puglia con le quali il Tempio interagì, come ad esempio l'abbazia di san Leonardo in Valle Volaria o i monasteri benedettini di santa Maria di Tremiti e di Torremaggiore. Per la parte finale della vicenda storica templare è risultata molto proficua la trascrizione ottocentesca di documenti conservata presso la Biblioteca nazionale di Napoli che reca il titolo di *Reassunto de' Diplomi esistenti nell'Archivio della Regia Zecca appartenenti all'abolito Ordine de' Templari, ed all'attuale S. M. Ordine de Cavalieri di S. Giovanni di Gerusalemme compilato sotto gli ordini del Sig. Balio Fra Francesco Antonio Cedronio Ricevitore e Ministro dell'Ordine presso S. M. Siciliana per opera dell'Avvocato Felice Parrilli* con diverse notizie sui possedimenti dell'Ordine in Puglia e Lucania tra la fine del Duecento e l'inizio del Trecento. Gli atti processuali rinvenuti dalle inquisizioni a carico dei Templari, con il relativo sequestro dei beni, hanno fornito diverse indicazioni: tra le fonti più interessanti vi è l'inventario dei beni della precettoria di Lecce che ha permesso la ricostruzione delle proprietà nel Basso Salento (Fiori, 2010).

Come si può osservare si tratta di un complesso abbastanza eterogeneo di fonti, talvolta pervenute in forma integrale, molto spesso solo sotto forma di regesto; vi sono documenti nei quali i Templari compaiono come attori e documenti nei quali gli stessi vengono citati come confinari della descrizione di proprietà fondiarie vendute: in tal caso si tratta di informazioni piuttosto frammentarie, ma che sono comunque utili per l'individuazione delle località nelle quali i cavalieri possedevano dei beni.

Dati e metodologia

La Puglia fu, probabilmente, la regione del Mezzogiorno continentale italiano che vide la maggiore presenza dell'Ordine templare³, o, quanto meno, quella per la quale è pervenuto il maggior numero di attestazioni documentarie. Barletta era la sede principale dell'Ordine nella provincia di *Apulia* (Ricci, 2017) che, sino alla Guerra del Vespro (1282), abbracciava tutto il Regno di Sicilia.

³ Per un quadro complessivo sulla presenza templare in Puglia si veda Ricci (2009), mentre per le altre regioni si rinvia a Salerno (2013).

Partendo da quanto sino a oggi edito – fonti e letteratura –, si è proceduto con lo spoglio della documentazione dell’Ordine del Tempo, relativa a proprietà e insediamenti, riguardante l’ambito geografico riconducibile all’attuale Puglia: ad esempio, non è stato considerato il basso Molise, parte della provincia di Capitanata in epoca medievale, oppure il Materano, parte della Terra d’Otranto, mentre si è tenuto conto di Spinazzola, che, invece, rientrava nella provincia di Basilicata. Il patrimonio fondiario templare⁴ si venne a formare, e ad accrescersi, abbastanza rapidamente grazie alle donazioni da parte di benefattori, a cui seguirono anche acquisiti e permutate, a seconda delle necessità e delle circostanze. Ciascuna attestazione è stata trasformata in una riga di una base di dati creata utilizzando MS Excel; nel complesso le attestazioni sono state 185 per un periodo che va dal 1137 al 1381. L’analisi è stata condotta anche per il periodo successivo alla soppressione dell’Ordine (1312), in quanto vi sono diverse menzioni di proprietà templari passate all’Ordine di San Giovanni per disposizione pontificia. Per ciascuna attestazione sono stati raccolti e memorizzati i campi (variabili) con una breve descrizione (tab. 1)

Variabile	Descrizione
Anno	Anno dell’attestazione
Secolo	Secolo dell’attestazione
Periodo	Classi di intervallo di 25 anni
Epoca	Periodizzazione in base alla dinastia regnante nel Regno di Sicilia
Località	Ubicazione della proprietà
Comune	Comune attuale di ubicazione della proprietà
Provincia_Moderna	Provincia attuale
Giustizierato	Giustizierato in cui era ubicata la località
Diocesi	Diocesi in cui ricadeva la località
Lat	Latitudine
Lon	Longitudine
Tipo_Insedimento	Tipologia dell’insediamento
Titolo_Chiesa	Intitolazione della chiesa
Classificazione_Proprietà	Classificazione delle proprietà fondiarie

Tabella 1. Campi utilizzati per la descrizione delle attestazioni templari in Puglia

Per quanto concerne l’aspetto temporale, partendo dall’anno, oltre a ricavare il secolo di appartenenza, è stato trasformato in una variabile (Periodo) divisa in intervalli di classi dell’ampiezza di 25 anni a cominciare da 1125-1149 per finire a 1375-1399, per un totale di 10 classi. Un’altra variabile utilizzata è stata chiamata Epoca e fornisce una periodizzazione legata alla dinastia regnante nel Regno di Sicilia e alla soppressione dell’Ordine, avendosi quattro modalità: normanna (1130-1194), sveva (1195-1266), angioina (1267-1312) e post-soppressione (1313-1390). Tale variabile può risultare utile per cercare di

⁴ Per l’epoca normanno-sveva si rimanda a Ricci (2020).

comprendere l'impatto, se vi fu, della monarchia sulle proprietà e sulla diffusione dell'Ordine. La variabile Località contiene la denominazione della località nella quale si trovava la proprietà templare, mentre Comune indica in quale territorio comunale odierno essa era ubicata, allo stesso modo per quanto riguarda la provincia moderna. I giustizierati, distretti amministrativi in cui era diviso il Regno di Sicilia, considerati sono: Capitanata, Terra di Bari, Terra d'Otranto e Basilicata. Il campo Diocesi riporta la sede episcopale nella quale la località rientrava. Gli insediamenti sono classificati in quattro tipologie: domus-precettoria (insediamento guidato da un precettore), chiesa, ospedale e proprietà fondiaria. Le proprietà immobiliari, a loro volta, sono state distinte in: terra (appezzamenti di terra), casa, struttura produttiva (frantoio, forno, mulino, lago), masseria (azienda agricola), casale (insediamento abitato con proprietà terriera, feudo), castello. A tali variabili, desunte dalle fonti documentali, sono state aggiunte quelle necessarie a geo-referenziare le località nelle quali erano collocati i possedimenti templari, ovvero l'attribuzione a tali proprietà di un'informazione relativa alla sua ubicazione geografica con l'indicazione delle coordinate utili a individuare un punto sulla superficie terrestre: la Latitudine (distanza angolare del punto dall'equatore) e la Longitudine (distanza angolare del punto da un piano meridiano di riferimento, di solito quello di Greenwich). L'attribuzione delle coordinate è stata fatta utilizzando Google Maps. Qualora la località di epoca medievale sia rintracciabile, con una buona approssimazione, sul territorio in epoca attuale, sono state considerate le coordinate precise, mentre qualora non sia stato possibile individuare esattamente la posizione della località, si è utilizzata quella del comune nel cui territorio essa ricadeva. In una circostanza, per la località Lama, pur sapendo che la sua collocazione spaziale è in provincia di Foggia, non si conosce l'ambito comunale e, pertanto, essa è stata esclusa dall'analisi geografica, avendosi in tal modo 183 località geo-referenziate. Si può ritenere che, per l'esame a livello regionale che si intende realizzare, il grado di accuratezza delle coordinate geografiche sia piuttosto soddisfacente. Lo strumento che sarà utilizzato per effettuare la disamina spaziale degli insediamenti templari è il Geographic Information System, «ormai consolidato come una prassi comune nella ricerca per tutte le discipline che si occupano, a vario titolo, dello studio dei fenomeni spaziali e territoriali» (Grava et al., 2020, p. 2)⁵. Il GIS può definirsi come un «sistema per acquisire, conservare, validare integrare, manipolare, analizzare e visualizzare informazioni che hanno un riferimento spaziale sul globo terrestre» (Ibidem) che può essere applicato anche ai dati storici (Historical GIS), riscontrando notevoli vantaggi nella ricerca storica come la «capacità di rappresentare graficamente l'area di studio attraverso la combinazione di molteplici fonti la possibilità di analizzare l'impatto delle dinamiche storiche sui contesti spaziali utilizzando strumenti statistici» (Ivi, p. 4). Si vuole ricordare, a tale scopo, la definizione di Historical GIS formulata dalla

⁵ Sull'utilizzo del GIS in ambito storico si vedano anche: Knowles (2002), Gregory, Ell (2007) e Bodenhamer, Corrigan, Harris (2010).

geografa statunitense Anne Kelly Knowles: «Geography is the study of spatial differentiation, history the study of temporal differentiation. Historical GIS provides the tool to combine them to study patterns of change over space and time» (Knowles, 2002). L'utilizzo dello strumento GIS non serve a «produrre dei meri cartogrammi cartacei», quanto piuttosto a creare basi di dati geografiche che dialoghino tra di loro e consentano di rispondere in maniera rapida ed efficace alle domande del ricercatore (Grava, 2022, p. 51).

Esistono diversi software che consentono la gestione e rappresentazione di dati geografici, alcuni sono commerciali, come ArcGIS prodotto da ESRI, e altri open source, come QGIS o GRASS. In questa sede per le elaborazioni geografiche si è utilizzato QGIS.

I Templari nella Puglia medievale: il contesto regionale e le relazioni con gli altri attori politici, economici e religiosi

Nel 1130 Ruggero II d'Altavilla riuscì finalmente a unificare tutti i domini normanni nel Mezzogiorno italiano con la creazione di una nuova entità statale: dalla Contea di Sicilia e dal Ducato di Puglia e Calabria nasceva il Regno di Sicilia. In Puglia l'elemento normanno (Martin, 1993, pp. 521-526) si era definitivamente affermato sulle popolazioni longobarde e bizantine con la diffusione dei fenomeni della signoria feudale e dell'incastellamento (Ivi, pp. 272-292 e pp. 301-328). La regione in quel momento storico godeva di una notevole prosperità dal punto di vista commerciale, era al centro dei rapporti con Venezia, l'Oriente e l'Africa settentrionale e passaggio obbligato tra Oriente e Occidente con le sue città portuali. La nascita del Regno normanno nel XII secolo consentì alla Puglia di uscire dal gruppo delle regioni in via di sviluppo (Musca, 1979, pp. 237-252). Alla vivacità economica e commerciale si associò il fermento religioso con l'affermazione delle istituzioni monastiche benedettine, molto favorite dalla monarchia e dalla nobiltà normanna e dall'autorità vescovile. Accanto al commercio, l'economia regionale era basata sull'agricoltura e, in particolare, sulla triade mediterranea: frumento, olivo e vite (cfr. Martin, 1993) a cui si aggiungeva l'allevamento. Accanto alla proprietà latifondiarla laica ed ecclesiastica vi era la piccola azienda, cellula produttiva fondamentale nell'economia pugliese (Licinio, 1979, pp. 299-329). È questo, per grandi linee, il quadro del contesto regionale nel quale, a partire dal 1137, viene a insediarsi l'Ordine templare, riconosciuto ufficialmente dall'autorità papale nel 1129.

È assai probabile che il Ruggero II, nella fase iniziale, non fu un grande sostenitore delle crociate e degli ordini militari; solo dopo il 1139, anno della riappacificazione del sovrano normanno con papa Innocenzo II, i Templari ebbero nel Mezzogiorno un clima più favorevole per il loro insediamento (Ricci, 2022, pp. 16-17). La monarchia, con i successori di Ruggero II, continuò a mostrare una certa benevolenza nei confronti dell'Ordine con la concessione di benefici, privilegi e protezione, ma senza mai elargire donazioni. Per questo

occorre attendere l'ascesa della dinastia sveva, quando Enrico VI concesse loro il casale di Lama Ciprandi. Anche Federico II inizialmente, durante la sua minore età, continuò la politica dei predecessori, ma con la debolezza della monarchia i Templari finirono per accumulare un notevole potere. Potendo contare anche sull'appoggio di diversi feudatari e potentati locali, essi acquisirono, molto spesso in modo illegittimo e fraudolento, beni appartenenti alla Curia, dando luogo a vere e proprie usurpazioni. Raggiunta la maggiore età e compresa la minaccia che gli Ordini militari potevano esercitare, il sovrano abbandonò gradualmente la politica a loro sostegno e avviò un'azione intesa al recupero dei beni usurpati alla corona, mostrando un'aperta ostilità, aggravata dal più ampio conflitto con il papato. Questo frangente storico costituì una battuta di arresto all'espansione templare che aveva caratterizzato l'avvio del XIII secolo. Solo nel proprio testamento Federico II stabilì la restituzione dei beni all'Ordine. Diverso, invece fu il rapporto con Manfredi, assai favorevole nei riguardi dei templari, anche in ragione del fatto che a guidarli nel Mezzogiorno era un suo consanguineo (Ricci, 2022, pp. 10-11). Con l'avvento della dinastia angioina l'insediamento templare ebbe notevole vigore, i nuovi sovrani furono grandi sostenitori dell'Ordine, lo favorirono con la concessione di esenzioni fiscali per l'esportazione dei beni dai porti regnicoli, così come diversi cavalieri furono al servizio della monarchia angioina come tesoriere o ambasciatori. Solo nel 1308 Roberto d'Angiò fu costretto dall'ingombrante parente francese ad avviare le inquisizioni nei confronti dell'Ordine nel Regno di Sicilia (Ricci, 2009, pp. 28-35).

Anche i rapporti con i feudatari del Regno, altra importante entità con cui i Templari interagirono, furono spesso ambivalenti. La nobiltà normanno-sveva si fece promotrice di elargizioni abbastanza consistenti (Ricci, 2020, pp. 34-39 e 45-48) in Sicilia e Puglia (ricordiamo, in quest'ultimo contesto, Accardo II, signore di Lecce, Ruggero de Imbracis, barone di Trani, Corrado di Lutzelinhardt, marchio Molisii) contribuendo alla loro affermazione a cavallo tra XII e XIII secolo; tuttavia non dovettero mancare occasioni di conflitto se nel 1244 Innocenzo IV si rivolse ai vescovi di Capitanata per impedire a conti e baroni di recare molestie ai Templari, pena la scomunica e l'interdizione. Si vennero a creare legami di associazione di alcuni esponenti della nobiltà con il Tempio, come nel caso di Avenia filia Malgi Corvulini, ricordata come oblata nel 1169, o di Ruggero de Trabalia, miles tranese documentato come confratello nel 1196 (Ricci, 2022, p. 68). La feudalità transalpina emigrata nel Regno con gli Angiò entrò sovente in conflitto con gli insediamenti templari, rendendosi protagonista di occupazioni illecite di proprietà o di molestie nei loro confronti; emblematici sono gli episodi che riguardano Ruvo, Gravina, Sannicandro e Salpi (Ricci, 2009, pp. 59, 66, 86) che spinsero l'Ordine a rivolgersi ai sovrani angioini, e talvolta al papato, per far cessare vessazioni, molestie o richieste di pagamento di imposte. In alcune circostanze i feudatari, durante la fase di transizione del passaggio dei beni templari ai Giovanniti, approfittando del momento di incertezza si impossessarono di alcune proprietà, come nel caso del casale di Serritella occupato dal signore di Pietra Monte Corvino (Ivi, p. 82). Le comunità

locali, soprattutto i ceti più abbienti, mostrarono spesso devozione e favore nei confronti dell'Ordine: sono documentate diverse donazioni, così come si registrarono più casi di associazione o oblazione da parte di laici.

L'Ordine nella seconda metà del Duecento, divenuto ormai assai potente nel Regno, si rese protagonista di alcuni episodi di prevaricazione nei confronti di alcune compagini cittadine che richiesero l'intervento a più riprese della monarchia angioina come nel caso degli abitanti di Barletta, da cui i Templari pretendevano nel 1294 diritti di fida non autorizzati sul bestiame, oppure del sequestro di navi e merci di mercanti dell'Italia centro-settentrionale nel porto di Brindisi nel 1270.

Tra gli altri interlocutori dei Templari in Puglia vi furono le istituzioni ecclesiastiche locali: anche in tal caso i rapporti ebbero segno alterno nel corso del tempo: in genere il potere vescovile si mostrò abbastanza benevolo, soprattutto nei primi decenni dello stanziamento, basti ricordare le concessioni dei vescovi di Canne relative a Santa Maria de Salinis (Ivi, pp. 56-57), mentre ai primi del Trecento il vescovo di Lucera era richiamato da Benedetto XI perché accusato di molestie alle persone e ai beni dell'Ordine in quel centro. In generale costituivano un freno all'espansione degli ordini militari in Europa e non sarebbe un caso la scelta di Barletta come casa madre templare nel Mezzogiorno continentale proprio per l'assenza dell'autorità episcopale (Toomaspoeg, 2018, pp. 89-90). In Capitanata (Ricci, 2018, pp. 165-168), l'area geografica con la maggiore presenza di insediamenti templari, si registrano diversi casi di contrasto con le istituzioni religiose regolari, sovente per questioni di natura economica legate a proprietà fondiari: si ricordano le controversie con l'abate benedettino di Santa Maria di Tremiti (1175-1181), con gli agostiniani di San Leonardo di Valle Volaria (1213), con l'abate di Santa Maria di Pulsano (1219), con i benedettini di Torremaggiore (1225) e con i cistercensi di Penne (1226). Molto probabilmente le cause di tale litigiosità vanno ascritte al notevole dinamismo templare nella Capitanata in epoca normanno-sveva. Costante fu l'intervento del papato a favore dei Templari nel Mezzogiorno, particolarmente sollecito durante l'epoca federiciana per ottenere la restituzione dei beni sequestrati dal sovrano. Dal punto di vista delle donazioni, assai importante fu quella di Bonifacio VIII nel 1295 con l'attribuzione del monastero di San Pietro di Torremaggiore con una serie di dipendenze in Capitanata (Ricci, 2009, p. 87).

L'analisi geografica della presenza templare

Una volta inseriti i dati sulle proprietà templari all'interno del GIS, sono state prodotte diverse carte geografiche della Puglia con la rappresentazione sul territorio delle medesime. Occorre tener presente che in più casi le attestazioni documentali riguardano delle stesse proprietà nel corso del lasso temporale esaminato. Per quanto concerne l'analisi, oltre all'elemento spaziale, saranno considerati anche quello temporale e la tipologia dei possedimenti. Accanto alla

rappresentazione cartografica, si farà ricorso anche a tabelle e grafici. Nella prima figura si può vedere l'ubicazione di tutte le proprietà templari, senza alcuna distinzione. I cerchi scuri indicano le precettorie (fig. 1). È il nostro punto di partenza per illustrare e comprendere la geografia dei Templari sul territorio pugliese. Emerge chiaramente con lo stanziamento dei cavalieri segue un pattern spaziale preciso e non è dettato da fattori puramente casuali, ma da una strategia insediativa piuttosto evidente. Questo particolare mette subito in evidenza l'importanza dei fattori geografici nello stabilimento templare nella regione.

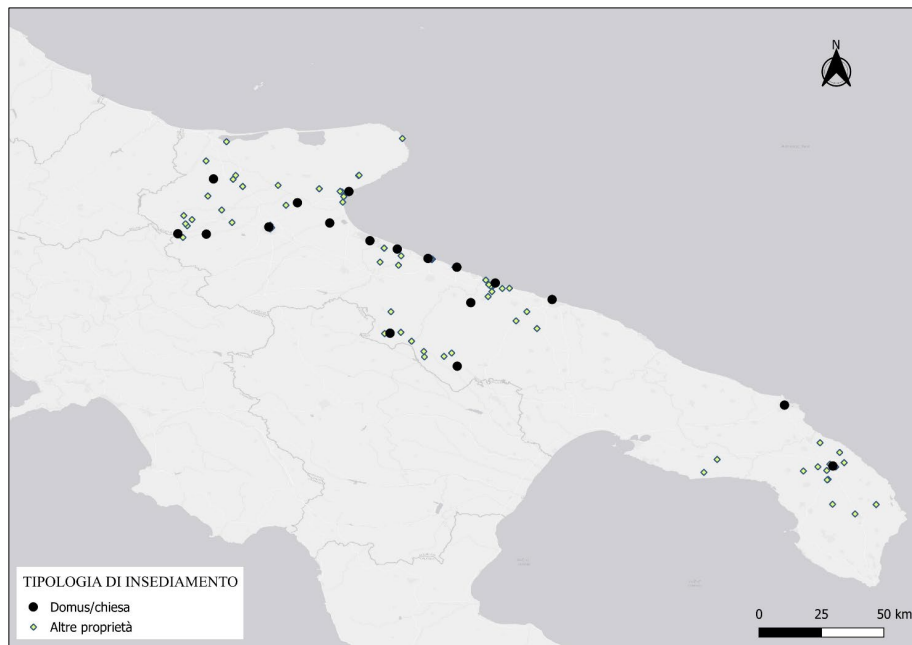


Figura 1. Le proprietà templari in Puglia 1137-1381. Elaborazione dell'autore

Possiamo individuare cinque aree (cluster) nelle quali i Templari ebbero le loro proprietà nei giustizierati apulo-lucani. Cominciando da nord, si nota la densa presenza nel Tavoliere (Toomaspoeg, 2012; Petracca, 2016; Ricci, 2018), con delle propaggini verso il Subappennino dauno, tra cui emerge Alberona (1238), centro fondato proprio dai Templari (Pellettieri, 2009, p. 71) e in seguito loro feudo con le sue dipendenze, e il Gargano, con l'insediamento più rilevante nella città portuale di Manfredonia (1283) che ebbe un ruolo cruciale nella spedizione di derrate alimentari verso la Terrasanta nella seconda metà del Duecento. Ubicata al centro del Tavoliere in una posizione geograficamente strategica e ben collegata con il resto della regione e anche con tutto il Regno normanno-svevo, Foggia fu l'insediamento più importante dei Templari in Capitanata: qui ebbero la chiesa di San Giovanni (1213 ca.), ubicata nei pressi di Porta Arpana (Ricci, 2018, pp. 176-179) e di un'arteria viaria in direzione

Manfredonia. La Capitanata costituiva, assieme alla Sicilia, il granaio della Terrasanta tra XII e XIII secolo. La seconda area è di minore impatto visivo ed è più “nascosta” sulla cartografia: si tratta della valle dell’Ofanto, a partire dalla sua foce, nei pressi della quale vi era la chiesa e masseria di Santa Maria de Salinis (1158) per proseguire verso l’interno sino al territorio lucano, dove avevano sede la precettorìa di Melfi (1201) e le proprietà a Lavello, Cisterna e Forenza (Pellettieri, 2006, pp. 496-501). La terza area è costituita dalla costa adriatica della Terra di Bari nel tratto compreso tra Barletta (1158) e Bari (1262), in entrambe le città vi era una precettorìa; anche in questo caso si notano alcune propaggini verso l’interno: nella zona pre-murgiana nel 1204 è attestata la domus di Ruvo (Ricci, 2013), tra l’altro ubicata lungo il tragitto della via Traiana. La motivazione principale della presenza nei centri costieri è da imputare al ruolo determinante delle strutture portuali (Ricci, 2014) nei collegamenti tra la base arriera dell’Europa e la prima linea in Terrasanta, con un movimento di uomini (cavalieri, sergenti, personale ausiliario, pellegrini), derrate (cereali, legumi, carne salata, formaggio, olio, vino) e animali (principalmente cavalli). Nella seconda metà del XIII secolo vi è una abbondante documentazione di spedizioni, quasi sempre in regime di esenzione d’imposta garantita dalla monarchia angioina, dai porti pugliesi: Manfredonia, Barletta e Brindisi furono quelli maggiormente utilizzati, di minore importanza quelli di Trani e di Bari. Per altre località costiere, come Molfetta (1148) o Giovinazzo⁶ (1332), l’interesse non fu tanto quello verso l’attività portuale, quanto per il vasto entroterra di questi centri nei quali era praticata l’olivicoltura e, soprattutto a Molfetta, i Templari furono proprietari di estesi oliveti che garantivano una produzione considerevole di olio sin dai primi anni del loro stanziamento in Puglia.

La quarta area è costituita dalla zona murgiana (Raguso 1996; Carrabba 2010) che vede in Gravina (1272) e Spinazzola (1137) i principali centri; nel secondo vi sarebbe la prima attestazione di una proprietà templare nel Mezzogiorno, sebbene tale affermazione risulti plausibile, non è esente da critiche (Ricci 2009, pp. 21-22; Ricci 2020, pp. 29-30). Anche nell’area delle Murge la presenza è imputabile principalmente all’impianto di aziende agricole dedite alla coltivazione dei cereali e all’allevamento di bestiame. Gli insediamenti pugliesi di questa zona si collegavano strategicamente a quelli lucani, che possono essere considerati parte integrante di questo raggruppamento geografico. Nella Terra d’Otranto il ruolo di domus principale lo contendono Brindisi⁷ (1196 o 1244) e Lecce⁸ (1308); la prima, ubicata presso la chiesa di San Giorgio, si occupava della gestione marittima del Tempio, essendo tra i porti maggiormente utilizzati dai cavalieri e sede di una base della marineria, mentre la seconda, presso la chiesa di Santa Maria, era il centro di gestione di una vasta rete di proprietà fondiarie nel

⁶ Per Molfetta si vedano Ricci (2011) e de Santis (2014); mentre per Giovinazzo Ricci (2010).

⁷ Su questo insediamento si rimanda a Capiferro (2009).

⁸ Sulla presenza templare nel Basso Salento si vedano Fiori (2010) e Ricci (2012b).

Basso Salento, come emerge da un inventario del 1308; purtroppo non sappiamo da quale anno tale precettoria fu attiva, avendo un'unica attestazione risalente all'epoca delle inquisizioni. Di fondazione templare dovrebbe essere Maruggio, definito «casale Marigii, quod fuit quondam Templariorum» in un documento di epoca angioina, poi passato ai Giovanniti (Pellettieri 2009, p. 72). Dalla distribuzione percentuale delle attestazioni di proprietà templari nei quattro giustizierati considerati emerge che Terra di Bari e Capitanata, con poco più del 40% ciascuno, sono quelli con la maggiore presenza (fig. 2). Se rapportiamo però all'estensione territoriale, la Terra di Bari con 14,3 attestazioni ogni 1.000 kmq è l'area con la più elevata densità.

Dal punto di vista diocesano, le sedi con il maggior numero di attestazioni sono nell'ordine: Molfetta (22), Salpi e Lecce (20), Canne e Siponto (18).

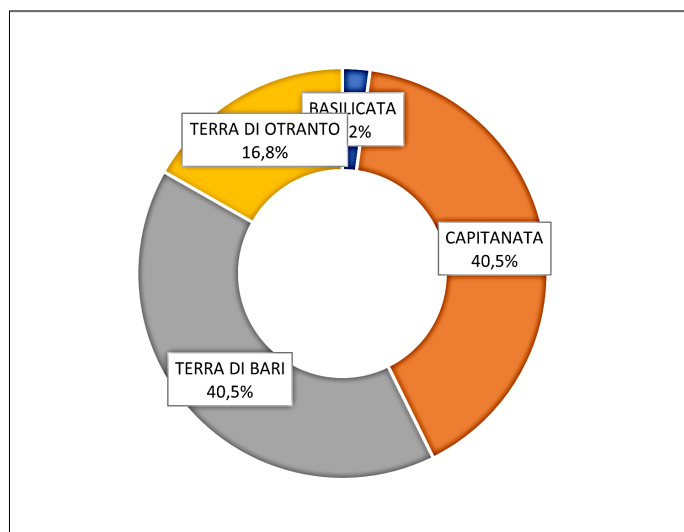


Figura 2. Distribuzione percentuale delle attestazioni di possedimenti templari nei giustizierati rientranti nell'attuale territorio pugliese dal 1137 al 1381. Elaborazione dell'autore

Nella figura successiva sono riportate le cinque aree di stanziamento templare nel territorio pugliese e le direttrici di espansione da Barletta, centro principale nel Mezzogiorno e sede del maestro provinciale; in blu sono riportati gli insediamenti lucani che dipendevano da Barletta, collegati alla rete pugliese, di cui erano parte integrante (fig. 3). Un ruolo assai importante, tra le cinque aree in cui vi fu la presenza templare in Puglia, è giocato dalla valle dell'Ofanto⁹, probabilmente anche quella meno indagata dal punto di vista storico. Essa fungeva da raccordo tra gli insediamenti del Tavoliere, della costa adriatica e quelli della dorsale murgiana; era una vera e propria “cerniera” che collegava e

⁹ Uno dei pochi studiosi a soffermarsi su tale area geografica è stato Iorio (1997, pp. 100-101).

teneva insieme tutti gli stanziamenti della Puglia centro-settentrionale. Da Barletta i Templari si spinsero verso Ovest nella valle dell'Ofanto, cominciando dalla foce con la chiesa di Santa Maria de Salinis, per poi risalire il fiume verso i casali di San Cassiano (attuale San Ferdinando di Puglia), di Santa Maria *de Raptio* nel territorio della diocesi di Canne, sino ad arrivare in Basilicata a Melfi, ottenendo diverse proprietà fondiarie che costeggiavano una trafficata arteria stradale che collegava Barletta e la Capitanata. Non solo terre, ma anche punti d'acqua, tratturi, guardi, salite, strade paralitoranee, – non è da escludere anche la pesca fluviale, come sembra rimandare il toponimo Barcarum – in un ambito territoriale che attirava non solo i Templari, ma anche gli altri ordini gerosolimitani: Giovanniti, Santo Sepolcro, Teutonici possedevano proprietà confinanti con quelle dei cavalieri rossocrociati. Era un'area molto ambita dalle istituzioni religiose stanziate nella vicina Barletta e nella quale la concorrenza non mancava, annoverando anche l'episcopato cannese tra i grandi proprietari fondiari nella zona ofantina.

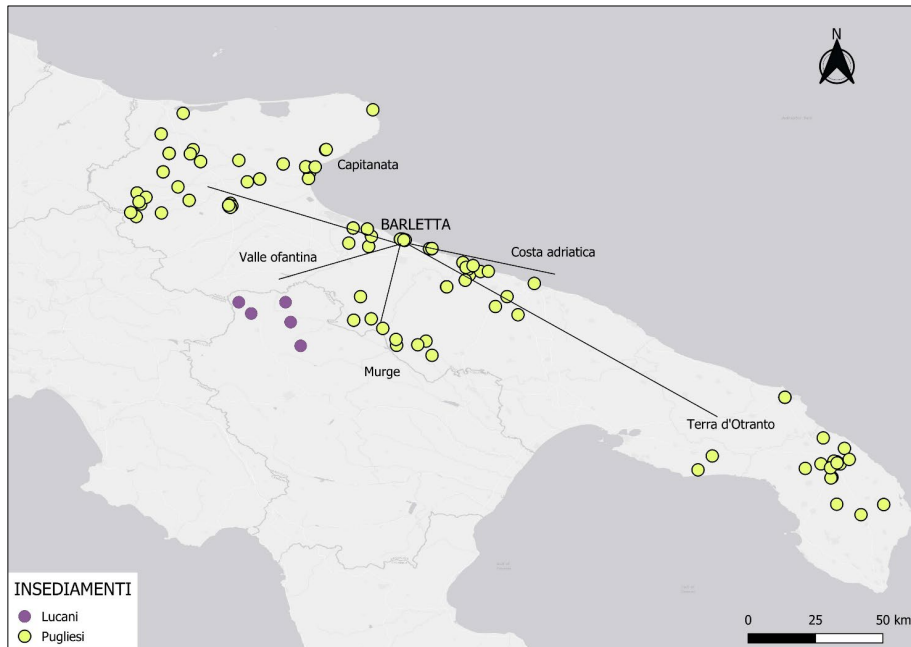


Figura 3. Aree geografiche di insediamento templare in Puglia e direttrici di espansione da Barletta (1137-1381). Elaborazione dell'autore

Un altro particolare di non poco conto è la completa assenza di proprietà templari in un'area piuttosto estesa nel territorio a sud-est, corrispondente, per grandi linee alle diocesi di Monopoli, Conversano, Ostuni, Castellaneta e Taranto¹⁰.

¹⁰ Si possono osservare anche altre aree meno estese nelle quali non vi furono stanziamenti templari: il Basso Tavoliere e il Salento meridionale. Nel primo caso si tratta

La distribuzione delle attestazioni secondo il giustizierato e l'epoca consente di abbinare all'analisi spaziale quella storica (tab. 2). La maggior parte dei riscontri documentali si registra per l'epoca angioina (48,1%) con il numero più consistente per la Terra di Bari, segue l'epoca sveva con il 34,1%, mentre in questo caso a primeggiare è la Capitanata. È proprio durante i primi anni del regno di Federico II che i Templari, ma anche gli altri ordini militari, approfittando della debolezza della monarchia e con l'appoggio della nobiltà normanna riuscirono, a volte anche mezzi non propriamente legali, ad accrescere in maniera sensibile il proprio patrimonio fondiario nel Mezzogiorno (Ricci, 2022, pp. 38-40) e soprattutto nel Tavoliere. Da notare come quasi tutte le attestazioni in Terra d'Otranto siano concentrate durante il periodo angioino ($26/31=83,8\%$), particolare che potrebbe essere indicativo di uno stanziamento più lento e tardo in questo contesto territoriale rispetto agli altri giustizierati.

Giustizierato	EPOCA				Totale
	Normanna	Sveva	Angioina	Dopo soppressione	
Basilicata	1		2	1	4
Capitanata		41	24	10	75
Terra di Bari	8	19	37	11	75
Terra di Otranto		3	26	2	31
Totale	9	63	89	24	185
% Epoca	4,9	34,1	48,1	13,0	100,0

Tabella 2. Distribuzione delle attestazioni di proprietà templari in Puglia secondo il giustizierato e l'epoca. Elaborazione dell'autore

Per comprendere l'incidenza percentuale, in termini di attestazioni, delle diverse tipologie di proprietà templari, si propone la seguente elaborazione (fig. 4). Emerge come il 45,4%, la quota maggiore, sia rappresentata da appezzamenti di terra (gestiti quasi sempre direttamente), seguiti dalle precettorie con il 21,6%, al terzo posto vi erano le abitazioni, quasi sempre concesse in fitto o in enfiteusi, con il 10,8%, mentre al quarto troviamo le chiese semplici dipendenti da altre domus con l'8,6%. Le altre tipologie di proprietà raccolgono meno attestazioni, ma questo non sminuisce l'importanza, soprattutto dal punto di vista economico, di masserie, casali e altre strutture produttive (frantoi, mulini, laghi, saline) che contribuivano alla formazione del reddito degli insediamenti (Ricci, 2012).

Volendo attribuire una connotazione specifica per ciascun giustizierato in base alla tipologia di proprietà presenti, possiamo affermare che Terra di Bari e Terra d'Otranto sono caratterizzate maggiormente da domus urbane e proprietà

di un territorio con un limitato numero di insediamenti medievali e questo potrebbe spiegare la mancanza di elargizioni a favore dei Templari.

terriere, la Capitanata da abitazioni, casali e altre strutture produttive, mentre la Basilicata da masserie e chiese.

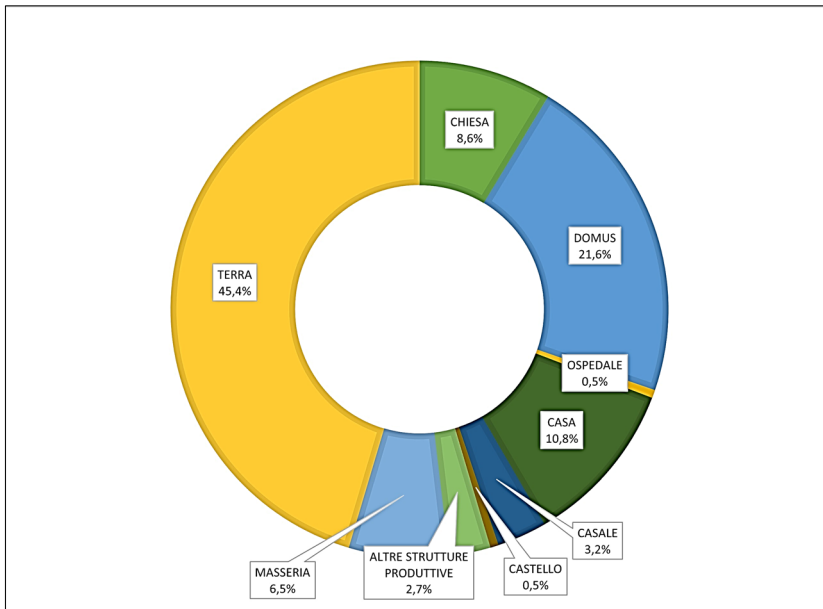


Figura 4. Composizione percentuale delle proprietà templari in Puglia (1137-1381). Elaborazione dell'autore

Tra gli insediamenti templari quelli di maggiore rilievo, da un punto di vista organizzativo, sono costituiti dalle domus o precetorie (Luttrell, Pressouyre, 2002; Josserand, 2009), ovvero dagli stanziamenti stabili, con la presenza di una comunità di frati, più numerosa nella casa madre di Barletta (Tommasi, 1994; Iorio, 1996; Toomaspoeg, 2018), più contenuta nelle altre. Si tratta di centri gestionali e direttivi delle diverse strutture produttive possedute dai Templari, guidati da un ufficiale, di solito un cavaliere, ma in alcuni casi anche da un sergente, chiamato precettore. Altre funzioni erano l'invio delle responsioni alla sede centrale e il reclutamento di nuovo personale. Attorno alla precetoria gravitava una vasta e composita schiera di uomini e donne che costituivano la famiglia templare (Ricci, 2022, pp. 66-78).

A Barletta era presente la comunità più numerosa e soprattutto qui soggiornava il maestro provinciale; questi sovrintendeva all'amministrazione e al controllo della provincia di *Apulia* e teneva i rapporti con il vertice dell'Ordine in Terrasanta. La scelta di Barletta come sede principale nel Mezzogiorno continentale non è affatto casuale; luogo di elezione per la presenza di Templari, Giovanniti, Teutonici, Lazzariti, Santo Sepolcro, Tempio del Signore e con un particolare rapporto con la Terrasanta (Derosa, 2015; Rivera Magos, 2016). La città tra XI e XII secolo ebbe uno sviluppo notevole, la fondazione della chiesa del Santo Sepolcro e lo stanziamento degli Ordini militari contribuirono al suo

accrescimento urbano e alla creazione di nuovi assi viari e borghi. Gli ordini erano interessati a questa città in espansione, al suo porto – uno dei maggiori del Regno di Sicilia – meta di passaggio di pellegrini e crociati diretti in Terrasanta, ma anche, e soprattutto, al suo entroterra (Rivera Magos, 2006). Essa, inoltre, era ben collegata con il Tavoliere, da dove provenivano i cereali prodotti dalle masserie templari. Gli arcivescovi di Trani favorirono lo stanziamento delle realtà ultramarine, nel tentativo di indebolire il clero del Capitolo barlettano (Rivera Magos, 2018). Scrive Panarelli:

«La sorte di Barletta fu segnata in positivo dalla agonia dei centri che le facevano corona: Salpi, Siponto, Canne (ricordiamolo: tutti centri di tradizione episcopale), ma anche la stessa Canosa che non ebbe nel medioevo una fortuna paragonabile a quella di età romana» Panarelli (2000).

Nella figura successiva sono riportate le domus templari documentate in Puglia, assieme alle semplici chiese (fig. 5), mentre nella tabella vi è l'elenco con l'indicazione del titolo della chiesa e l'anno di prima attestazione, qualora dubbio, è seguito da un punto interrogativo (tab. 3).

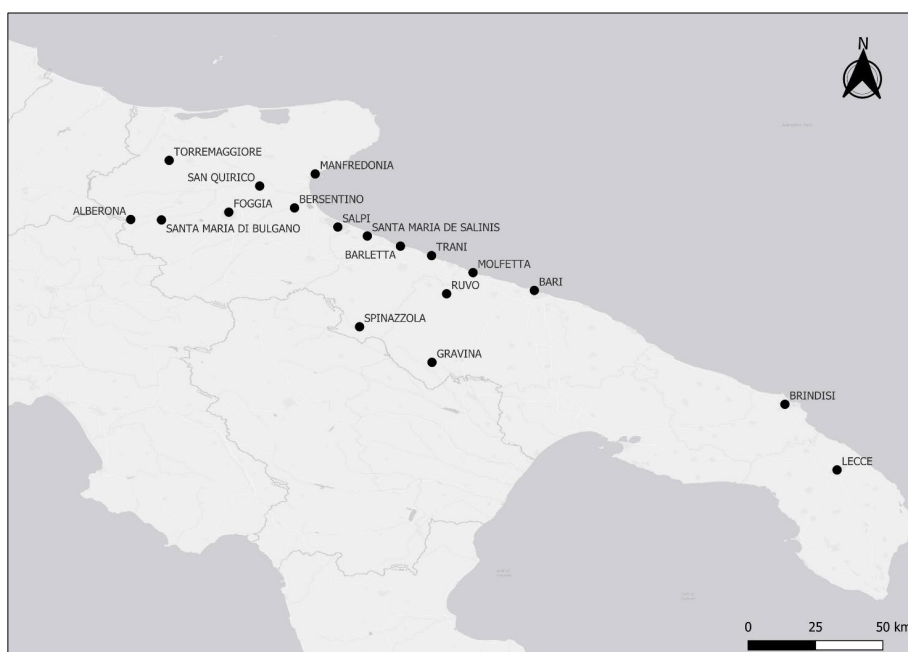


Figura 5. Precettorie e chiese templari documentate in Puglia tra XII e XIV secolo. Elaborazione dell'autore

Località	Titolo	Giustizierato	Diocesi	Anno di prima attestazione
Alberona		Capitanata	Volturara	1238
Bari	Sant'Apollinare	Terra di Bari	Bari	1262
Barletta	San Leonardo	Terra di Bari	Canne	1158
Bersentino	Sant'Arcangelo	Capitanata	Siponto	1213
Brindisi	San Giorgio	Terra d'Otranto	Brindisi	1196?/1244
Santa Maria De Salinis	Santa Maria	Capitanata	Salpi	1158
Foggia	San Giovanni	Capitanata	Troia	1213
Gravina	San Giorgio ?	Terra di Bari	Gravina	1308
Lama	Santa Maria	Capitanata		1213
Lecce	Santa Maria	Terra d'Otranto	Lecce	1308
Manfredonia		Capitanata	Siponto	1299
Molfetta	San Nicola	Terra di Bari	Molfetta	1204
Ruvo	Santa Maria Maddalena ?	Terra di Bari	Ruvo	1204
Salpi	Santa Maria de Charitate	Capitanata	Salpi	1196
San Quirico		Capitanata	Siponto	1213
Santa Maria Di Bulgano	Santa Maria	Capitanata	Lucera	1194
Spinazzola	San Giovanni	Basilicata	Venosa	1308
	San Benedetto			
Torremaggiore	San Pietro	Capitanata	Civitate	1272
Trani	San Giovanni	Terra di Bari	Trani	1142

Tabella 3. Precettoie e chiese templari documentate in Puglia tra XII e XIV secolo secondo il giustizierato, la diocesi e l'anno di prima attestazione. Elaborazione dell'autore

Da un punto di vista geografico, il giustizierato con il maggior numero di precettoie è la Capitanata (10), seguita dalla Terra di Bari (6), poi Terra d'Otranto (2) e Basilicata (1). Sotto l'aspetto cronologico la diffusione avvenne da Trani e Barletta verso la Capitanata (Santa Maria di Bulgano, Santa Maria de Charitate), passando per la foce dell'Ofanto (Santa Maria de Salinis), e verso la Terra di Bari settentrionale (Molfetta, Ruvo). Gli insediamenti murgiani e quelli in Terra d'Otranto sono documentati solo ai primi del Trecento, ad eccezione di Brindisi, per il quale si dispone di un'attestazione dubbia nel 1196 e una, successiva e riscontrata, nel 1244. La maggior parte delle chiese, come da consuetudine templare, erano dedicate alla Vergine, seguivano san Giovanni e alcuni santi guerrieri come Michele e Giorgio.

Se la precettoria costituiva una presenza stabile e visibile su territorio, nonché il centro direzionale a livello locale, le proprietà fondiarie rappresentavano la condizione necessaria alla nascita di una domus, in quanto i Templari dallo sfruttamento economico della terra traevano la principale forma di reddito con la conseguente produzione di ricchezza monetaria, che permise loro di disporre di considerevoli somme in contanti utilizzate per il mantenimento delle precettorie e della famiglia che vi gravitava, per finanziare le attività in Terrasanta e per produrre ulteriore ricchezza. La maggior parte degli appezzamenti terrieri erano donati ai cavalieri, ma non mancavano permuta e acquisti. Erano gli stessi Templari a occuparsi della gestione delle proprietà agricole utilizzando come forza lavoro servi, schiavi e salariati, senza escludere a priori la presenza di *servientes-rustici*, ovvero di sergenti che svolgevano mansioni agricole (Ricci, 2012a, pp. 185-190). Solo nel corso del Trecento, quando oramai la vicenda templare era conclusa, si affermò la gestione indiretta presso gli altri ordini militari, ovvero l'affidamento e la gestione delle terre a concessionari o affittuari che pagavano dei canoni in denaro. Un esempio di patrimonio fondiario templare lo si può desumere dal *Quaternus excadencis* nel quale sono elencate tutte le proprietà terriere sequestrate da Federico II in Capitanata nella prima metà del XIII secolo: si trattava di beni che l'Ordine aveva usurpato alla corona durante la transizione tra la dinastia normanna e quella sveva. Di minore rilevanza economica erano le abitazioni di cui i Templari disponevano e che affittavano. Le proprietà fondiarie potevano consistere in appezzamenti terrieri e case (fig. 6).

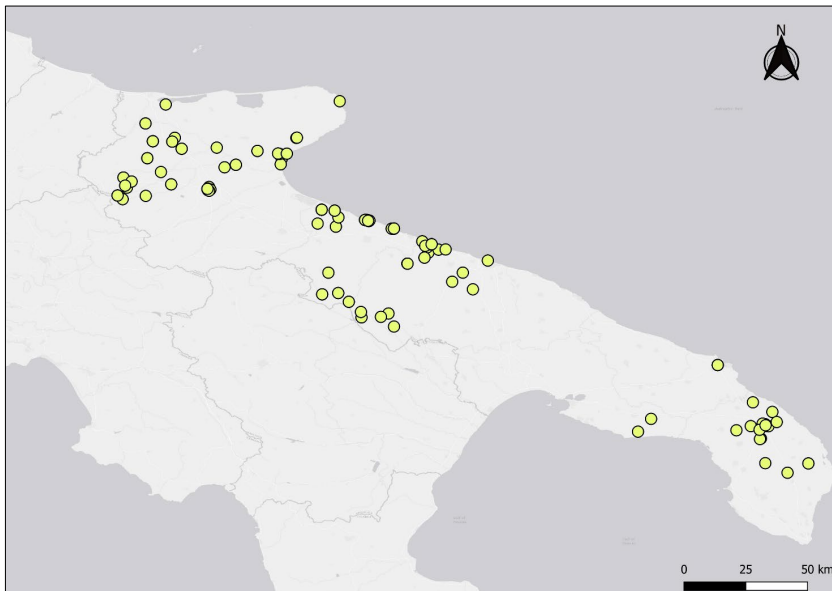


Figura 6. Proprietà fondiarie templari in Puglia (1137-1381). Elaborazione dell'autore

Accanto alle singole proprietà terriere vi erano delle strutture produttive più complesse rappresentate dalle masserie, dalle grancie e dai casali (Ricci, 2012a, pp. 168 e ss.), questi ultimi centri insediativi che costituivano dei veri e propri feudi (fig. 7) peculiarità della Puglia normanna (Martin, 1993, pp. 282-289). Tali strutture erano ubicate prevalentemente in Capitanata e sulla Murgia: nelle masserie templari si praticava la specializzazione basata sul binomio cereali-allevamento ovino (tuttavia non mancava quello bovino, a Lucera possedevano delle mandrie di bufali) al contrario delle masserie regie caratterizzate da policoltura. Nel Nord Barese (Molfetta, Giovinazzo, Terlizzi), invece erano specializzate nella coltivazione dell'olivo e nella produzione olearia; un tipico esempio è costituito dalla domus di San Nicola di Molfetta che gestiva vasti oliveti sparsi sul territorio, frantoi e posture per la conservazione: qui la produzione di olio di oliva, all'inizio del Trecento, ammontava a 500 milari, ovvero, in misure odierne a 3.220 quintali (de Santis 2015, p. 230). Pur essendo un insediamento urbano, Santa Maria del Tempio di Lecce si occupava della gestione di un patrimonio fondiario, sia terre che case, distribuito su tutto il Salento meridionale, ma disponeva anche di una propria mandria bovina e di un piccolo mulino come testimoniato dall'inventario del 1308 (Ricci, 2012b).

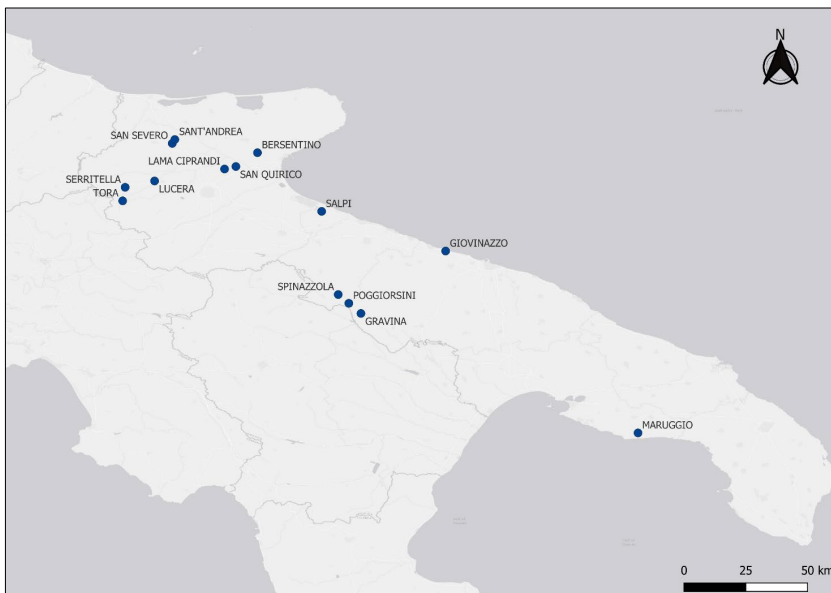


Figura 7. Masserie, grancie e casali templari in Puglia (1137-1381). Elaborazione dell'autore

Oltre alle masserie e alle grancie, i Templari erano proprietari anche di altre strutture produttive (Ricci, 2012a, pp. 173-189), sovente impianti di trasformazione (mulini, frantoi, forni) o conservazione (fovee per il grano) oppure risorse naturali come, ad esempio, laghi o saline (fig. 8). Le saline erano

di una particolare rilevanza nel corso del Medioevo dato che il sale era uno dei beni pubblici e fiscali per eccellenza e le saline ricoprivano un ruolo assai importante per le autorità e per gli attori economici. Per tali motivazioni esse erano gestite in maniera molta attenta e capillare anche dai Templari.

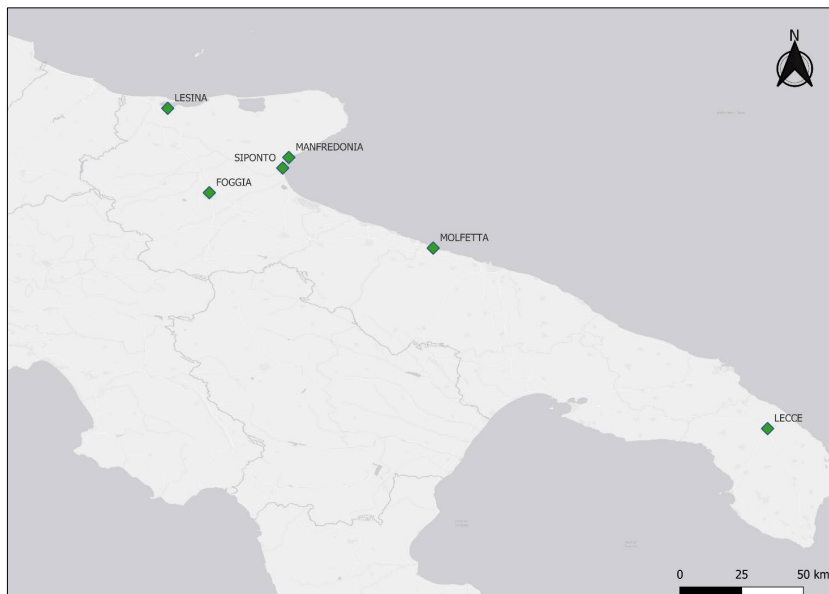


Figura 8. Altre strutture produttive templari in Puglia (1137-1381). Elaborazione dell'autore

Per quanto riguarda l'acquisizione delle proprietà fondiarie degli Ordini religioso-militari Licinio (2004) nota una differenza sostanziale tra Templari, che lo studioso definisce “onnivori”, e Teutonici; questi ultimi erano interessati ad un'acquisizione di tipo “verticale” e strutturale, ovvero non alle sole terre, ma anche alle strutture produttive e di trasformazione, mentre i primi erano orientati maggiormente a una forma di acquisizione di tipo “orizzontale” e patrimoniale, volta al semplice accumulo di beni fondiari. Tuttavia, secondo la nostra opinione, l'atteggiamento “onnivoro” dei Templari trova riscontro nella fase iniziale di stanziamento in Puglia, forse sino alla prima metà del XIII secolo; in questo frangente l'accento era posto principalmente sul valore delle singole proprietà, l'importante era acquisire i beni fondiari e aumentare il patrimonio, mancando una qualche idea progettuale di fondo. Nel periodo successivo, che possiamo definire della maturità, nella seconda metà del Duecento e nei primissimi anni del XIV secolo, anche i Templari mutarono il proprio atteggiamento e si allinearono alla stessa logica di tipo “verticale” dei Teutonici.

È interessante mettere in relazione le proprietà dei Templari in Capitanata con i castelli e le domus federiciane, nonché delle masserie regie di epoca sveva (fig. 9). Si può notare come i possedimenti templari fossero sovente ubicati nelle stesse località ove erano presenti strutture residenziali o produttive, così come

presso dei casali (San Quirico, Lama, Fiorentino, Casalnuovo, Santa Maria de Salinis). La geografia insediativa templare segue molto quella federiciana anche se si osserva, tuttavia, l'attestazione di diversi possedimenti verso la zona del Subappennino dauno, tra Biccari e San Marco La Catola, laddove non è documentata edilizia federiciana.

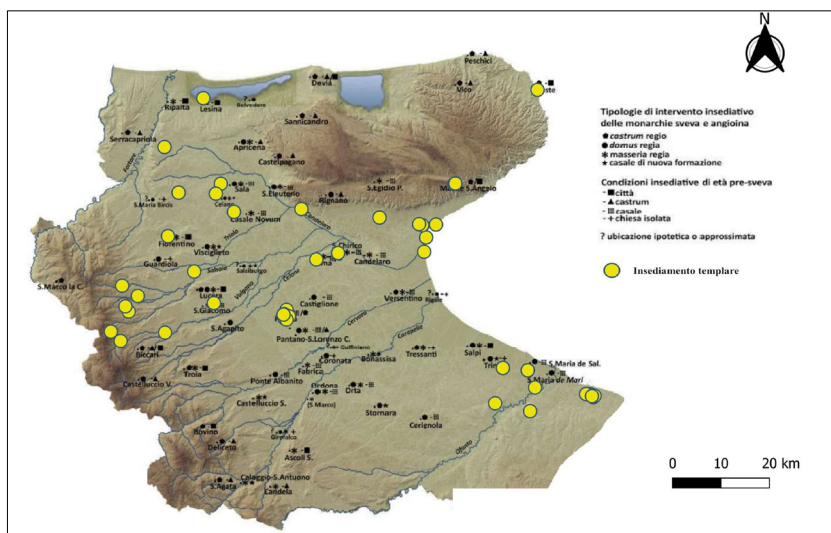


Figura 9. Proprietà templari nella Capitanata durante l'epoca federiciana. Elaborazione dell'autore su immagine tratta da Favia (2018)



Figura 10. Proprietà templari nelle diocesi della Puglia settentrionale. Elaborazione dell'autore su immagine tratta da Antonetti (2019)

Limitando il campo d'indagine alla Puglia settentrionale, si presentano le proprietà templari nelle diverse diocesi dell'area geografica (fig. 10). Emerge come, salvo alcuni casi (Trani, Canne, Lesina, Vieste, Minervino, ma in queste ultime tre località vi è un'unica attestazione), esse tendano a collocarsi distanti dalla sede episcopale, confermando quanto già affermato in precedenza, ovvero di come l'autorità vescovile potesse costituire un freno all'espansione degli ordini militari.

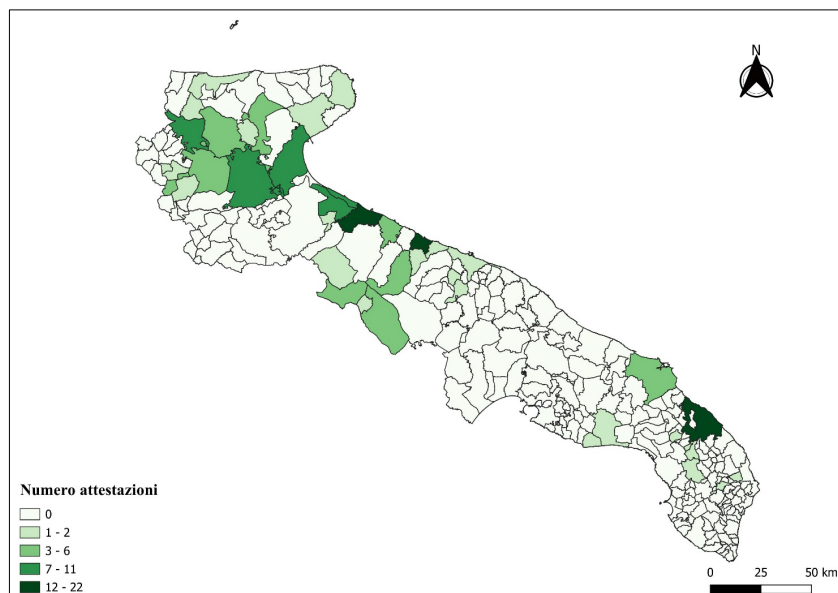


Figura 11. Numero di attestazioni templari negli attuali comuni pugliesi (1137-1381). Elaborazione dell'autore

Il cartogramma del numero di attestazioni di proprietà templari (fig. 11) nei diversi comuni pugliesi permette di individuare in quali centri è maggiormente documentata la loro presenza: Molgetta è il primo con 22 menzioni, segue Barletta con 18 e poi Lecce con 17; tuttavia per i primi due vi è una continuità temporale, che va dalla metà del XII secolo sino ai primi del Trecento, mentre per Lecce le attestazioni sono concentrate nel momento delle inquisizioni e tutte riferibili all'inventario del 1308 più volte ricordato.

Uno dei fattori che influenzarono le strategie insediative degli ordini militari nel Mezzogiorno italiano individuato da diversi autori (Dalena, 2004; Salerno, 2013, pp. 117-119; Ricci, 2022, pp. 44-50) è la presenza di una rete viaria ben articolata e funzionale, eredità dell'epoca romana. Tuttavia, limitando il discorso al solo Ordine templare e alla regione oggetto di studio, sembra che la viabilità ebbe un impatto assai esiguo nelle scelte di stanziamento dei cavalieri nel territorio pugliese (fig. 12). Lungo la via Traiana, la principale arteria che portava a Brindisi da Roma, le uniche domus sono Ruvo, Bari e Brindisi, ma queste ultime

località sono anche centri costieri. Per la via Appia, che lambisce il territorio pugliese, l'unico insediamento stabile è quello di Gravina. I Templari sembrano poco interessati a stabilirsi lungo le principali vie di comunicazione terrestre, anche in ragione del fatto che essi, al contrario di Giovanniti e Teutonici, non svolgevano, se non assai marginalmente, attività ospitaliera e assistenziale a favore di pellegrini, poveri e viandanti. Il fattore viabilità ebbe, dunque, un ruolo secondario, risultando assai più rilevanti le motivazioni di carattere economico legate allo sfruttamento della terra e delle strutture portuali.

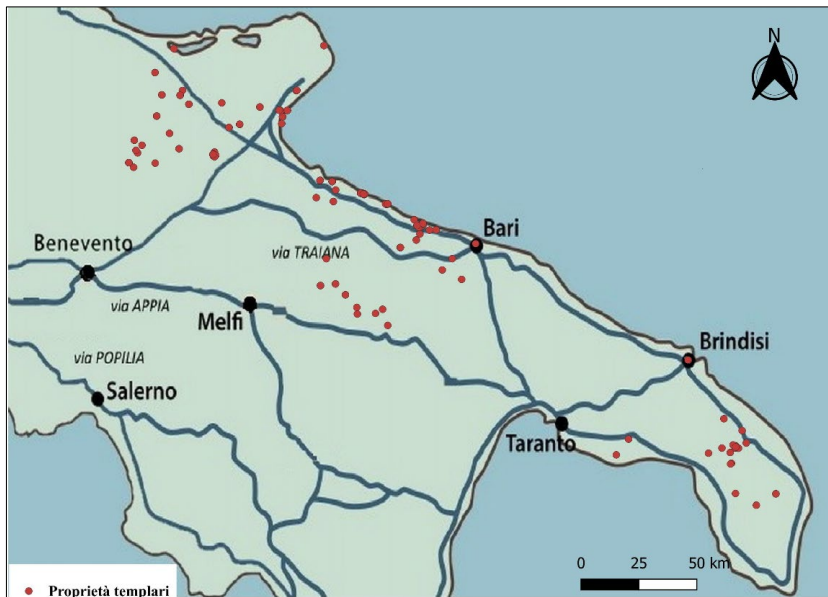


Figura 12. Insediamenti templari in Puglia e viabilità terrestre (1137-1381). Elaborazione dell'autore su immagine tratta da Salerno (2013, p. 118)

Un caso di studio: la formazione del patrimonio templare nella città di Molfetta

Accanto alla visione d'insieme relativa al contesto pugliese, può risultare utile e interessante affrontare uno specifico caso di studio a livello micro, soffermandosi sulle modalità di formazione e di ampliamento del patrimonio fondiario templare in una località per la quale si dispone di una buona documentazione, come può essere per la città costiera di Molfetta sulla quale ho avuto già modo, in passato, di soffermarmi (Ricci, 2011 e 2019) e a tali contributi rimando per gli approfondimenti.

Già intorno alla metà del XII secolo a Molfetta i Templari possedevano degli oliveti, dei quali non conosciamo né provenienza né modalità di acquisizione, ma si può benissimo ipotizzare che si trattò di donazioni da parte di benestanti del posto. Nel 1176 Ramfredus, figlio del milite Ursone quindi

molto probabilmente un esponente di un ceto medio-alto, essendo infermo nel testamento aveva lasciato ai Templari una “vinea olivarum”. Nella curia del feudatario di Molfetta, Roberto II di Basunvilla, conte palatino di Loritello, davanti ai boni homines compariva il molfettese Kalo Iohannes filius Simeonis, esecutore (epitropo) del testamento di Ramfredo, essendo stato convocato da frate Durante (Durandus) per conto della Militia Templi per dare esecuzione al lascito disposto dall’ormai defunto Ramfredo e rilasciare l’oliveto al già menzionato Durante e al milite Petrus filius domini Guaranhni. La circostanza che l’epitropo fosse convenuto presso la curia di Roberto II di Basunvilla indica che nel 1176 i Templari non avevano una propria domus a Molfetta, altrimenti Kalogiovanni sarebbe stato chiamato a presentarsi lì, ciò è ulteriormente confermato dall’assenza di un precettore, dato che l’Ordine era rappresentato da frate Durandus e dal milite Petrus. Nel documento Durandus è menzionato anche come priore, ma è assai difficile che si tratti di un Templare, quanto piuttosto di un esponente di altro ordine religioso; infatti, non avrebbe senso la partecipazione del miles Petrus; è piuttosto evidente che si tratta di due emissari, uno religioso e uno laico, dell’Ordine templare. La terra con olivi donata da Ramfredo era in località Badestello, la stessa nella quale nel 1148 possedevano un altro oliveto; si trattava, quindi, molto probabilmente di consolidamento di proprietà terriere.

Nella seconda metà del XII secolo i Templari possedevano a Molfetta diversi oliveti: il patrimonio templare in questa località dovette raggiungere un livello tale da ipotizzare la nascita di una nuova fondazione. L’occasione propizia si ebbe nel 1204 con la donazione di Maria figlia di Giusto della chiesa di San Nicola per esaudire un voto paterno e per la salvezza dell’anima; poiché in loco non vi era un insediamento templare, intervenne a ricevere la donazione Iohannes Salvagius, precettore della domus di Ruvo, quella più vicina a Molfetta. A pochi mesi di distanza, nel marzo 1205, il medesimo cavaliere acquistava per 7 once una casa che confinava con il cimitero della chiesa di San Nicola da una coppia di coniugi. In tal modo si disponeva di un interessante patrimonio fondiario costituito da oliveti, di una chiesa con annesso cimitero e di un’abitazione che poteva ospitare dei frati. La successiva notizia risale al 1216 quando Gemmata, figlia di Leone Sammaro e vedova di Giustiniano, donava a Matteo, «confratri domus Templi sacre militie preceptoris sancti Nicolai in Melficta», tutte le sue terre poste nelle pertinenze di Guarassano, un casale nell’agro molfettese (Ricci, 2011, p. 61). Da questo documento, oltre a un’ulteriore elargizione a favore dei Templari, si apprende come in quell’anno esistesse una precettoria a Molfetta e a guidarla, circostanza piuttosto singolare, non era un cavaliere, ma un confrater, ovvero un laico associato all’Ordine. Tale particolare potrebbe essere indicativo della recente fondazione della precettoria, del verificarsi di un qualche episodio che ne avrebbe accelerato la costituzione – come una cospicua donazione di beni da parte dello stesso confrater Matteo – e, nell’attesa della designazione di un cavaliere alla guida dell’insediamento, si sarebbe temporaneamente ed eccezionalmente optato per un frate laico.

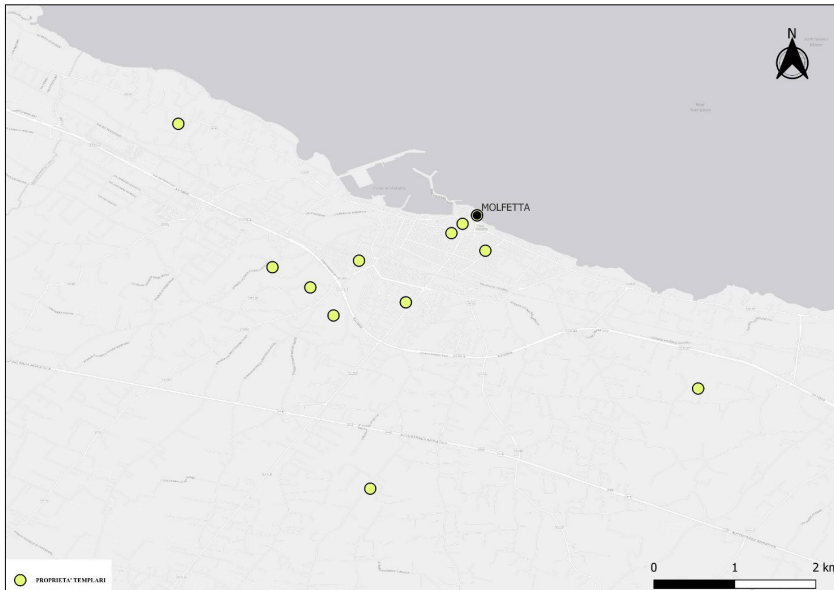


Figura 13. Proprietà templari a Molitetta tra XII e XIV secolo. Elaborazione dell'autore

Nel corso del Duecento, in diversi documenti, sono menzionate, nella definizione dei confini di proprietà fondiarie, parecchie terre templari, quasi sempre degli oliveti, segno della specializzazione dei frati in questa coltura che caratterizzava l'area geografica e, soprattutto, di come anche in questo frangente le donazioni dovettero continuare in maniera significativa. Le proprietà, da una sommaria analisi spaziale, appaiono diffuse su tutto l'agro molitettese e non concentrate in un'unica località, con possedimenti anche nel nascente suburbio (fig. 13). Con l'avvio delle inquisizioni a carico dell'Ordine del Tempio nel Regno di Sicilia, anche il patrimonio fondiario nella città di Molitetta fu sottoposto a sequestro. Assai interessante e indicativo della potenza economica dei Templari in questo centro è un documento del 1308 (de Santis 2015, pp. 229-231) dal quale emerge di come la produzione olearia ammontasse a 500 migliaia (miliaria quingentum), pari a 2.000 salme o 20.000 staia, cioè a oltre 3.220 quintali, un quantitativo davvero cospicuo. Qualche anno prima, i cavalieri avevano ricevuto un prestito di 1.000 fiorini d'oro da Lippo Scafarelli e altri mercanti fiorentini fornendo come garanzia tutto l'olio prodotto nella precettoria di Molitetta. Nel 1308, dato che i beni templari erano stati sequestrati, i mercanti toscani chiedevano alla regia curia, che amministrava i beni, se fosse stato possibile vendere al miglior prezzo possibile l'olio dei Templari, in modo da rientrare in possesso della somma prestata. Possiamo calcolare una stima del valore monetario di mercato dell'olio, sapendo che nel 1303 a Bari uno staio di olio quotava 2 tari (de Santis 2015, p. 230) e abbiamo 40.000 tari, tenendo conto che un fiorino equivaleva a 6 tari, la cifra corrisponde a circa 6.700 fiorini. Da altre

fonti si apprende anche di come i Templari possedessero anche degli impianti di trasformazione come i frantoi (noti localmente come trappeti) e delle strutture (pile o posture) per conservare l'olio nei pressi della precettoria.

Il caso esposto risulta essere abbastanza significativo delle modalità di formazione del patrimonio fondiario templare, non solo in Puglia, ma in tutto il Regno di Sicilia. Lo zoccolo duro di tale patrimonio si costituì attraverso un flusso pressoché costante di donazioni, almeno sino alla fine del Duecento, al quale si affiancò una saggia ed efficiente politica di gestione con spesso il ricorso a nuovi acquisti oppure alla permuta di proprietà poco convenienti o difficili da amministrare.

Altra caratteristica dei Templari fu quella della specializzazione nelle colture diffuse nelle aree geografiche nelle quali si trovavano i propri insediamenti produttivi: nel caso di Molfetta l'olivicoltura e la produzione dell'olio, in Capitanata la cerealicoltura e l'allevamento ovino.

Analisi dei risultati e conclusioni

In questo contributo si è cercato di applicare i metodi delle Digital Humanities nell'ambito della ricerca sulla presenza dell'Ordine templare in Puglia dagli insediamenti più remoti (prima metà del XII secolo) sino alle notizie desumibili in documenti successivi alla soppressione dell'Ordine (fine del XIV secolo). In particolare, tra queste metodologie quella utilizzata è stata l'analisi GIS, che prevede la strutturazione di basi di dati georeferenziate. Sotto il profilo teorico, l'uso dell'Historical GIS impone anche una riflessione più ampia sul concetto di spazio storico, superando l'idea di un territorio neutro e statico per concepirlo invece come una costruzione sociale e simbolica, continuamente negoziata tra attori diversi (istituzioni, comunità locali, poteri religiosi). In questo senso, l'HGIS non è solo uno strumento tecnico, ma anche un dispositivo di conoscenza che può aiutare a decostruire narrazioni tradizionali e a far emergere nuove geografie del potere, delle istituzioni e dell'economia.

Vagliando tutti i documenti editi sui Templari in Puglia e gli studi sinora realizzati, è stato costruito un database contenente una serie di informazioni utili alle quali è stato aggiunto l'elemento spaziale, necessario per applicare l'approccio dell'Historical GIS (Grava et al., 2020, pp. 9-17). Uno degli scopi della ricerca, oltre alla georeferenziazione delle proprietà templari, mai effettuata sinora, è quello di comprendere se i fattori geografici ebbero un impatto nelle strategie insediative dell'Ordine militare in Puglia. Il presente lavoro, inoltre, vuole contribuire in modo significativo, anche dal punto di vista geografico, a superare il luogo comune del Mezzogiorno come terra senza crociati illustrando la presenza pervasiva di un'importante istituzione legata all'Oriente crociato come quella templare. L'impiego dello strumento HGIS ha permesso di superare i limiti di una documentazione frammentaria, ricostruendo relazioni insediative e logiche territoriali che, attraverso la mera lettura testuale, sarebbero rimaste sullo sfondo.

Questo studio conferma come la geografia non sia una semplice cornice della vicenda templare, ma una componente attiva, capace di modellare le logiche di potere, economia e insediamento degli ordini militari nel Mezzogiorno medievale.

È emerso che lo stanziamento non fu affatto casuale, ma seguì un pattern spaziale specifico; il disegno espansivo e insediativo templare appare caratterizzato da un'azione territoriale: sono emerse cinque aree (Tavoliere, Valle dell'Ofanto, Costa adriatica, Murge, Salento) ciascuna con delle specifiche peculiarità, legate in particolare allo sfruttamento delle risorse agrarie e delle strutture portuali. Sono questi i fattori determinanti che guidarono l'insediamento. In Capitanata si è osservato come, in generale, la geografia insediativa dell'Ordine seguì abbastanza quella delle strutture residenziali (domus), produttive (masserie regie) e abitative (casali) di epoca sveva. Vi era una convergenza tra Templari e Curia federiciana dal punto di vista economico con lo sfruttamento delle risorse agricole della Tavoliere: entrambe le istituzioni erano proprietarie e gestivano complessi massariali. Tuttavia, i cavalieri si stabilirono anche in aree non presidiate da strutture regie, come per esempio il Subappennino dauno, con stanziamenti ricevuti in donazione (Santa Maria di Bulgano) oppure fondati dagli stessi templari (Alberona).

Lo studio ha messo in evidenza anche il ruolo della viabilità, generalmente considerata dalla letteratura un fattore che favorì l'espansione degli ordini militari nel Mezzogiorno continentale, nel caso pugliese ebbe un'importanza assai relativa, con un ridotto numero di insediamenti lungo le vie Appia e Traiana; i Templari preferirono lungamente le città costiere per utilizzare le infrastrutture portuali nei collegamenti con la Terrasanta. Occorre sottolineare, però, come alcuni di tali centri portuali fossero attraversati dalla via Traiana, si pensi a Bari, ma soprattutto a Brindisi. Anche la scelta di Barletta come sede principale dell'Ordine e come baricentro delle proprietà e delle case in Puglia, come pure nell'intero Mezzogiorno peninsulare, fu originata non solo da ragioni di carattere storico (assenza del potere vescovile, forte dinamismo urbano), ma anche, e soprattutto, da fattori geografici: il porto, il secondo per ordine di importanza nel Regno, e la posizione favorevole che la collegava agevolmente alla Capitanata da cui giungevano le risorse agricole da inviare in Oltremare, così come non è nemmeno da trascurare la vicinanza alle saline di Siponto e di Margherita di Savoia possedute e gestite dai Templari, risorsa economica di primaria rilevanza in epoca medievale. Nella Puglia centro-meridionale si nota la prevalenza di precettorie inserite all'interno del contesto urbano, sebbene queste spesso fungevano da centro amministrativo e gestionale delle proprietà terriere ubicate nel contado: ne sono un esempio lampante le domus di Molfetta (quest'ultima è stata presa come case study per esaminare il processo di formazione del patrimonio) e Lecce; in Capitanata, invece, salvo le eccezioni di Foggia e di Manfredonia, le precettorie avevano carattere esclusivamente rurale, talvolta assimilabili a vere e proprie aziende agropastorali.

In taluni casi i cavalieri furono essi stessi protagonisti della fondazione di nuove realtà demiche come il centro di Alberona in Capitanata o il casale di

Maruggio in Terra d'Otranto; in altri casi furono chiamati a gestire insediamenti donati da altri, come il casale di Lama Ciprandi, quelli che gravitavano intorno ad Alberona (Tora e Serritella) o quelli di proprietà del monastero di Torremaggiore (Sant'Andrea, San Severo e altri nel basso Molise), passato ai Templari nel 1295. In tali casi i cavalieri rossocrociati si possono configurare come dei veri e propri signori feudali di questi centri. Anche per i Templari vale il carattere secondario della signoria ecclesiastica nel Mezzogiorno caratterizzato dal possesso di casali, forma di proprietà tipica per i dominati ecclesiastici (Carocci, 2014, pp. 97-102).

Purtroppo, la documentazione pervenuta consente di dire poco sui Templari quali signori feudali¹¹ ed è lecito supporre che essi abbiano proseguito sulla scia dei loro predecessori, come nel caso dei Benedettini di Torremaggiore per quanto riguarda l'amministrazione della giustizia o il prelievo signorile nel casale di San Severo (Ivi, pp. 99, 368, 388). Per Alberona le informazioni contenute nel *Quaternus* consentono di ricostruire più accuratamente la natura e l'entità del prelievo: diritti di terratico pari a un decimo del prodotto, ma anche e soprattutto, redditi derivanti dalla gestione diretta di arativi, con, nel complesso, una rendita signorile di 490 tari (Ivi, pp. 410, 414). Per Lama Ciprandi, dal *Catalogus baronum*, sappiamo che intorno alla metà del XII secolo era feudum duorum militum (Ricci, 2018, p. 180), mentre nei casali di Tora e Serritella essi percepivano dei diritti di pascolo.

Il rapporto tra gli insediamenti templari e il territorio è un ambito di ricerca che è stato poco affrontato in letteratura e che sicuramente merita ulteriori approfondimenti. Uno dei primi contributi sul concetto di territorializzazione (Territorialisierung) applicata agli Ordini religioso-militari riguarda le precettorie templari nella Provenza tra XII e XIII secolo (Carraz, 2011). Il presente lavoro, attraverso la mappatura delle commende e delle proprietà templari, vuole tracciare un primo sentiero in questo campo di ricerca applicato alla realtà territoriale pugliese. Ad esempio, c'è da chiedersi se i Templari ebbero un qualche ruolo nel popolamento dei territori che rientravano nella propria signoria; per la Provenza Carraz afferma che l'apporto fu abbastanza marginale (Ivi, pp. 448-449). In Puglia i Templari ricevettero dei casali come elargizioni, strutture insediative però già ben formate prima dell'acquisizione: ma nel caso di Alberona, centro fondato dagli stessi cavalieri, essi contribuirono al popolamento, con la fondazione di una nuova realtà insediativa, e alla messa a valore del territorio (Ricci, 2018, pp. 170-174). La geografia templare in Puglia disegna, quindi, una trama di poteri, risorse e connessioni che restituisce un'immagine dinamica e integrata del territorio, in cui lo spazio non è semplice sfondo, ma attore storico esso stesso.

La creazione di una base di dati geografica delle proprietà e degli insediamenti templari in Puglia costituisce sicuramente un punto di partenza per ulteriori analisi a livello territoriale, individuando delle relazioni non solo con gli

¹¹ Più dettagliate risultano le informazioni relative alle proprietà feudali del Tempio in Sicilia.

elementi geografici, ma anche con altre strutture. Un primo tentativo è stato quello effettuato con la Capitanata federiciana utilizzando lavori di altri autori. Un esame interessante potrebbe essere quello di procedere con mappatura sistematica dei possedimenti degli altri ordini religioso-militari presenti in Puglia (Giovanniti, Teutonici) e studiare i rapporti con quelli templari, in particolare per comprendere le strategie insediative e confrontarle tra loro, verificando se gli ordini insistessero sugli stessi territori e se ciò portasse a qualche sorta di “conflittualità” o “concorrenza” nell’intercettare le donazioni da parte dei benefattori. Altra direzione per ricerche future riguarda i rapporti sul territorio con le sedi episcopali (nel presente contributo si è proposta un’indagine esplorativa circoscritta alle sole diocesi della Puglia settentrionale) oppure altre istituzioni religiose come ad esempio gli insediamenti monastici, in particolare i Benedettini.

Dall’analisi spaziale sono emerse anche delle aree della regione nelle quali non risultano attestazioni di proprietà templari; un futuro sviluppo potrebbe proprio riguardare l’individuazione delle cause di tale assenza, soprattutto se imputabile a mancanza di documentazione o ad altri specifici fattori (ad esempio: poco interesse dell’Ordine, assenza di donazioni, scarsa conoscenza dell’Ordine da parte di popolazione locale, presenza sul territorio di potenti signorie monastiche).

L’applicazione dell’Historical GIS alla storia dell’insediamento templare in Puglia si inserisce in un filone di ricerca in crescente espansione che potremmo definire di “microstoria spaziale”, dove l’analisi capillare di un territorio circoscritto consente di far emergere dinamiche più ampie e di valore generale. La Puglia templare, infatti, si configura come un osservatorio privilegiato non solo per comprendere le logiche insediative dell’Ordine del Tempio nel contesto del Mezzogiorno, ma anche per testare metodi e strumenti replicabili in altri contesti regionali e transnazionali. La metodologia proposta potrebbe essere estesa all’Italia del Nord-Ovest (per la quale esiste una buona documentazione sulle proprietà templari), oppure, in una prospettiva più ampia, anche ad altre aree mediterranee, come la Catalogna, l’Aragona, la Provenza o il Portogallo (su questo contesto geografico è in corso di pubblicazione un lavoro). Un confronto su scala mediterranea potrebbe mettere in luce differenze e analogie nei modelli insediativi e nelle strategie economiche adottate dai Templari nei diversi ambiti geografici.

BIBLIOGRAFIA

- Antonio Antonetti, *Per una prosopografia episcopale nel Mezzogiorno angioino. I risultati di Puglia, Molise e Basilicata (1266-1310)*, «Mélanges de l'École française de Rome - Moyen Âge», 131 (2019), n. 1, <http://journals.openedition.org/mefrm/5073> (11 maggio 2025).
- Malcom Barber, *The New Knighthood. A History of the Order of the Temple*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.
- David Bodenhamer, John Corrigan, Trevor Harris (eds.), *The Spatial Humanities: GIS and the Future of Humanities Scholarship*, Bloomington, Indiana University Press, 2010.
- Sandro Carocci, *Signorie di Mezzogiorno. Società rurali, poteri aristocratici e monarchia (XII-XIII secolo)*, Roma, Viella, 2014.
- Antonio Carrabba, *Templari a Spinazzola e dintorni: con notizie storiche documentate sulla città tra XI e XIV secolo*, Terlizzi, Edizioni Insieme, 2010.
- Damien Carraz, *La territorialisation de la seigneurie monastique: les commanderies provençales du Temple (XIIe-XIIIe siècle)*, «Mélanges de l'École française de Rome - Moyen Âge», 123 (2011), n. 2, pp. 443-460.
- Pietro Dalena, *Gli insediamenti dell'Ordine teutonico e la rete viaria nell'Italia meridionale*, in Houbert Houben (a cura di), *L'Ordine teutonico nel Mediterraneo*, Torre Alemanna (Cerignola)-Mesagne-Lecce, Galatina, Congedo, 2004, pp. 161-174.
- Alain Demurger, *I templari. Un ordine cavalleresco cristiano nel Medioevo*, Milano, Garzanti, 2009.
- Marco Ignazio de Santis, *I beni dei Templari a Molfetta dal XII al XIV secolo*, in «Studi Melitensi», XXII-XXIII (2014-2015), pp. 213-239.
- Luisa Derosa, *Barletta e la Terrasanta: bilancio storiografico e prospettive di ricerca*, in Victor Rivera Magos, Saverio Russo, Giuliano Volpe (a cura di), *Archeologia Storia Arte. Materiali per la storia di Barletta (secoli IV a.C.- XIX d.C.)*, Bari, Edipuglia, 2015, pp. 143-162.
- Salvatore Fiori, *I Templari in Terra d'Otranto. Tracce e testimonianze nell'architettura del basso Salento*, Torino, Capone, 2010.
- Massimiliano Grava, Camillo Berti, Nicola Gabellieri, Arturo Gallia (a cura di), *Historical GIS. Strumenti digitali per la geografia storica in Italia*, Trieste, EUT, 2020.
- Massimiliano Grava, *Perché è necessario (e conveniente) non considerare gli Historical GIS quale componente ancillare nelle Digital Humanities*, in «Semestrale di Studi e Ricerche di Geografia», XXXIV (2022), n. 1, pp. 45-58.
- Ian Gregory, Paul Ell, *Historical GIS: technologies, methodologies, and scholarship*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 2007.
- Pasquale Favia, *Castelli, silos e pantani, Una visuale archeologica sui paesaggi e i poteri in Capitanata nel XIII secolo*, in Lukas Clemens, Pasquale Favia (eds.), *Christen und Muslime in der Capitanata im 13. Jahrhundert, Archäologie und Geschichte*, Trier, Kliemedien, 2018, pp. 153-207.
- Houbert Houben, *Templari e Teutonici nel Mezzogiorno normanno-svevo*, in Giosuè Musca (a cura di), *Il Mezzogiorno normanno-svevo e le Crociate*, Bari, Dedalo, 2002, pp. 251-288.
- Raffaele Iorio, *Uomini e sedi a Barletta di Ospedalieri e Templari come soggetti di organizzazione storica*, in *Barletta crocevia degli Ordini religioso-cavallereschi medioevali*, Taranto, Centro Studi Melitensi, 1997, pp. 71-112.

- Philippe Josserand, *Commanderie*, in Nicholas Bériou, Philippe Josserand (dir.), *Prier et combattre. Dictionnaire européen des ordres militaires au Moyen Âge*, Paris, Fayard, 2009, pp. 245-247.
- Anne Kelly Knowles, *Introducing historical GIS*, in Anne Kelly Knowles (ed.), *Past time, past place: GIS for history*, Redlands/CA, Environmental Systems Research Institute, 2002, pp. XI-XX.
- Raffaele Licinio, *Economia e società nel basso Medioevo*, in Giosuè Musca (a cura di), *Storia della Puglia. Antichità e Medioevo*, Bari, Adda, 1979, pp. 299-324.
- Id., *Teutonici e masserie nella Capitanata dei secoli XIII-XV*, in Hubert Houben (a cura di), *L'Ordine Teutonico nel Mediterraneo*, Galatina, Congedo Editore, 2004, pp. 183-184.
- Anthony Luttrell, Léon Pressouyre (eds.), *La commanderie, institutions des ordres militaires dans l'Occident médiéval*, Paris, CTHS, 2002.
- Giuseppe Maddalena Capiferro, *Brindisi e il Tempio*, in Libera Associazione Ricercatori Templari Italiani (a cura di), *I primi dieci convegni*, Torino, Capone, 2009, IV, pp. 53-67.
- Jean-Marie Martin, *La Pouille du VIe au XIIe siècle*, Rome, École Française de Rome, 1993.
- Giosuè Musca, *Il dominio normanno*, in Giosuè Musca (a cura di), *Storia della Puglia. Antichità e Medioevo*, Bari, Adda, 1979, pp. 237-255.
- Cláudio Neto, *IX Encontro Internacional sobre Ordens Militares*, «Medievalista» [Online], 35 (2024), <http://journals.openedition.org/medievalista/7809> (11 maggio 2025).
- Helen Jane Nicholson, *The knights templar: a new history*, Phoenix Mill, Sutton, 2004.
- Francesco Panarelli, *Presenze benedettine a Barletta nel XII secolo*, in «Nuova Rivista Storica», LXXXIV (2000), pp. 31-50, <http://www.rmoa.unina.it/1022/1/RM-Panarelli-Barletta.pdf> (23 giugno 2024).
- Luciana Petracca, *Documenti pontifici inediti dell'Archivio di Stato di Napoli riguardanti l'Ordine Templare (1202-1288)*, in «Rivista di Storia della Chiesa in Italia», II (2012), pp. 539-558.
- Id., *L'Ordine dei Templari in Capitanata. Storia, sviluppi, aspetti e problematiche*, in «Mélanges de l'École française de Rome - Moyen Âge», 128 (2016), n. 2, <http://mefrm.revues.org/3380> (23 giugno 2024).
- Antonella Pellettieri, *Gli Ordini cavallereschi*, in Cosimo Damiano Fonseca (a cura di), *Storia della Basilicata, 2 Il Medioevo*, Bari-Roma, Laterza, 2006, pp. 496-501.
- Id., *Le città dei Cavalieri in Puglia*, in Antonella Pellettieri, Emilio Ricciardi (a cura di), *La Puglia dei Cavalieri. Il territorio pugliese nelle fonti cartografiche del Sovrano Militare Ordine di Malta*, Viterbo, BetaGamma, 2009, pp. 67-74.
- Fedele Raguso, *La presenza dei Templari ai confini apulo-lucani*, in Libera Associazione Ricercatori Templari Italiani (a cura di), *XIV Convegno di ricerche templari*, Latina, Penne & Papiri, 1997, pp. 55-68.
- Vito Ricci, *I Templari nella Puglia medievale*, Bari, Dal Sud, 2009.
- Id., *Presenza degli Ordini monastico-cavallereschi a Gioninazzo tra Medioevo e prima Età moderna (secc. XIV-XVI)*, in «Studi Bitontini», 89 (2010), pp. 49-61.
- Id., *Templari ed Ospitalieri a Molfetta tra XII e XV secolo*, in Libera Associazione Ricercatori Templari Italiani (a cura di), *XXVIII Convegno di Ricerche Templari*, Tuscania, Penne & Papiri, 2011, pp. 55-104.
- Id., *L'economia delle fondazioni templari in Puglia*, in «Medioevo Adriatico. Ricerche della Società internazionale per lo studio dell'Adriatico nell'età medievale», 4 (2012a), pp. 155-258.
- Id., *La precettoria di Santa Maria de Templo di Lecce: un esempio di domus agricola. Un'analisi comparativa*, in Libera Associazione Ricercatori Templari Italiani (a cura di), *XXIX Convegno di Ricerche Templari*, Tuscania, Penne & Papiri, 2012b, pp. 151-196.

- Vito Ricci, *Nuove scoperte e ipotesi sulla presenza templare a Ruvo di Puglia*, in Libera Associazione Ricercatori Templari Italiani (a cura di), *XXX Convegno di Ricerche Templari*, Tuscania, Penne & Papiri, 2013, pp. 73-96.
- Id., *Gli Ordini religioso-militari e i porti pugliesi*, in Libera Associazione Ricercatori Templari Italiani (a cura di), *XXXI Convegno di Ricerche Templari*, Tuscania, Penne & Papiri, 2014, pp. 51-108.
- Id., *Province e maestri provinciali templari nel Mezzogiorno italiano*, Taranto, Edit@, 2017.
- Id., *Strategie insediative e patrimonio fondiario dei templari in Capitanata, durante il regno normanno-svevo*, in Libera Associazione Ricercatori Templari Italiani (a cura di), *XXXV Convegno di Ricerche Templari*, Tuscania, Penne & Papiri, 2018, pp. 147-205.
- Id., *La formazione del patrimonio fondiario templare nel Mezzogiorno italiano durante l'età normanno-sveva*, in Libera Associazione Ricercatori Templari Italiani (a cura di), *XXXVII Convegno di Ricerche Templari*, Tuscania, Penne & Papiri, 2020, pp. 25-80.
- Id., *Templari e Giovanniti nel Mezzogiorno normanno-svevo*, Nocera Superiore, D'Amico, 2022.
- Victor Rivera Magos, *Barletta tra XI e XIV secolo: alcune note su società, economia e istituzioni*, in Luigi Spadaro e Luigi Dibenedetto (a cura di), *Il Genio della mia terra*, 6, *Mosè innalzò un serpente di rame. Suppellettili liturgiche e argenti dalle chiese di Barletta dal XII al XVI secolo*, Barletta, Rotas, 2006, pp. 6-28.
- Id., *Comunità di Terra Santa a Barletta nel XII secolo: note per una cronologia degli insediamenti*, in Pasquale Cordasco, Cristian Guzzo, Giuseppe Marella (a cura di), *L'età normanna in Puglia. Mito e ragione*, Brindisi, Pubblidea Edizioni, 2016, pp. 17-29.
- Id., *Gli arcipreti e il capitolo di Santa Maria tra XII e XIII secolo*, in Luisa Derosa, Francesco Panarelli, Victor Rivera Magos (a cura di), *Tra Oriente e Occidente. Istituzioni religiose a Barletta nel Medioevo (secoli XI-XV)*, Bari, Edipuglia, 2018, pp. 9-31.
- Mariarosaria Salerno, *Les Templiers dans le sud de l'Italie (Abruzzes, Campanie, Basilicate, Calabre): domaines et activités*, in Arnauld Baudin, Ghisland Brunel, Nicholas Dohrmann (eds.), *L'économie templière en Occident. Patrimoines, commerce, finances*, Langres, Géuniot, 2013, pp. 115-137.
- Francesco Tommasi, *Fonti epigrafiche dalla Domus Templi di Barletta per la cronotassi degli ultimi Maestri Provinciali dell'Ordine nel Regno di Sicilia*, in Enzo Coli, Maria De Marco, Francesco Tommasi (a cura di), *Militia Sacra. Gli ordini militari tra Europa e Terrasanta*, Perugia, Società Editrice San Bevignate, 1994, pp. 167-202.
- Kristjan Toomaspoeg, *Gli insediamenti templari, giovanniti e teutonici nell'economia della Capitanata medievale*, in Pasquale Favia, Hubert Houben e Kristjan Toomaspoeg (a cura di), *Federico II e i cavalieri teutonici in Capitanata. Recenti ricerche storiche e archeologiche*, Galatina, Congedo, 2012, pp. 183-214.
- Id., *Le grenier des templiers. Les possessions et l'économie de l'Ordre dans la Capitanate et en Sicile*, in Arnauld Baudin, Ghisland Brunel, Nicholas Dohrmann (a cura di), *L'économie templière en Occident. Patrimoines, commerce, finances*, Langres, Géuniot, 2013, pp. 93-113.
- Id., *Gli Ordini monastico-cavallereschi: acquisizioni e nuove prospettive di indagine*, in Luisa Derosa, Francesco Panarelli, Victor Rivera Magos (a cura di), *Tra Oriente e Occidente. Istituzioni religiose a Barletta nel Medioevo (secoli XI-XV)*, Bari, Edipuglia, 2018, pp. 85-102.

L'ARTICOLAZIONE TERRITORIALE DEGLI INSEDIAMENTI TEMPLARI NELLA PUGLIA MEDIEVALE: UN APPROCCIO SPAZIALE CON IL GIS – La Puglia fu una delle aree del Mezzogiorno italiano a ospitare una presenza importante dell'Ordine templare, anche grazie a una discreta documentazione datata tra XII e XIV secolo. Si è esaminato il ruolo svolto dai fattori geografici nelle scelte insediative dei Templari in questa regione avvalendosi del GIS. Dall'analisi è emerso come il pattern degli stanziamenti e delle proprietà templari seguì una logica ben precisa e affatto casuale, legata allo sfruttamento delle fertili pianure del Tavoliere e all'utilizzo delle strutture portuali. È stato possibile individuare cinque cluster territoriali nei quali collocare i possedimenti templari.

Parole chiave: Templari; Puglia; Historical GIS; Strategie insediative; Territorializzazione

THE TERRITORIAL STRUCTURE OF TEMPLAR SETTLEMENTS IN MEDIEVAL APULIA: A SPATIAL APPROACH USING GIS – Apulia was one of the areas of Southern Italy hosting an important presence of the Templar Order, also thanks to a fair amount of documentation datated between the 12th and 14th centuries. This contribution aims to examine the role played by geographical factors in the settlement strategies of the Templars in this region using GIS. The analysis revealed how the pattern of Templar commanderies and properties followed a very precise logic and not a completely random one, linked to the exploitation of the fertile plains of the Tavoliere and the use of the harbor structures. It was possible to identify five territorial clusters in which place the Templar possessions.

Keyword: Templars; Apulia; Historical GIS, Settlement strategies; Territorialisation

ANNALISA D'ASCENZO

TOPONOMASTICA E GEOGRAFIA NELLA SPAGNA
CINQUECENTESCA. IL “*VOCABULARIO EN QUE SE
CONTIENEN LOS NOMBRES DE LOS LUGARES Y REINOS DE
ESPAÑA*” DE HERNANDO COLÓN A CURA DI JOSÉ JAVIER
RODRÍGUEZ TORO

La proposta (di lettura, di riflessione, di approfondimento ecc.) che presentiamo ai lettori di «Geostorie» si inserisce nell’attenzione sempre più marcata in questi ultimi anni per la toponomastica nella sua dimensione storica. La recente possibilità di incontrare colleghi che si occupano del tema, provenendo da altri settori scientifico-disciplinari, e di avviare con loro uno scambio di punti di vista e di esperienze ha prodotto un primo risultato che non è e non vuole essere un punto di arrivo quanto, più propriamente, uno stimolo per il futuro.

Nel 2023 José Javier Rodríguez Toro, professore di Linguistica e Teoria della Letteratura nel Dipartimento di Lingua spagnola dell’Università di Siviglia e responsabile del gruppo di ricerca *La Lengua Española en su Historia* (HUM111), ha pubblicato gli esiti di un suo lungo lavoro avviato con la tesi dottorale, ovvero il “*Vocabulario en que se contienen los nombres de los lugares y reinos de España*” de Hernando Colón. *Registrum B, n° 3342* (Berlín/Boston, Walter de Gruyter GmbH). Lo studioso di onomastica ispanica ha dato alle stampe l’edizione critica del testo noto anche come *Cosmografía de España* redatto tra il 1517 e il 1523 dal figlio minore dell’Ammiraglio, don Fernando Colombo (Córdoba, 1488-Sevilla, 1539). I due preziosi codici manoscritti che raccolgono le informazioni geografiche, dopo aver “esperito” le traversie della raccolta seguite alla morte dell’erudito e bibliofilo, sono conservati con quanto rimane della sua collezione presso la Biblioteca Capítular y Colombina di Siviglia.

Come si legge nell’introduzione dell’opera, che – lo ribadiamo – porta significativamente il titolo di *Vocabulario en que se contienen los nombres de los lugares y reinos de España*, in apertura si trovano cinque diverse sezioni: la prima è un profilo di Fernando Colombo in relazione alle sue conoscenze cosmografiche e geografiche; segue la descrizione esterna e interna dei due voluminosi 10-1-10 e 10-1-11 della Colombina; poi la spiegazione delle motivazioni scientifiche alla base della nuova edizione guidata, soprattutto, dalle istruzioni lasciate dallo stesso bibliofilo; segue la relazione dettagliata del contenuto del volume e, infine, l’indicazione degli aspetti formali relativi alla presentazione critica del testo cinquecentesco, con particolare attenzione ai criteri editoriali seguiti (p. 1).

Alcune notazioni di contesto e di contenuto ci consentono di sapere che Fernando Colombo, all'inizio del lavoro («lunes III de agosto de 1517, comence el itinerario»; Ivi), aveva ricevuto da Antonio de Nebrija, di cui aveva già letto l'*Introductorium Cosmographiae* (1498-1502), «un ejemplar de su opusculo *Tabla de la diversidad de los días y horas y partes de hora en las ciudades, villas y lugares de España y otros de Europa que les responden por sus paralelos*» (p. 2). Un dato interessante da tenere in considerazione prima di affrontare il prosieguo della vicenda.

A quel tempo Fernando era già famoso per le sue conoscenze nell'ambito della cosmografia – ovvero la geografia – come affermava il cronista delle Indie occidentali Gonzalo Fernandez de Oviedo. Un'eredità di saperi, teorici e pratici, parrebbe anche descrittivi, trasferitagli dalle precoci esperienze di viaggio (il quarto della tradizione colombiana) e dallo zio Bartolomeo, ma sostenuta dallo stesso Cristoforo Colombo come il figlio ricordava sia nelle sue memorie che nelle opere pubblicate. Tra le quali colpiscono ad esempio il *Tratado sobre la forma de descubrir y poblar en la parte de las Indias* e il *Proyecto para dar la vuelta al mundo*, quest'ultimo presentato al re Ferdinando il Cattolico (datato 1511), che testimonia uno strutturato proposito di circumnavigazione ideato almeno 8 anni prima della partenza della flotta guidata da Magellano (p. 3). Emerge chiaramente l'interesse di Fernando nei confronti della navigazione confermato da ulteriori opere, l'una realizzata in occasione dell'incoronazione dell'imperatore Carlo V (*Escritura o forma de navegacion para su alto y felicísimo pasaje de Flandes a España*, 1522), l'altra nell'ambito della contesa fra Spagna e Portogallo per il controllo delle Isole delle Spezie (*El derecho que la Real Corona de Castilla tiene a la conquista de las provincias de Persia, Arabia e India, e de Calicut e Malaca con todo lo demás que al oriente del cabo de Buena Esperanza el rey de Portugal, sin título ni derecho alguno, tiene usurpadas*, 1524). Forte della sua scienza ed esperienza attiva, Fernando intervenne nelle dispute delle Juntas de Elvas-Badajoz rivendicando i diritti della Spagna; nel 1526 il Consiglio delle Indie gli commissionò addirittura una carta nautica e una mappa del mondo che doveva servire da modello alla Casa de Contratación di Siviglia (Ivi). Purtroppo, per quanto se ne sappia al momento, di questi materiali geografici nella collezione sivigliana non si conserva nulla eccetto il *Vocabulario*. Veniamo quindi ad analizzarlo.

Secondo il suo servitore, il baccelliere Juan Perez, Fernando Colombo aveva ambiziosamente ideato un progetto scientifico per «hazer la cosmografia de Espana y en ella escribir todas las particularidades y cosas memorables que hay en ella», «todas las cosas notables que hay en cada pueblo» (p. 4). Grazie a un permesso reale concesso dal Consiglio di Castiglia, vennero inviati informatori in tutti i *pueblos* le cui notizie erano garantite da testimoni fededegni. Tali dispacci, carte manoscritte, vennero raccolte nella libreria fernandina e ricopiate una prima volta (codice 10-1-10) poi, successivamente alla morte di Fernando, rilegate in un volume. Da queste, nel frattempo, erano state organizzate le singole voci, ordinate alfabeticamente, in sette volumi sempre manoscritti (10-1-11). La redazione si interruppe misteriosamente a un certo punto, come informa un provvedimento del Consiglio reale di Castiglia del giugno 1523. Nell'introduzione

si ventilano timori di far circolare informazioni “sensibili” (una política de sigilo?) oppure invidie di potenti e poteri del tempo. Benché, come nota il curatore, rimangano sconosciuti molti dei dettagli sulla realizzazione dell’opera, il legame organico tra i due codici è indiscutibile: sono sostanzialmente l’uno la prima bozza e l’altro la copia ordinata secondo le istruzioni di redazione di Fernando. Ma presentano importanti differenze, interessanti per metodo e contenuti, che hanno sostenuto l’edizione e la revisione attuale.

Come dicevamo, la presente edizione critica è dedicata al codice “in bella” (10-1-11) che, purtroppo, non è un lavoro completato, nel quale si distinguono almeno due mani, come vedremo meglio più avanti. Precedentemente, tra il 1904 e il 1905, era uscito a stampa il primo codice (10-1-10) sia in diversi fascicoli per il «Boletín» della Real Sociedad Geográfica de Madrid che in tre volumi, testo che contiene alcuni problemi dal punto di vista strettamente formale e curiose assenze (come, ad esempio, le note esplicative e il nome del trascrittore). Si tratta di una mera trascrizione che però ha una sua utilità e validità, soprattutto nell’ottica della comparazione con l’altro e della divulgazione dei contenuti.

Nell’edizione curata da Rodríguez Toro le voci sono ricomposte in due sezioni distinte, non nelle due colonne originali volute da Colombo. La prima, come un vocabolario, si apre con il nome della località (con le eventuali variazioni) e rinvii interni fra il secondo e il primo codice; poi generalmente vengono riportate un certo numero di informazioni, tendenzialmente le stesse per ogni lemma, se disponibili: la “categoria urbana” di riferimento (i “lugares” sono classificati come “ciudad”, “villa” o “aldea”), il numero degli abitanti, il proprietario (magari solo con il titolo) o la giurisdizione di appartenenza, la descrizione fisica della sua collocazione. A volte si trovano indicazioni sulla presenza di sistemi difensivi (il luogo “tiene fortaleza” o “al-cázar”, “casa fuerte” o “torre”, in quale stato, “muy buena” o “muy fuerte” oppure “derrocada”). Ciascuna voce può contenere solo brevi annotazioni come molte righe di testo (sebbene queste ultime siano in percentuale ridotta). Le generalizzazioni, dunque, valgono fino a un certo punto. Ovviamente, la ricchezza dell’opera si cela nelle informazioni rintracciabili nei casi minoritari, nei dati che sfuggono alla schematizzazione perseguita idealmente dal suo autore, noto per lo stile asciutto e conciso. Ad esempio, rispetto alla popolazione talvolta emergono delle allusioni alla presenza di “moros” o “moriscos”, particolarmente nel Regno di Aragona, con percentuali stimate importanti (sebbene non si abbiano numeri assoluti). Alcuni di essi appaiono mescolati ai cristiani, altri un poco isolati.

Sempre come allusioni, seppure attente, vengono presentati nel testo i limiti fra i regni peninsulari spagnoli, e anche con la Francia, per cui puntualmente vengono ricordati dei cippi (“mojón”). Nel caso delle merci che si muovono fra Aragona e Castiglia si nominano “aduanas” per il loro controllo. Variando la scala di dettaglio, meritano menzione anche i confini delle regioni e delle “regioni storiche” interne ai regni, come pure fra i territori reali e quelli dipendenti da ordini militari, oppure soggetti a ripartizioni ecclesiastiche. Le informazioni di contesto vertono sulla presenza di rilievi, di corsi d’acqua e sull’insolazione del terreno, sulla

posizione rispetto all'arco apparente del Sole (ponente o levante). Infine, trovano spazio le notizie più disparate e difficili da classificare o sistematizzare, in sostanza aspetti amministrativi, produttivi, culturali e storici. Qui si riscontrano dati che oggi riferiremmo alla toponomastica storica e che riguardano sia i cambiamenti di denominazione che le etimologie di alcuni nomi di luogo.

La seconda sezione elenca sostanzialmente le possibili destinazioni raggiungibili – sempre in ordine alfabetico – a partire dalla località oggetto della voce, con le distanze in leghe e le caratteristiche dei percorsi: la qualità del terreno, la vegetazione e le coltivazioni, eventuali fiumi da attraversare.

La natura di entrambe le parti è fondamentalmente descrittiva, a parte il numero della popolazione e delle leghe che definiscono le distanze fra le località citate, non ci sono dati quantitativi di dettaglio.

La questione delle unità di misura delle vie di comunicazione risulta particolarmente interessante per comprendere il contesto intellettuale nel quale l'opera è stata pensata e realizzata. Le leghe, ad esempio, non hanno la stessa dimensione in tutte le aree del Regno, risultano più lunghe nella parte centrale e sudorientale e più corte nel Nordovest. Il redattore (lo ricordiamo, erano diversi informatori a muoversi sul terreno, incrociando i loro percorsi e moltiplicando così le note su alcuni centri abitati) ne era al corrente e sottolineava localmente come dovessero intendersi (“corte” o “lunghe”). Se necessario le indicazioni si trovano espresse in frazioni di lega oppure in “millo”, “tiro del vallestà” o “tiro de piedra”, nel caso di presenza di ostacoli naturali (ad esempio passi montani) o di siti posti nei pressi di vie di comunicazione.

Dalle informazioni fornite nell'introduzione e poi dal confronto con il testo, si comprende che – relativamente allo stato delle conoscenze del periodo – le notizie contenute nel *Vocabolario* rispetto all'agricoltura, all'allevamento e alla pesca, all'industria, al commercio e allo sfruttamento delle miniere (argento e ferro), insomma all'utilizzo delle risorse naturali, siano dati che potrebbero essere valorizzati puntualmente oggi (qualche località già lo fa) sebbene oggettivamente limitati a suggerire la ricchezza o meno dei raccolti e dei prodotti. Tra questi, molto spesso, ricadono anche il vino (raramente distinto in bianco o rosso) e le vigne, trattati insieme al pane e al grano.

Le ricorrenze legate all'allevamento sono generiche (cavalli, tori, bovini), poche quelle collegate alla pesca e quasi sempre di acqua dolce. Le manifatture che emergono sono legate al soddisfacimento di necessità basiche della popolazione (principalmente vestiti e scarpe), sporadicamente appare qualche oggetto di altra natura, tra questi spiccano i prosciutti, come pure il miele.

In relazione alle attività commerciali, il *Vocabolario* nelle località che le ospitano ricorda le fiere con la loro periodicità, oppure le “ventas” ovvero i punti di accoglienza posizionati lungo le strade principali che fornivano ai viaggiatori un poco di accoglienza (vitto e alloggio) e di sicurezza.

Trovano spazio nel testo anche riferimenti puntuali a eventi storici (come battaglie, aggressioni ecc.) oppure vere e proprie leggende. Se raramente vengono menzionati i castelli o le fortezze, più presenti sono i grandi edifici religiosi (come

i monasteri), ma ancor più evidenti risultano le costruzioni di varia sontuosità (cappelle, chiese, cattedrali) in cui al tempo venivano venerati i corpi dei santi in località specifiche. Ciò si spiega con il fatto che, nel *Siglo de oro*, i santi rivestivano grande interesse e la religiosità popolare si animava intorno al loro culto.

Come abbiamo accennato, fra la prima e la seconda sezione (o colonna com'era in origine nel codice manoscritto fernandino) abbondanti sono i riferimenti alla presenza di corsi d'acqua, interpretati come ostacoli naturali ai movimenti sul territorio e, curiosamente, solo – en cualquier caso (p. 28) – come risorse indispensabili alla vita e all'agricoltura. Le informazioni sull'idrografia sono tra le più complete e, allo stesso tempo, varie dell'opera (ivi). I fiumi sono distinti fra quelli che nascono da sorgenti o da confluenza fra altri corsi d'acqua. Coerentemente con il resto, il flusso viene solitamente misurato indirettamente, ovvero in base al numero di ruote, macine o pietre (da mulino) che l'acqua muove. Un dato toponomastico interessante emerge nel caso delle confluenze quando un idronimo scompare a vantaggio di un altro («Guadalimar [...] junta con Guadalquebir a 4 leguas e “pierde el nombre”» – *Baeça* –, «Darro e Guadaxenil [...] juntase cabe la cibdad e “queda el nombre” de Xenil» – *Granada* –, p. 28).

Il vocabolario colombino riporta poi sia i ponti (226), ma con scarsa attenzione alle loro caratteristiche costruttive o materiali, che gli attraversamenti naturali, dipendendo questi ultimi dalle stagioni. La funzione, dunque, prevale sull'infrastruttura vera e propria. Tra i dati restituiti si trovano infine anche i canali artificiali di distribuzione idrica (romani?), gli acquedotti e le arcate (“caños”), i condotti interrati.

Vengono puntualmente segnalate le vere e proprie saline (cinque) oltre ai toponimi che vi si riferiscono, e le acque termali benefiche (“baños”).

Le informazioni trasmesse contengono localmente indicazioni riguardanti difficoltà ambientali, climatiche, antropiche (si segnala in tal senso la presenza di ladri, di terra e di mare).

Rodríguez Toro, a testimonianza della problematica situazione delle reti terrestri del tempo, rileva come nell'opera di Fernando Colombo vengano utilizzati pochissimi nomi per indicare i percorsi, il più citato è quello «de la Plata» nel segmento riferito all'Estremadura, caratteristico poiché conservava a tratti marmi (lastre di pietra) dei Romani (p. 26).

Non ci addentriamo nelle analisi – testuali, paleografiche, stilistiche – di confronto specifico fra i due manoscritti esaminati singolarmente e comparativamente nelle ripetizioni, o nelle cancellature. Ricordiamo sostanzialmente che nel codice 10-1-11 (la “bella”) si possono distinguere almeno due scrittori: Fernando fino al foglio 62v e uno scrivano professionista di identità sconosciuta da lì fino alla fine (p. 32). Il primo più schematico, sintetico che utilizza frasi brevi messe insieme senza formule di connessione (“yuxtaposicion sintactica”), il secondo – autore della maggior parte del 10-1-10 – con uno stile più articolato. Nella presente versione a stampa, là dove siano disponibili voci più dettagliate ed esaustive, queste ultime sono state preferite benché non siano di Colombo per restituire esaustività all'opera.

Non ci spingiamo nemmeno negli aspetti relativi alle abbreviazioni, alla grafia, alle maiuscole, agli accenti, all'unione e alla separazione delle parole e ai segni di punteggiatura, rinviando all'edizione stessa (pp. 38-42). Riportiamo solamente che sono state regolarizzate le grafie di entrambi codici nei casi che non avrebbero rilevanza fonetica, mentre sono state mantenute quelle che potrebbero riflettere caratteristiche dello spagnolo del XVI secolo. Per lo stesso rispetto non vi sono interventi sulle analoghe alternanze in alcuni toponimi o idronimi (ad esempio *Chenchilla/Chinchilla*, *Merino/Mirino*, *Medellín/Medillín*, *Valdascari/Valdescari*, *Vellilla/Villilla*, *Xadraque/Xedraque...*), né sulle grafie delle doppie (*v/b*, *s/ss*, *g-j/x* e *z/ç*), né sulla presenza della *h* all'inizio di numerosi nomi di luogo (*Heras/Eras*, *Humanes/Umanes*), mentre al contrario si è agito per quelli di origine araba (*Aznalcázar/Haznalcázar*, *Arizga/Harizga*) o sostituendo la *f* nei termini derivanti dal latino (*Huente el Saç/Fuentelsaç*). Gli agiotoponomi composti da *san* e un nome che inizia con la consonante bilabiale compaiono nella forma originale (*Samartín*, *Samiguel* e *Sampedro*); nel caso della variante *sant/santa*, la fusione avviene con nomi che iniziano con vocale (*Santandrés* o *Santolalla*). Ai fini della lemmatizzazione, tuttavia, i due elementi sono stati separati mediante un apostrofo (*Sa'Martín*, *Sant'Olalla*).

Una curiosità per i non specialisti. Non vi sono maiuscole nel primo codice (10-1-10, a parte la *R* gotica anche all'interno delle parole) e solo la *M* e la *N* nel secondo (10-1-11).

Per la migliore consultazione di tutti i dati, alla fine del libro sono inseriti quattro indici: dei lemmi cambiati dal XVI secolo o che non è stato possibile identificare; delle persone citate; delle giurisdizioni; dei luoghi e dei fiumi citati che non hanno una voce indipendente nel *Vocabolario*.

Terminata la veloce disamina del contenuto dell'opera, a questo punto corre l'obbligo di riportare alcune delle considerazioni geostoriche suscitate dalla pubblicazione del testo che Fernando Colombo definisce variamente *Itinerario*, *Discreción* [sic per *Descripción*] e *Cosmografía de España*, *Vocabulario*.

Sembra delinearsi chiaramente non solo una geografia odologica che segue l'itinerario dell'informatore, o degli informatori (tanto che si tiene memoria anche delle diverse visite eventualmente realizzate a un medesimo sito), e su questi percorsi si dà forma e struttura alla prima stesura che viene smontata e rimontata nella seconda versione. Ma soprattutto, pare altrettanto evidente, si definisce una geografia descrittiva "terrestre", non molto legata o corredata da dati quantitativi oggettivi e strumentali (per quanto fosse possibile al tempo).

La lettura dell'opera inizialmente ha suscitato una certa sorpresa, appariva poco comprensibile come un uomo che avesse fama di cosmografo, ovvero – lo ricordiamo ancora – di geografo, di gran sapiente, di bibliofilo, non adottasse per la navigazione e per la geografia di terra gli stessi strumenti, le stesse teorie, il medesimo sistema epistemologico. Successivamente, riflettendo sui dati di fatto che emergono dal testo e sulle informazioni di contesto, è divenuto chiaro come, per gli uomini del tempo, benché colti, dovesse trattarsi ancora di due ambiti nettamente separati. Sono riemersi e hanno acquisito maggior peso gli

insegnamenti di Randles (1986) e la sua definizione di “mutazione epistemologica rapida” che portò nel Cinquecento, sulla spinta delle grandi esplorazioni geografiche, alla concezione del globo terracqueo, ovvero di un pianeta Terra composto inscindibilmente e insieme da parti dominate dalla presenza dell’acqua, gli oceani, e di grandi porzioni di terre emerse, i continenti. Sebbene questi ultimi avessero delle isole, grandi e piccole, quasi a mo’ di propaggini antistanti o precedenti o addirittura a corollario e indicative della presenza di grandi masse. Ma questa è un’altra questione che abbiamo affrontato in differenti occasioni.

Per gli spagnoli del Secolo dell’oro, la geografia – la cosmografia – non era la scienza che si occupava di descrivere tutto il pianeta (altro ancora era studiarlo nei rapporti dinamici con l’umanità, concezione che venne molto dopo) ma suddivideva la realtà in due ambiti distinti: nautico e terrestre. Lavorando alla geografia di terra della Spagna Fernando Colombo adottò i metodi e gli strumenti (cognitivi, materiali ecc.) che appartenevano alla geografia terrestre, descritta appunto nel suo *Vocabolario*, e non quelli utilizzati nella geografia degli spazi marittimi, caratterizzata dalla produzione di cartografia nautica. Ambito nel quale, come è stato ricordato, era ugualmente impegnato ed esperto.

Come rammenta José Javier Rodríguez Toro, nel Cinquecento ebbero grande fortuna in Spagna i *repertorios de caminos*, vengono portate ad esempio le due opere più note del genere quelle di Juan de Villuga (*Repertorio de todos los caminos de España*, 1546) e Alonso de Meneses (*Repertorio de caminos*, 1576) che però sono più tarde (p. 25 nota 110). In coerenza con quella impostazione itineraria di fondo, Fernando Colombo ideò e utilizzò la forma di un elenco alfabetico, una logica perfettamente comprensibile e valida, certamente utile ma da letterato. Sarebbe interessante conoscere meglio le motivazioni dell’ideatore e se vi fosse un committente, l’uso per il quale l’opera era stata pensata o sostenuta inizialmente dalla corte. Sebbene la struttura delle informazioni nei fatti fosse odologica, Colombo non applicò una logica geografica ovvero localizzativa come la concepiamo oggi e come la concepivano già i greci, a scala variabile. Tolomeo, semplificando, in rapporto alla scala aveva già distinto la geografia dalla corografia.

Questa “Spagna terrestre” di Fernando Colombo venne approcciata e trattata in maniera fortemente descrittiva, con un lavoro che manca sostanzialmente di dati quantificabili e quantificati in maniera oggettiva (a parte la popolazione). Le località citate ed elencate possiedono come caratteristica principale e preliminare un toponimo, cui si accompagnano alcune peculiarità naturali e antropiche, ma non possiedono una posizione geografica (seppure stimata). A scala di dettaglio le relative differenze e funzioni svolte dai centri catalogati si esprimono attraverso la presenza, rilevata o meno, di elementi richiamati nelle singole voci (ad esempio le fiere). La dimensione spaziale è sottintesa, lasciata alla capacità di astrazione del lettore. Le distanze sono espresse in leghe, che hanno dimensioni variabili all’interno del paese e che non vengono trasformate in unità di misura uniformi, anzi assumono estensione multidimensionale. Infatti le difficoltà del cammino, delle vie di comunicazione

utilizzate, vengono espresse con il loro aumento, non in maggiore tempo di percorrenza. Pendenze, fondi disagiati, mancanza quasi totale di lastricature, attraversamento di lande spopolate, influiscono sulla percezione delle distanze non in ore di viaggio ma, appunto, in leghe mutevoli.

Quella di Ferdinando Colombo è una geografia terrestre che manca di cartografia, sebbene, come abbiamo visto, in qualche parte incidentalmente si accenni alla necessità di realizzare delle tavole graduate in latitudine e longitudine che accompagnino il *Vocabolario* nella sua forma ultima. Infatti, parlando dell'impresa cosmografica di Fernando Colombo, in merito alle istruzioni date da lui stesso circa la riorganizzazione dei materiali, si dice che fra queste si può leggere, «entre otras muchas minuciosidades» (p. 9). La nota relativa riporta una interessante informazione:

«Sin poner en duda su valor, tampoco se ha tenido en cuenta aquí la parte final de las instrucciones: “Para el hazer las tablas serán cuadradas y divisas por grados de longitud y latitud y cada grado en millas cuyas líneas cruzarán la tabla como en un tablero de axedrez porque fácilmente del original do se pintare al principio se pueda sacar en los otros”. Crespo Sanz (2012, 84, 99-100) ha relacionado este pasaje con las instrucciones para realizar un mapa de España (que no obstante jamás vio la luz)» (Ivi, nota 32).

Purtroppo, però, di queste cartografie nei manoscritti presenti a Siviglia non vi è traccia. Speriamo che qualcuno abbia la curiosità di cercarle.

Per un geografo storico, infatti, l'assenza delle cartografie non sembra una mancanza da poco sia per l'interesse precipuo che per il vuoto che lasciano. Negli anni di riferimento la *Geografia* di Tolomeo era già stata ampiamente riconosciuta, tradotta, accompagnata dalla realizzazione delle *Tabulae veteriores* e delle *Tabulae novae*, erano circolate edizioni a stampa che un esperto di cosmografia (geografia) non poteva non conoscere. Le cartografie, almeno oggi, appaiono un corredo non secondario rispetto a un'opera intitolata *Descripción y cosmografía de España*, meno – ovviamente – in un *Vocabolario*.

Però, per potersi considerare l'opera propriamente geografica una mancanza assai meno comprensibile è quella della posizione stimata delle varie località ovvero la latitudine e la longitudine. Ma dobbiamo considerare che siamo negli anni Venti del Cinquecento. Il processo di definizione degli ambiti delle teorie e dei metodi, come degli strumenti della geografia non si era ancora pienamente compiuto, né tantomeno la fusione tra mondi dominati, nei fatti, da protagonisti diversi (si potrebbe parlare di navigatori *vs* camminatori). Nonostante i poteri politici ed economici che sostenevano i viaggi, in qualsiasi forma, fossero gli stessi, l'osmosi non era ancora avvenuta, i due linguaggi rimanevano differenziati.

Concludiamo questa lunga segnalazione ribadendo il grande valore dell'opera fernandina, che fotografa la geografia spagnola tra il 1517 e il 1525, insieme alla cultura alle sensibilità e alle intenzioni del suo estensore che incarnano l'epoca in cui visse e si formò, con le contraddizioni, gli slanci e i freni

(che non ne consentirono la conclusione e la pubblicazione). Come pure l'interesse dell'edizione critica, saggiamente promiscua fra prima e seconda stesura, prodotta da José Javier Rodríguez Toro.

Come accennato in apertura, la nostra presentazione ambisce all'obiettivo di aprire una nuova fase di confronto inter- e multidisciplinare tra linguisti, geografi, storici di varie scuole e stimolare ricerche su singoli aspetti emersi, comparativamente e sistemicamente: ad esempio sulla toponomastica storica; sulla storia della geografia e della cartografia europee nelle loro peculiarità nazionali e nei reciproci scambi e dipendenze; sulla circolazione delle fonti e dei modelli fra Quattro- e Cinquecento, sulle teorie di rappresentazione dello spazio geografico (descrittivo, letterario, cartografico ecc.), sulle figure di eruditi e tecnici che consentirono il passaggio delle informazioni fra paesi di antica tradizione odeporea (l'Italia mediterranea dei mercanti e navigatori) e nuove potenze (la Spagna votata alle navigazioni atlantiche e all'espansione territoriale ultramarina). Un ulteriore ambito di ricerca e di elaborazione delle informazioni potrebbe riguardare la ricostruzione degli itinerari effettivamente seguiti dai collaboratori che attraversarono la Spagna a partire dai rinvii interni, sovrapporli a una cartografia digitale della Spagna consentirebbe di comprendere quali "strade" vennero seguite, quali e quante di queste esistono ancora, se sono state oblitee dal tempo trascorso. Ne deriverebbe un HGIS fernandino intrigante adatto alla valorizzazione territoriale e usufruibile dal largo pubblico se nella forma Web.

SEGNALAZIONI E NOTE

MIRKO CASTALDI, ARTURO GALLIA, *Evangelista Azzi cartografo risorgimentale. La vita, le opere, la rete di relazioni (1793-1848)*, Roma, Carocci, 2023.

Due giovani studiosi rovistano nel fondo cartografico di un'università romana e si imbattono in due grandi carte murali ottocentesche – del tipo a lungo in uso nelle aule scolastiche – rappresentanti ciascuna un emisfero terrestre del diametro di due metri. Non è l'inizio di un manoscritto inedito degli inizi del secolo scorso ma l'incipit del bel libro di Mirko Castaldi e Arturo Gallia dedicato a un cartografo poco noto e finora non studiato: il parmigiano Evangelista Azzi vissuto tra fine Settecento e la metà dell'Ottocento.

Un libro, lo dico subito, che ho apprezzato molto per diverse ragioni. Ben scritto e di gradevole lettura, esso fa uscire dall'ombra un "cartografo minore", categoria di grande interesse all'interno delle discipline geografiche sulla quale gli autori si soffermano giustamente a lungo a più riprese. Il lavoro merita considerazione nel metodo e nel merito. Viene ad arricchire un filone di studi di straordinario interesse – sarebbe da non credersi il contrario, direbbe Louis Stevenson – relativo a quel dispositivo ricco di risvolti scientifici, tecnici, comunicativi, politici, culturali ecc. che è la carta (basti ricordare *L'Empire des cartes* del filosofo francese Christian Jacob...). Un filone di studi che peraltro, e purtroppo, non ci offre frutti troppo frequenti.

Castaldi e Gallia espongono i risultati della loro ricerca in modo assai chiaro e coerente organizzandoli, dopo l'introduzione, in tre parti: formazione e attività di Azzi nel contesto della Parma post-napoleonica; la realizzazione di carte utili all'insegnamento; relazioni e fortuna della sua opera.

Già nell'introduzione i due autori forniscono alcune notizie biografiche, poi approfondite nella parte successiva, del cartografo parmigiano. La figura e l'attività di Azzi non sono trattate nel senso della redazione di un "medaglione" a se stante nella vicenda cartografica italiana del primo Ottocento; esse vengono considerate come un'ulteriore tessera che partecipa alla composizione di quel vasto puzzle che fu tale vicenda. Vasto e composito proprio in virtù di una Penisola arrivata assai tardi all'unificazione e quindi a lungo caratterizzata da istituzioni cartografiche diverse non di rado dipendenti o collegate con istituzioni straniere.

Pur estranei, per motivi accademico-anagrafici, al convegno CISGE *Cartografia degli autori minori italiani* (Roma, 1999) e al progetto nazionale DISCI (Dizionario storico dei cartografi italiani) di queste iniziative i due autori hanno raccolto i fondamenti teorici, il metodo di lavoro e le finalità contribuendo con questo libro ad implementarne i risultati. Infatti quei metodi e quei maestri – Massimo Quaini, Claudio Cerreti e altri – sono chiamati in causa nel ragionamento introduttivo anche per riflettere sulla categoria di “minore”. Probabilmente è vero che tale categoria, difficile da definire con esattezza, sia correttamente attribuibile ad autori meno conosciuti rispetto a quelli che hanno fatto la grande storia della cartografia, ma è anche vero che l'indagine sui minori restituisce una varietà di casi che riempiono gli spazi interstiziali del sapere geo-cartografico, contribuiscono a ricostruire le tenenze, i contesti, la rete di saperi e di risultati della quale gli stessi autori maggiori partecipano, influenzandola o essendone influenzati.

Dunque, grazie a Castaldi e Gallia, in tutto questo anche il “minore” Azzi trova la sua funzione e il suo posto.

Il posto, come luogo geografico e culturale, è la Parma di Maria Luigia, anzi i ducati di Parma Piacenza e Guastalla che la vedova felicemente infedele alla memoria di Napoleone – presto risposata con il conte von Niepperg, peraltro suo prezioso collaboratore – riceve con la Restaurazione. Nell'ambiente riformatore che la duchessa e il suo entourage creano comunque in continuità con la stagione precedente (ma anche in relazione con il confinante Lombardo-Veneto austriaco “di famiglia”) si inquadra l'attività di Azzi. La sua formazione va infatti ricercata nell'Istituto geografico militare di Milano, risultato della fusione fra il precedente e prestigioso Dépôt de la guerre installato dall'amministrazione francese e degli non meno attivi uffici topografici dello Stato maggiore austriaco.

Nei dossier personali di Azzi rinvenuti dai nostri ricercatori si trovano le consuete stringate informazioni fornite da questi documenti: l'inizio della carriera militare come vélite (soldato giovane di una scuola di quadri creata da Napoleone), poi sergente nelle campagne d'Italia e di Francia, quindi sottotenente a Parma dove, nella scuola militare si forma “come disegnatore e come topografo”, preparazione che gli consente l'accesso all'Istituto geografico militare di Milano. È questa l'informazione biografica più importante relativa al periodo giovanile, oltre a quella che avrebbe poi lavorato alla *Carta topografica dei Ducati di Parma, Piacenza e Guastalla*. A questa carta stampata nel 1828 in nove fogli Azzi collaborò sia nelle campagne di rilevamento (1821-1822), sia come disegnatore. Non mi soffermo oltre su questo documento, descritto con acribia dai due autori sia nei contenuti grafici sia in quelli descrittivi. Esso contiene infatti un ampio testo da ricondursi alla tradizione statistico-descrittiva (clima, suolo, popolazione, istituzioni ecc.) che accompagnava le operazioni topografiche destinate alla stampa al fine di far dire attraverso tali lunghe legende quello che il disegno non poteva esprimere (e viceversa).

Alla *Carta dei ducati* segue l'analisi di tre documenti: la *Pianta della città di Parma* (1829), la *Pianta della città di Guastalla* (1832) e la *Pianta della città di Piacenza* (1833).

Di tali carte i due autori, avvalendosi anche della non ricca letteratura esistente, ricostruiscono i contesti – per esempio le connessioni con figure precedenti –, le finalità (da riconoscersi in una funzione celebrativa del governo luigino), e la loro fortuna in quanto essi restarono per tutto il secolo le rappresentazioni più significative nella divulgazione dell'immagine delle tre città.

L'analisi accurata della topografia urbana della pianta di Parma (di cui viene rilevato un basso grado di precisione topografica, p. 41), e della lunga legenda contestuale alla figura consente comunque agli autori una lettura utile dal punto di vista degli studi storico-territoriali. Utilità ancora più giustificata nel caso delle altre due piante, realizzate sul modello della prima, ma migliorate dall'apporto di maggiori informazioni.

Nel complesso i due autori confermano come l'insieme delle figure studiate rispondevano all'esigenza di far emergere, attraverso l'immagine delle città, l'importanza del piccolo Stato nel contesto geopolitico della Penisola.

La partecipazione di Evangelista Azzi a un filone cartografico-didattico della seconda parte della ricerca non appare dunque come rottura rispetto al filone più celebrativo-divulgativo che topografico: siamo comunque lontani da una produzione effettuata per motivi strategici o anche urbanistici.

Ampiamente inquadrata nelle tendenze pedagogico-didattiche (e relativa produzione editoriale geografica: manuali e atlanti portatili) prima influenzate dall'illuminismo poi dalle tendenze cattolico-restauratrici (pp. 49-64), scopriamo così Azzi autore di cartografie (che le istituzioni scolastiche iniziano a ritenere necessarie per accompagnare i manuali) e di carte murali. Si tratta di una parte dello studio di Castaldi e Gallia ancora più interessante agli occhi di chi, come chi scrive, non si è occupata di storia dell'insegnamento della geografia (a parte la lunga vicenda della sua privazione alle donne, più che mai in fatto di carte). I due autori interpretano l'attività cartografico-didattica di Azzi come risposta all'esigenza emersa in seguito alla pubblicazione della seconda edizione (1833) del manuale di geografia, disciplina allora tenuta in gran conto, dell'editore Giacomo Antoine, edizione notevolmente aggiornata a vantaggio degli allievi grazie all'inserimento delle conoscenze derivate dal geografo Adriano Balbi e dallo statistico dei ducati, Lorenzo Molossi, e tuttavia ancora mancante di carte. Nascono così le carte del piccolo *Atlante per gli Elementi di geografia dell'Antoine ad uso delle Scuole inferiori di Parma*, tavole di cui Castaldi e Gallia analizzano gli incisori, le fonti, i collegamenti con la produzione geografica maggiore, con l'editoria, con le tendenze pedagogiche del tempo rilevandone inoltre le varianti contenutistiche fra prima e seconda edizione (1836 e 1837).

Dopo questo puntuale lavoro critico si arriva a quelle figure che hanno dato il via all'insieme dello studio: i grandi mappamondi murali. Lo studio dei due autori ne chiarisce ogni aspetto: tempi di realizzazione, caratteristiche tecniche, contenuti anche toponomastici non privi di curiose deformazioni celebrative («Isola Maria Luigia», pp. 90-91). A proposito del contesto di realizzazione, di particolare interesse il fatto che i due emisferi furono il risultato della «proposta» rivolta nel 1837 dallo stesso Azzi al governo ducale nella considerazione che le aule

scolastiche necessitavano di carte più grandi rispetto a quelle del piccolo atlante portatile di cui gli allievi erano stati singolarmente dotati. Se ne deriva anche la conferma di Azzi come prevalente cartografo didattico.

L'ultima parte del lavoro è una bella indagine “dietro” e “oltre” le carte. Sulla base di fonti originali, Castaldi e Gallia ricostruiscono il dialogo, non metaforico ma reale in forma epistolare, fra Azzi e Adriano Balbi, lettere preziose per conoscere i contenuti geografici passati dal geografo al cartografo; quindi la fortuna della sua opera nelle varie realtà della Penisola, le edizioni realizzate e mancate, le relazioni fra Azzi e le personalità dell'ambiente della geografia italiana del tempo (fra cui Zuccagni Orlandini) e quelle all'interno dei ducati. Assai interessante il *focus* sulla “carta che non c'è”. Azzi lavorò a una *Carta d'Italia* di grandi dimensioni (sei fogli), pensata come diacronica, sulla quale i due autori hanno raccolto una notevole quantità di informazioni che consentono loro di dire che la carta era in lavorazione, perfino già apprezzata da Balbi, senza poter affermare che fosse stata terminata. Essa resta quindi un'opera misteriosa, tuttavia significativa della tendenza culturale che dava alla geografia e alla cartografia un ruolo di primo piano nella formazione dell'identità nazionale.

Tutto quanto ricostruito da Castaldi e Gallia nella loro ampia ricerca restituisce ad Azzi il ruolo di autore “maggiore” nel campo della cartografia pedagogico-didattica, fondamentale in un'epoca in cui i governi iniziavano a rendersi consapevoli dell'importanza culturale e sociale dell'alfabetizzazione per tutti e, appunto, nella costruzione della coscienza nazionale.

Una ricerca non sarebbe seria se gli autori la dichiarassero esaustiva (e difatti in nostri non lo fanno); d'altra parte una recensione non lo sarebbe se non segnalasse qualche interrogativo rimasto aperto.

Azzi fu soprattutto attivo alla redazione di carte derivate (come riconobbe Adriano Balbi: exergo p. 97) piuttosto che un topografo attivo sul terreno quale risulta essere stata la sua prima formazione. Su questo punto resta probabilmente da verificare l'eventuale esistenza di fonti manoscritte relative al ruolo da lui rivestito all'interno dell'Ufficio topografico milanese. Non è escluso che gli archivi, come spesso accade, tacciano. O forse richiedono un supplemento di indagine da far seguire a quella, già minuziosa, fatta dagli autori presso le istituzioni di un'area geografica assai vasta.

LUISA ROSSI

VIRGINIO COLMEGNA, GUSTAVO ZAGREBELSKY, *La Costituzione dei poveri*, a cura di Daniela Padoan, Roma, Castelvecchi, 2025.

Il libro illustra i dialoghi tra don Colmegna, presidente onorario della Casa di Carità di Milano, e Zagrebelsky, presidente emerito della Corte costituzionale, incentrati su una possibile alleanza tra laici e credenti per riportare le persone a essere soggetti di una concreta azione politica.

La curatrice nell'*Introduzione (Doppio sogno)* ricorda di aver conosciuto don Colmegna il 27 dicembre 2015 a Milano, quando, mentre nevicava, i poliziotti intimavano a circa trecento profughi del Corno d'Africa di abbandonare un ex albergo nel quale avevano trovato rifugio tre mesi prima, dopo aver attraversato il deserto libico e il Mediterraneo. Don Colmegna con un megafono scandiva a gran voce l'articolo 10 della Costituzione sul diritto d'asilo.

Le conversazioni fra il prete di strada e il giurista si svolgono nel corso di sette incontri che danno vita ai sette capitoli del libro, che raccolgono le risposte alle relative domande. È possibile prendere la Costituzione come bussola e ritrovare i principi evangelici che la attraversano? E, al contrario, riscoprire quanto del pensiero evangelico è entrato a far parte della Costituzione, al punto che, se davvero venisse attuata, avremmo una Costituzione dei non rappresentati, degli esclusi dalla democrazia? Una Costituzione come vera casa comune?

Come rileva Padoan, i due dialoganti sono figure che hanno teorizzato, il primo la de-istituzionalizzazione e l'apertura dei luoghi di confinamento, con i centri di trattenimento dei migranti, il secondo la "giustizia mite", basata sul perdono che esclude la vendetta. Inoltre, di fronte alla realtà della società attuale, entrambi potrebbero inclinare alla rassegnazione e all'avvilimento; invece, il dialogo è continuamente animato da un venato umorismo, con un tono confidenziale dal quale emerge però la voglia di lottare, di indignarsi per ciò che non è giusto, di non arrendersi mai.

Zagrebelsky apre il dibattito con una scottante accusa, ritenendo che una delle mistificazioni con le quali i giuristi hanno a che fare quotidianamente è quella che il diritto serve al diritto, evitando così di guardare la concretezza della vita sociale e rifugiandosi in un concetto astratto e freddo. Pensando al diritto come un mondo a sé si può raggiungere un risultato al quale i giuristi, di solito, tengono molto, cioè non prendere posizioni, come esperti di tecnica giuridica.

Don Colmegna sostiene che la sfida sull'alleanza laici-credenti sia non solo possibile ma auspicabile e rievoca la proposta del cardinal Martini di affidargli la costruzione della Casa della Carità, dove visse per oltre vent'anni, invitandolo a "rispolverare" la parola carità, a riappropriarsene, affinché abbracci la giustizia spingendola oltre l'utilità sociale. Ma allora si pensava che la solidarietà fosse il terreno dei laici, mentre la carità, la benevolenza, la bontà sono il terreno dei credenti. Zagrebelsky replica che le parole "solidarietà" laica e "carità" cristiana non sono in contraddizione. Nella Costituzione è ben visibile il segno dell'umanesimo cristiano, come esiste un umanesimo che si fonda su radici culturali autonome. Anche lui ricorda un incontro col cardinal Martini, avvenuto all'ultima *Cattedra dei non credenti* alla presenza di giuristi, persone comuni e diversi detenuti di San Vittore, nel corso del quale il punto di incontro non fu una dottrina, una teoria o un'idea, ma "l'esperienza dell'ingiustizia". Don Colmegna aggiunge che per trovare il senso della giustizia bisogna "dubitare" e propone l'argomento illustrato nel secondo capitolo sul potere e la dignità, mettendo in evidenza la necessità di un pensiero di solidarietà, di attenzione, di relazione. Riconosce di essere definito un prete di strada, in realtà egli si ritiene un prete di

comunità, di fraternità e di centralità della persona. Zagrebelsky rileva che il prete con la sua encomiabile attività ha incarnato l'articolo 32 della Costituzione che prescrive la tutela della salute come fondamentale diritto dell'individuo e interesse della collettività, e garantisce cure gratuite agli indigenti.

Migranti, respingimento, accoglienza: di chi è la terra? È il titolo accattivante del terzo capitolo, introdotto da don Colmegna che deplora la parola “migrante”, perché anche chi è immigrato da anni o addirittura nato sul territorio italiano rimane legato a una condizione di movimento, privandolo della possibilità di mettere radici. Zagrebelsky lamenta che la tematica della sicurezza è diventata una delle colonne portanti della politica, con i confini, i respingimenti, l'accoglienza condizionata da quando si è formato lo Stato nazionale e afferma che sostenere che noi siamo padroni di casa nostra è un'aberrazione.

Conversando su scuola, istruzione e formazione, il giurista descrive la sua “idea fissa” di natura costituzionale tale da rovesciare il modo di considerare l'insegnamento scolastico e il ruolo degli insegnanti, partendo dalla definizione del termine “merito” che caratterizza il Ministero dell'Istruzione e del Merito. Si riferisce all'art. 34 che stabilisce un orientamento, un principio generale di protezione dei capaci e dei meritevoli, ma ci sono due interpretazioni possibili sul concetto di merito. La prima lo vede come caratteristica di chi porta con sé un pregio legato alla provenienza da un ambiente acculturato, come i “Pierini” di Don Milani, la seconda tiene in considerazione quelli che partono da condizioni di sfavore o provengono da famiglie disastrose o da paesi lontani e non conoscono ancora la lingua italiana; questi ultimi meritano maggiore attenzione conformemente all'art. 3 della Costituzione, che attribuisce alla Repubblica il compito di rimuovere gli ostacoli di natura economica e sociale, che limitando la libertà limitano l'uguaglianza, impedendo lo sviluppo della persona umana. Don Colmegna condividendo questa distinzione, osserva che quella del merito è una concezione aziendalistica che impone un rapporto gerarchico tra docente e discente, mentre va difeso il diritto costituzionale all'istruzione come costruzione di comunità, bene comune, patrimonio di uguaglianza. Da costituzionalista, Zagrebelsky ha come orizzonte di riferimento quello delineato dall'art. 3 della Costituzione, la solidarietà, e avverte che parlando di merito è facile passare al concetto di meritocrazia, inaccettabile e perfino crudele.

Altri argomenti di discussione vertono su salute, cura e comunità trattati nel quinto capitolo, dignità e carcere nel sesto capitolo.

Il titolo dell'ultimo capitolo è alquanto significativo: *Guerra, pace, rivoluzione*. Mentre don Colmegna rivendica la rivoluzione della carità che non è una “fantasia utopistica”, perché siamo a un cambio di civiltà «in cui abbiamo la responsabilità di custodire la cultura della pace e della non violenza, se non vogliamo assistere alla distruzione del nostro mondo» (p. 172), ricordando la resistenza civile non violenta di Gandhi, Luter King, Sacharov, Havel e Tolstoj, Zagrebelsky guarda i potenti della Terra e il loro stile di vita, un mondo falso, e si dichiara dostoevskijano per l'espressione «Il mondo sarà salvato dalla bellezza. Teniamola presente, valorizziamola anche noi, la bellezza, e rovesciamola. Il cattivo gusto, l'ostentazione

di ricchezza, la volgarità e l'aggressività del modo di vivere, tutto questo non salverà il mondo; tutto questo lo condannerà» (pp. 173-174).

A questo punto il prete di strada replica con la grande lezione della *Laudato si'* di papa Francesco, dove parla anche della conversione degli stili di vita.

Il testo è ricco di riferimenti alla *Bibbia*, ai grandi pensatori del passato e numerosi sono anche i riferimenti ai recenti deprecabili fatti di cronaca. Le convinzioni espresse dai due dialoganti fanno senza dubbio "breccia", come da loro auspicato, sul lettore, perché sono riusciti a suscitare interesse e commozione, aprendo un varco profondo anche nel pensiero dei più scettici.

GRAZIELLA GALLIANO

WILLIAM DALRYMPLE, *La Via dell'Oro. Come l'India antica ha trasformato il mondo*, (*The Golden Road. How Ancient India Transformed the World*, London, Bloomsbury, 2024), traduzione di Svevo D'Onofrio, Torino, Adelphi, 2025, Collana *L'oceano delle storie*.

La "via dell'oro" è una locuzione che ha assunto nel tempo diversi significati (dalla corsa all'oro ai movimenti spirituali ecc.) ma Dalrymple ne aggiunge ancora uno, contrapponendola alla più famosa "Via della Seta".

L'autore scozzese, figlio di Sir Hew Fleetwood, 10° baronetto, e da parte di madre cugino di terzo grado della regina Camilla, può vantare tra i suoi antenati una principessa Moghul (o Mughal, un ramo della dinastia Timuride che governò l'Asia meridionale e il territorio degli attuali Iran, Iraq e Afghanistan che costituivano l'impero Moghul) e di essere pronipote della scrittrice Virginia Woolf.

Viene considerato uno dei maggiori esponenti inglesi della letteratura di viaggio, come attestano i numerosi riconoscimenti, premi e medaglie, meritati con la sua multiforme attività: oltretutto scrittore di viaggi e di guide turistiche sull'India, è curatore di mostre, conduttore radiofonico e televisivo di varie serie e di podcast. Fra i libri maggiormente apprezzati dagli studiosi di geografia delle religioni, con *Nine Lives. In Search of the Sacred in Modern India* (Bloomsbury, 2009) sulla vita di nove esponenti di diverse confessioni (con alcuni dei quali ha effettuato poi un viaggio nel Regno Unito, India, Pakistan, Bangladesh, Australia, Paesi Bassi e USA), Dalrymple ha messo in luce la multiforme spiritualità del mondo indiano, utilizzando una varietà di fonti dirette, fondamentali per le sue pubblicazioni successive.

Per gli storici della letteratura di viaggio d'avventura, con *Kob-i-Noor. The history of the World's Most Inamous Diamond* (Bloomsbury, 2017), scritto con Anita Anand, Dalrymple ha messo in evidenza fatti poco noti sul controverso cammino percorso dalla famosa gemma prima di diventare il gioiello della corona inglese, denunciando fra l'altro gli aspetti più negativi del colonialismo, causati dalla East India Company, una compagnia privata che aveva un esercito da conquista.

Un altro libro che ha posto le basi del testo in epigrafe è *The Anarchy. The Relentless Rise of the East India Company* (Bloomsbury, 2019), dove viene ricostruita la storia del subcontinente indiano con il crollo del sistema imperiale Moghul, l'ascesa della confederazione Maratha, la militarizzazione e l'ascesa al potere della Compagnia delle Indie Orientali.

Secondo l'autore, con la "Via dell'Oro" si riscatta dall'oblio una realtà storica documentata ma rimasta nell'ombra rispetto alla "Via della Seta", perché dal 250 a.C. al 1200 d.C. il subcontinente indiano è stato uno dei grandi motori di civiltà, come centro dal quale si sono diffuse religioni, arti e saperi che hanno superato i confini geografici, creando una vera "indosfera", un'area che ha accolto le "idee" indiane assimilandole alle culture originarie. Dalrymple la paragona al territorio conquistato da Alessandro Magno nel IV secolo a.C. e mette in evidenza che il movimento monastico buddista era giunto nell'area senza alcuna violenza, pur opponendosi al sistema delle caste dell'induismo ortodosso. La Via dell'Oro spaziava dal Mar Cinese meridionale e dall'Indocina, attraverso l'India monsonica, sino al Mar Rosso e al Mediterraneo (soprattutto dopo la conquista romana dell'Egitto nel I secolo che segnò l'apice del commercio indo-romano, mentre dopo la caduta di Roma nei secoli V e VI i commercianti indiani rivolsero la loro attenzione verso Oriente, nel Sudest asiatico), grazie alla rete di porti, rotte marittime e vie terrestri. Nel secolo VII in Cina il buddismo giunse alla corte imperiale di Wu Zetan.

Con la conquista mongola della Cina e parte dell'Eurasia, venne favorita la Via della Seta, che aprì la Cina ai commerci col Mediterraneo, mentre gli eserciti musulmani interruppero temporaneamente le rotte commerciali dall'India verso occidente nei secoli XIII-XVIII.

Oltre al buddismo e all'induismo, dall'India si diffusero i sistemi di scrittura, la letteratura epica, l'astronomia, la medicina e le grandi innovazioni matematiche. Come nelle opere precedenti, anche nella Via dell'Oro Dalrymple dimostra la capacità di narrare le vicende storiche in modo alquanto avvincente e con la sua abilità comunicativa - che affascina gli ascoltatori - esprime le sue idee in modo convincente anche per il lettore.

Con i numerosi fatti narrati (555 pagine, di cui circa 200 per le note e gli indici), egli riesce a dimostrare inequivocabilmente che per lunghi secoli la forza delle idee ha vinto sulla violenza delle guerre.

GRAZIELLA GALLIANO

FEDERICO FAGGIN, *Oltre l'invisibile. Dove scienza e spiritualità si uniscono*, Milano, Mondadori, 2024.

Come spiega l'autore nella *Prefazione* l'idea di questo libro nasce dalle conversazioni avute con la cognata Viviana Sardei, basate su domande e relative risposte che spaziano dalla scienza alla spiritualità.

Faggin, nato a Vicenza nel 1941, è un fisico, inventore e imprenditore che risiede dal 1968 negli USA e durante un lungo soggiorno in Italia negli anni 2022-2023 gli erano state formulate numerose domande alle quali cercava di rispondere nel modo più semplice possibile, evitando le formule matematiche incomprensibili ai non addetti ai lavori.

A sua volta, Viviana Sardei nella *Prefazione* seguente ricorda il padre di Federico, Giuseppe, insegnante di storia e filosofia al liceo classico di Vicenza e libero docente all'università di Padova, le cui lezioni erano appassionanti e spaziavano oltre i libri di testo. Come il padre, Federico cerca di rispondere alle domande esistenziali che ci accompagnano dalle origini delle civiltà, ma a differenza del padre filosofo, il suo approccio è soprattutto scientifico e quindi molto concreto. Federico Faggin condivide innanzitutto col lettore la gioia delle sue scoperte e la passione che lo ha spinto a cercare i segreti del mondo materiale e delle macchine, e creare così il primo microprocessore. In seguito «nel mezzo del cammin della mia vita, per così dire, mi è successa un'esperienza straordinaria, che ha capovolto l'orizzonte delle mie ricerche. Da allora la mia passione è esplorare il mondo interiore» (p. 17). Dopo 35 anni di studio sulla coscienza egli è convinto dell'esistenza di un'unione profonda tra il mondo della scienza e quello della spiritualità. Il mondo quantistico ci consente di capire che la coscienza deve essere un fenomeno quantistico, perché l'esperienza cosciente ha le stesse caratteristiche dell'informazione quantistica.

Le domande che Sardei gli rivolge sono sia personali sia professionali. Con la prima cerca di chiarire l'equivoco sul luogo di nascita dello scienziato, ed egli, rivolto "uno sguardo all'indietro", risponde che è nato a Vicenza, ma ha trascorso i primi anni della sua vita a Isola Vicentina, dove la famiglia si era trasferita a causa della guerra, in una casa di campagna, prima che l'era "agricola" sparisse completamente. Tornato a Vicenza all'età di sette anni, non seguì il consiglio del padre di frequentare il liceo classico, perché preferì studiare radiotecnica all'istituto tecnico industriale dove scoprì l'esistenza dell'elettronica.

Le domande che seguono focalizzano le tappe fondamentali della vita di Faggin dopo l'arrivo nella Silicon Valley, la cui tecnologia fu fondamentale per le sue invenzioni, ma egli ricorda anche le difficoltà incontrate per convincere i "suoi capi" a realizzare le sue invenzioni.

Nel corso del colloquio, l'intervistatrice arricchisce le domande con numerosi riferimenti ai maggiori filosofi, scienziati, psicoterapeuti ecc. schiudendo al lettore la sua cultura enciclopedica, necessaria per comprendere i postulati formulati da Faggin. Il tema dell'intelligenza artificiale induce lo scienziato ad avvertire la società umana che sta prendendo "una china pericolosa", perché combinata con i principi materialisti e riduzionisti che considerano l'uomo una macchina classica, essa favorisce una forma di scientismo. Diventa quindi fondamentale capire chi siamo, la nostra coscienza.

All'ottimismo di fondo che pervade il libro, Sardei obietta che «È difficile essere ottimisti in questo periodo di guerre e di sconvolgimenti climatici e tecnologici» (p. 297) e Faggin replica che ci sono tutte le premesse per un nuovo Rinascimento

capace di riaccendere la consapevolezza più profonda della nostra vera natura, e di farci scrollare di dosso il materialismo e il riduzionismo che ci hanno portati all'indifferenza e all'alienazione.

All'ultima domanda «Per quanto bella possa essere una teoria, non pensi che ci sarà sempre una teoria migliore? È quella che tu continui a cercare?» (p. 300), lo scienziato risponde che la teoria da lui esposta è un seme promettente che deve essere ulteriormente sviluppato per “fiorire e dare frutti”. Essa segna l'inizio di Nousym, la nuova disciplina che unisce scienza e spiritualità sulla base di esperimenti che si possono fare sia in laboratorio sia in prima persona.

Tra gli scopi del libro si evince quello di rendere le idee dell'autore più chiare e di aiuto ai lettori per orientarsi meglio nella realtà più vasta in cui scienza e spiritualità formano un'unica disciplina atta a dimostrare la bellezza e il significato dell'universo che noi stessi possiamo creare.

GINEVRA VIGNOLO

PILAR GARCÍA JORDÁN, *La Chiriguanía en el Museo Nacional de Antropología y Etnología de Florencia. Para una historia de la colección de objetos de cultura material chiriguana*, La Paz/Lima, Plural editores/Instituto Francés de Estudios Andinos-IFEA, 2024, pp. 175.

Presso il Museo nazionale di Storia naturale di Firenze, sezione di Antropologia ed Etnologia, è conservata una collezione di oggetti prevalentemente dei Chiriguano (popolazione della Bolivia orientale) formata da un centinaio di pezzi che furono venduti a Paolo Mantegazza, a Torino, dal missionario francescano Doroteo Giannecchini, nei giorni successivi alla chiusura dell'*Esposizione d'Arte sacra, delle Missioni cattoliche e delle Opere di carità cristiana*, avvenuta nel capoluogo piemontese nel 1898.

La collezione si è mantenuta sostanzialmente integra sino ai nostri giorni e al suo contenuto è dedicato l'ultimo capitolo di questo libro, corredato da un ricco e accurato apparato iconografico. Il Museo nazionale di Firenze è infatti la tappa conclusiva del processo di formazione della collezione, che viene individuato e analizzato da Pilar García Jordán, storica americanista dell'Università di Barcellona, autrice, tra l'altro, di numerosi studi sulla storia del popolo chiriguano nei secoli XIX e XX. Le principali fonti considerate consistono nella documentazione conservata presso l'Archivo histórico de la Provincia misionera de San Antonio, che ha sede a Cochabamba; l'Archivo franciscano de Tarija (Bolivia); l'Archivo storico del Museo di Antropologia ed Etnologia e l'Archivo storico della Provincia di San Francesco stimmatizzato, entrambi a Firenze. Alle fonti primarie si aggiungono quelle a stampa: periodici e studi etnografici dell'epoca, cataloghi e fotografie. È da segnalare l'album fotografico delle missioni francescane tra i Chiriguanos del 1898, pensato e prodotto in vista dell'esposizione di Torino e ristampato nel 1995, del quale vengono riprodotte alcune immagini.

In sintesi, la trattazione di García Jordán, corroborata da un'ampia bibliografia, si sviluppa sulla relazione tra i contesti europeo e boliviano, inserendo entrambi nelle trasformazioni politiche e culturali della seconda metà dell'Ottocento. In tale linea espositiva, il primo capitolo introduttivo, oltre alla presentazione delle fonti, accenna all'importanza del nuovo collezionismo scientifico; il secondo capitolo tratta della nascita e dell'affermazione delle esposizioni internazionali e della genesi locale e nazionale dell'*Esposizione generale italiana*, concepita per celebrare a Torino, prima capitale d'Italia, il cinquantenario dello Statuto albertino. Tale esposizione fu poi integrata da quella di arte sacra e delle missioni: fu una delle richieste del notabilato cattolico cittadino e, insieme, un sintomo degli orientamenti riformatori di papa Leone XIII. L'ampliamento tematico alle missioni pose in primo piano due temi relativamente nuovi per il grande pubblico: l'azione di evangelizzazione al di fuori dell'Europa e i popoli che ne erano l'obiettivo. Passando dal contesto generale a quello latino-americano, il terzo capitolo è concentrato sulla figura, l'azione e il pensiero del frate Doroteo Gianneccchini, il quale, sul finire di una quarantennale pratica missionaria nel Chaco boliviano, fu incaricato di raccogliere materiale espositivo per Torino: oggetti della cultura chiriguana, immagini fotografiche (poi raccolte nell'Album già citato) e, infine, alcuni chiriguani, che sarebbero stati parte del gruppo di 120 nativi presenti alla mostra.

Concluso l'evento, frate Doroteo Gianneccchini vendette una parte importante del materiale a Paolo Mantegazza, fondatore e direttore del museo fiorentino. Le ragioni della vendita furono di carattere pratico: la commissione organizzatrice dell'esposizione missionaria rifiutò di conservare i reperti e, nello stesso tempo, il frate non aveva il denaro sufficiente per pagare il viaggio di ritorno in Bolivia per sé e per i cinque chiriguano che erano stati scelti per essere esposti. All'indifferenza della dirigenza cattolica si contrappose l'interesse degli scienziati. Il felice incontro tra la cura del missionario e l'interesse e il prestigio di Mantegazza fece sì che il museo fiorentino abbia custodito sino a oggi l'unica vera e propria collezione chiriguana d'Europa.

L'importanza di Firenze come centro propulsore degli studi antropologici in Italia è uno dei temi del quarto capitolo, nel quale è trattato l'inserimento degli oggetti chiriguani nel museo, con il dettaglio del costo dell'acquisto dei singoli articoli. Una tabella comparativa chiarisce la trasformazione di ciascun pezzo: dalla denominazione al momento della raccolta, all'atto di compravendita, e, infine, alla denominazione scelta per l'inventario del Museo.

Come già accennato, il quinto capitolo è dedicato alla collezione chiriguana, denominata Fondo Gianneccchini. Qui viene analizzato e commentato il lavoro di catalogazione svolto dallo stesso frate francescano: vi sono indicati la tipologia degli oggetti, le tecniche con le quali essi erano stati fabbricati, nonché l'uso degli attrezzi prodotti da altri gruppi etnici legati ai Chiriguano per vicinanza territoriale e per relazioni commerciali. Il valore dello scambio è un aspetto osservato da Gianneccchini, ma è anche una delle questioni importanti della ricerca di Pilar García Jordán, ripresa nel capitolo conclusivo.

La lettura del volume offre l'occasione di riflettere su alcuni temi di rilievo. In primo luogo, la relazione tra attività missionaria e scienza, in un contesto culturale internazionale permeato dalle teorie evuzionistiche e dal pensiero positivista. Concentrandosi su un caso specifico, l'autrice mostra come lo spirito del nuovo collezionismo scientifico abbia coinvolto anche la Chiesa missionaria. Per esempio, nella catalogazione degli oggetti e nella progettazione minuziosa dell'album fotografico. Nello stesso tempo, si sottolinea come la collezione così formata abbia rapidamente suscitato l'interesse degli studiosi, la collaborazione tra gli stessi e la pubblicazione di saggi corposi sui Chiriguano.

In secondo luogo, emergono le relazioni interne alla Chiesa cattolica di fine Ottocento, soprattutto nella prospettiva del rapporto del missionario con la sua casa madre e con il progetto dell'Esposizione delle missioni. Nel corso della trattazione emerge a più riprese questo tema, che afferisce alla tensione tra il locale – la missione francescana nella Bolivia orientale – e il generale, vale a dire la Chiesa come istituzione complessiva. Si ha l'impressione che frate Giannecchini, arrivato a Torino con i *suo*i Chiriguano, avesse provato uno straniamento simile all'emigrato che torna in patria. Egli si rese conto che il progetto evangelizzatore al quale si era dedicato per quasi quarant'anni non era valorizzato, né pareva di reale interesse. Nella mostra il materiale chiriguano – poi rifiutato dagli organizzatori – era stato approntato senza criterio e gli indios, non solo i Chiriguano, erano esposti per attrarre il pubblico, non per essere testimoni di un progetto che, a vedere del frate e della Chiesa stessa, era civilizzatore.

Infine, lo studio di García Jordán induce a riflettere sulla stratificazione di significati che quegli oggetti raccolti per essere esposti avevano acquisito nel corso del viaggio dall'America all'Italia. Ad ogni passaggio di mano, i manufatti prodotti dai Chiriguano e dai loro vicini non cambiarono soltanto di nome, ma anche e soprattutto di valore e di significato: dal valore d'uso, al valore di scambio, per infine acquisire il valore museale, protetto sino a oggi dalle teche del Museo di Antropologia ed Etnologia di Firenze.

CHIARA VANGELISTA

FEDERICO GIUNTOLI, *I diluvi di Dio. Dal mito mesopotamico alla Bibbia*, Bologna, Il Mulino, 2025, Collana *Biblioteca storica*.

Mentre le recenti scoperte archeologiche arricchiscono la storia dell'umanità e le tragedie ambientali e le guerre sono sempre più frequenti, la letteratura reca contributi sempre più interessanti alla storia delle religioni. In genere, si considera il diluvio universale come la storia mitologica di un avvenimento che ha inciso notevolmente nella storia dell'umanità, per l'enorme inondazione inviata da Dio, oppure da più dèi, per punire gli uomini che hanno commesso peccati o suscitato in modi diversi l'ira divina. Giuntoli dimostra però che, al contrario, il mito del

diluvio non è sempre caratterizzato da annientamento e devastazione, ma deve essere interpretato come letteratura di speranza e di rigenerazione.

Questa ricostruzione dell'intera storia del diluvio come descritto nei testi più antichi pervenutici sino alla *Bibbia* (nel *Libro della Genesi*, dal sesto al nono capitolo), è suddivisa in due parti: la prima sul mito nella storia (il personaggio dell'eroe, il suo rapporto con le raccomandazioni del Dio, la costruzione della barca, il diluvio che colpisce tutto il creato, la rinascita e la nuova alleanza con Dio) si conclude al settimo capitolo con la domanda "Perché il diluvio?".

La seconda parte tratta specificamente i passi delle fonti documentarie (con traduzioni dello stesso autore), sul diluvio sumerico, quello babilonese, quello biblico e le tracce nel mondo ellenistico. L'arco temporale è assai lungo: dai testi sumerici e accadici del secondo millennio a.C. il mito del diluvio è stato trasmesso alla *Bibbia* con il famoso racconto di Noè e ha lasciato segni profondi anche nella cultura greca e in quella latina.

La scrittura cuneiforme della civiltà sumerica e di quella accadica è sopravvissuta sino al primo secolo d.C., quando si diffusero l'aramaico e il greco. La Palestina, situata in una posizione strategica, al centro dei commerci con l'Egitto, il Libano e l'Anatolia, era attraversata dalle vie carovaniere che la collegavano alla fertile e ricca Mesopotamia. La profonda analisi svolta dall'autore sui testi sumerici, accadici e ittiti oltre che quelli biblici, gli ha consentito di rilevare sia somiglianze sia differenze soprattutto sulla motivazione fondamentale dell'invio del diluvio all'umanità nelle diverse culture.

Il testo è corredato da note, ampia bibliografia, indice dei nomi e dei personaggi citati. I riferimenti a opere letterarie recenti rendono la lettura alquanto piacevole e si auspica che studiosi del mito del diluvio, tramandato da diverse culture in quasi tutto il mondo, adottino il testo di Giuntoli a modello per la metodologia e come punto di riferimento per le ricerche future.

GIUSEPPE ODDINO

SOPHIA ROSENFELD, PETER STRUCK (a cura di), *A cultural History of ideas*, London, Bloomsbury Publishing, 2023, Collana «*Cultural Histories*.

SOPHIA ROSENFELD, *The Age of Choice. A History of Freedom in Modern Life*, Princeton, Princeton University Press, 2025.

Nella prima opera in epigrafe, i due autori hanno indagato su come si è evoluta la natura delle idee nel tempo e come esse sono state plasmate, utilizzate e recepite nei diversi contesti sociali e culturali.

L'opera, in sei volumi che racchiudono 2.800 anni di storia, contiene i saggi di 62 esperti su temi vari e segue un ordine cronologico, privilegiando la storia dell'Occidente: il primo volume è dedicato all'antichità classica (800 a.C.-500 d.C.), il secondo al Medioevo (500-1450), il terzo al Rinascimento (1450-1650), il

quarto all'età dell'Illuminismo (1650-1800), il quinto all'età dell'impero (1800-1920), il sesto all'età moderna (1920-2000+).

I titoli dei capitoli e gli argomenti dei sei volumi sono tutti uguali: conoscenza; l'io umano; etica e relazioni sociali; politica ed economia; natura; religione e divino; lingua, poesia e retorica; le arti; storia. Tale struttura si rivela molto utile per il ricercatore che desidera esplorare un tema preciso e documentarsi sulla sua evoluzione nel corso degli anni. Ogni volume (di circa 1.728 pagine) inizia con la presentazione dei collaboratori, seguono la prefazione e l'introduzione, ed è corredato di illustrazioni, note e bibliografia.

Tra gli scopi dell'opera gli autori, delineate le idee e le relative categorie, hanno cercato di mettere in evidenza come le idee siano state messe in pratica, adottate e rielaborate nel tempo, offrendo al lettore un materiale documentario di alto livello scientifico.

Nella seconda opera in epigrafe, Rosenfeld delinea i momenti fondamentali della storia della libertà di scelta nella vita moderna. La "science of choice" coinvolge ogni aspetto della nostra vita, dal decidere su cosa comprare al dove vivere, quale professione esercitare, persino in quale religione credere e quale partito seguire, ma la possibilità di scelta non è qualcosa che l'umanità ha sempre avuto o alla quale ha sempre aspirato. Infatti, è stata messa in guardia o influenzata da molte persone, dai guru del marketing o dagli psicologi, oppure sopraffatta dalle troppe possibilità di scelta.

La scelta viene considerata dall'autrice la caratteristica distintiva della libertà moderna, "freedom's very essence". Partendo dal XVII secolo Rosenfeld descrive l'evoluzione della scelta, soffermandosi sulla simultanea ascesa dello "shopping" e volgendo particolare attenzione alla vita delle donne, come protagoniste di profondi cambiamenti in questo vasto campo.

Le fonti utilizzate sono numerose e alquanto varie, dai romanzi ai menu dei ristoranti, alle più importanti scoperte scientifiche, alla *Universal Declaration of Human Rights* del 1948. Oggi viviamo l'età della scelta e si deve ripensare al significato della scelta, le sue promesse e i suoi limiti. L'autrice vuol suggerire una via d'uscita ai problemi del nostro tempo, dimostrando con numerosi esempi quanto essi siano radicati nella nostra storia.

Il libro si distingue per l'acume e l'originalità, lo stile convincente, la capacità di sintesi al di là delle consuete retoriche.

GRAZIELLA GALLIANO

PIETRO SEQUI, MARICHA ARESE, *Cristoforo Borri. Autobiografia di un audace gesuita, un talento vessato*, Gaeta, Ali Ribelli Edizioni, 2024, tomi 2.

Il corposo lavoro di Pietro Sequi e Marichia Arese è il coronamento di molti anni di lavoro intorno alla figura di un missionario italiano che fu, nel contempo, astronomo, matematico ed esploratore. Nella *Prefazione* si legge di come il libro

nari «la biografia, ricostruita in parte in modo romanzato, del gesuita lombardo Cristoforo Borri, nato nell'anno 1583 a Corbetta, Milano. Le parti romanzate coprono momenti della sua vita di cui non si ha conoscenza storica ma solo labili indizi o plausibili ipotesi coerenti però con un esame storico delle circostanze in cui il Borri si trovava» (infra). Si legge ancora più avanti che alcune parti sono scritte da «Borri nel suo diario per mano degli autori, grazie al processo di "immedesimazione», in particolare si ha una «vasta parte romanzata [dal 25 luglio 1630], che introduce e racconta gli anni oltre il maggio 1632, data della sua improvvisa e storicamente non documentata, quindi presunta, morte».

Le ricerche hanno condotto gli autori a incontrare e raccogliere «contributi di conoscenza da numerosi esperti nel campo della storia della scienza, delle prime missioni di evangelizzazione in Asia e dei grandi viaggi intrapresi dall'umanità», tra cui il carissimo socio fondatore del CISGE e collega Francesco Surdich che al gesuita aveva dedicato attenzione (ndr *L'attività di padre Cristoforo Borri nelle Indie orientali in un resoconto inedito*, in *Fonti sulla penetrazione europea in Asia*, Genova, Bozzi, 1976, pp. 69-122). Sua sarebbe stata la prefazione se avesse potuto portare a compimento l'impegno, purtroppo lo scritto è rimasto incompleto per l'improvvisa scomparsa. Il testo, benché abbozzato, è stato incluso come ricordo e omaggio.

Aristocratico di nascita, Borri entrò nel 1601 a far parte della Compagnia di Gesù e insegnò matematica nel collegio di Mondovì, poi giunse presso l'Osservatorio di Brera a Milano dove, studiando l'Astronomia, conobbe il copernicanesimo e l'eliocentrismo. La sua "apertura scienziata" e l'adesione alla nuova teoria suscitarono l'indignazione del padre generale Claudio Acquaviva, che lo costrinse a lasciare l'insegnamento. Venne, insomma, "scomunicato" scientificamente. Nonostante ciò, il suo desiderio di compiere il "quarto voto" dell'Ordine venne esaudito. Partì nel 1615 per l'Estremo Oriente portoghese, arrivò a Macao, nel locale collegio SJ, poi nel 1617 giunse in Cocincina (la parte meridionale dell'attuale Vietnam), la nuova frontiera intermedia fra l'India e il Giappone. Nel 1622 si spostò in India (a Goa incontrò Pietro Della Valle), poi tornò in Europa, in Portogallo, fermandosi presso l'Università di Coimbra. Successivamente si trasferì a Lisbona e a Madrid, alla corte di Filippo IV, quindi di nuovo in Portogallo e in Italia, a Genova, Napoli e infine a Roma. Tanta insofferenza, legata alle delusioni scientifiche, lo portò a uscire dalla Compagnia di Gesù (1624) e a cercare di entrare nell'ordine dei cistercensi. Ufficialmente, morì nel 1632 poco dopo avere vinto il giudizio contro quest'ultimo ordine monastico.

Borri era un uomo ambizioso. Nella sua ricerca di "gloria e onori" ebbe alcuni nodi o temi preferenziali. L'uno, che incarna pienamente lo spirito del tempo, riguardava il dare soluzione al problema scientifico della longitudine, cui si aggiungeva la proposta di un "sistema" – di cui avrebbe dovuto altresì dimostrare l'utilità –, per la misura della declinazione magnetica con rappresentazione in cartografie delle *chalycolitiche* (oggi isogoniche); l'altro era trovare affermazione per la sua teoria cosmologica sulla struttura dell'universo suddiviso in *Tre Cieli* fluidi e corruttibili (l'aereo, il sidereo, l'empireo), contro gli undici del

famosissimo padre Cristoforo Clavio titolare degli studi matematici al Collegio romano.

Come si comprende da questi brevi accenni, Borri fu un uomo libero e controcorrente, sia per i tempi che per le circostanze nelle quali intraprese i suoi viaggi, un ribelle che però volle rimanere dentro ordini gerarchici e verticisti. I due tomi di Pietro Sequi e Marichia Arese a lui dedicati sono organizzati in quattro parti cronologicamente suddivise. La prima dal 25 luglio al 21 agosto 1630, con la partenza per la Spagna e i ricordi dell'infanzia e la partenza per il viaggio nelle Indie orientali; la seconda copre dal 21 agosto al 14 settembre 1630, raccogliendo i ricordi del ritorno a casa a Corbetta e delle missioni tra il 1615 e il 1622, fino al rientro in Portogallo; la terza va dal 15 settembre 1630 al maggio 1632, che raccoglie gli ultimi itinerari e i soggiorni italiani; la quarta, dal maggio 1632 si lancia «oltre il “si dice che...”» ricostruendo una seconda vita, segreta, del nostro “audace e vessato” talento. «Il racconto della vita di Pe Borri, si snoda con sullo sfondo i costumi delle società ecclesiastiche e dell'età barocca nel XVII secolo, le missioni commerciali e di evangelizzazione nelle Indie Orientali, le difficoltà di comunicazione e di esercizio della tolleranza etnica e culturale. Per la prima volta nella storiografia del personaggio, questa storia affronta anche l'argomento scabroso del celibato degli ecclesiastici, sollevato da Borri per una sua relazione d'amore tenuta segreta, ma rischiosamente prossima al peccato mortale della *sollicitatio ad turpia*» (infra).

ANNALISA D'ASCENZO

LUCA SOFRI (a cura di), *Cose spiegate bene. La Terra è rotonda*, Milano, Iperborea/«Il Post», 2023.

«Il Post» è una rivista online nata nel 2010 di cui ogni numero dedica a un argomento “sulle cose che è necessario sapere troppo spesso date per scontate”. Essa pubblica anche una versione cartacea che è un vero e proprio piccolo libro, accurato nella grafica, nelle illustrazioni a colori e nelle pagine di carta non patinata talvolta esse stesse totalmente a colori.

L'esemplare qui presentato, evidentemente di argomento geografico intende «ricordare cosa sta succedendo a tutto il pianeta, prima di raccontarne le storie e le geografie» (p. 9).

Dunque un piccolo libro che non può sfuggire ai geografi, ancorché ad essi non direttamente rivolto essendo chiaramente indirizzato a un pubblico vasto e giovanile e quindi consigliabile, se non agli studenti dei corsi universitari per i quali si ambiscono letture più elevate – ma dei quali conosciamo le carenze fondamentali in campo geografico – ai docenti delle scuole medie inferiori e superiori che non volessero limitarsi agli stretti manuali tradizionali per suggerirne la lettura ai loro allievi.

Il titolo, *La terra è rotonda*, è probabilmente una sorridente allusione ai “terrapiatisti” e il sottotitolo prosegue (con spirito un po’ bric-à-brac) *E ha sopra un sacco di cose: storie di geografia e informazioni per capire oceani, mappe, stagioni e il mondo intero*.

Il volumetto si apre con un editoriale del curatore Luca Sofri che ne spiega la filosofia: sostanzialmente collocare persone, cose, fatti nei luoghi; quindi si articola in ventisei argomenti che abbiamo studiato, e insegnato, come geografia generale (astronomica, fisica, umana) e che qui vengono presentati in modo meno sistematico e meno astratto in quanto vengono correlati alla realtà e agli interessi del lettore, presumibilmente giovane, stuzzicato nella sua curiosità anche attraverso i titoli: insomma, in modo più seduttivo.

Si comincia infatti con il riscaldamento globale “rispiegato daccapo”, fenomeno che sta molto a cuore alle giovani generazioni. Il tema “Spazio” è presentato con *Dove finisce la Terra*, la cartografia con *Disegniamo il mondo, da sempre*: “una storia della cartografia che registra i cambiamenti sulla Terra e ne determina altri”; le coordinate geografiche con *L’invenzione della longitudine* e i movimenti del nostro pianeta con le loro conseguenze (le stagioni, il giorno e la notte, le maree, la standardizzazione planetaria dell’orario) anche sulle nostre vite con *Gira il mondo gira*.

Gli argomenti classici della geografia generale, sempre introdotti da titoli stimolanti (ad esempio *Misurare le montagne*, spiegazione delle curve di livello accompagnata da disegni a colori, non tecnici ma di forte impatto percettivo), sono intercalati da temi regionali come *Storie di due canali immensi* (ovviamente Suez e Panama) o *Cosa c’è dentro l’Africa*; o da capitoletti sulla popolazione (*Otto miliardi*), sulle capitali ecc. Non manca qualche incursione geostorica, per esempio sulla storia delle scoperte (*Nelle Terre estreme*: “provateci voi a raggiungere i poli, attraversare i ghiacci, e tornare indietro”), né qualche spunto teorico critico - *Come è andato in crisi l’insegnamento della geografia* - e perfino geopolitico (*Questa cosa della geopolitica*: “È diventato un argomento di moda, per ragioni tragiche e spesso con qualche confusione”).

Curioso e interessante un glossario finale di *Capitali difficili*.

In questo programma si inseriscono quattro brevi interventi firmati: da Stefano Boeri (architetto), *I colori del mondo*; Marta Ciccolari Micaldi (giornalista e guida letteraria), *In America con una pistola*; Francesca Mannocchi (pure giornalista), *Campoprofughi*; ed Elena dell’Agnese, finalmente geografa, *Geo-grafie*, densa riflessione sulla disciplina. Finalmente in quanto anche ufficialmente geografa e aperta a incontrare mondi altri rispetto alla stretta accademia.

Per il resto dei contenuti, essi sono attribuiti solo all’inizio e non puntualmente: Emanuele Menietti, Isaia Invernizzi, Marta Impedovo, Riccardo Congiu, Antonio Russo, Mauro Macchioni, Alessandra Pellegrini De Luca, Eugenio Cau (in ordine di apparizione nella lista).

Dicevo dei disegni: tutto il volumetto è corredato da alcune carte e da numerosissime figure a colori disegnate da Jacopo Rosati nello stile detto “illustrazione piatta” consistente in forme semplici riempite con colori piatti che danno carattere all’immagine senza sovrastarla con troppi dettagli: figure che

accompagnano i testi in modo creativo con ottimi risultati dal punto di vista della visualizzazione e comprensione dei fenomeni e dei contenuti.

Nell'insieme, in questo piccolo volume c'è davvero tanta geografia. Siamo evidentemente lontani anni luce dai manuali firmati dai nostri maestri. C'è pertanto da chiedersi quale possa essere l'aiuto di un tale testo al lavoro del docente. La mancanza di sistematicità, una certa semplificazione dei contenuti più ostici (che pure sono trattati: la precessione degli equinozi, ad esempio), le illustrazioni "da ragazzi", rischiano di banalizzare troppo il sapere geografico? Oppure, data la povertà di conoscenze geografiche da parte dei giovani nonostante il bombardamento mediatico di geografia in ogni dove, ci sarebbe davvero da augurarsi che recepissero tutto quello che il libretto curato da Sofri racconta? La discussione è aperta.

LUISA ROSSI

BRICE GRUET, *Le Saint, le Sang et le Volcan. Se protéger des désastres à Naples*, Parigi, CNRS Editions, 2024, pp. 224.

Il Vesuvio ha da sempre affascinato i viaggiatori (basti pensare ai *grand-tourists* che si recavano a Napoli in un periodo caratterizzato da una grande attività vulcanica), gli scienziati (si ricordano i fondatori della moderna vulcanologia, nata sulle sue pendici durante le eruzioni del 1631), gli artisti (in Francia si parla del genere pittorico del *vésuviisme*) e, naturalmente, i geografi. Fra questi ultimi, occorre annoverare Brice Gruet, maître de conférence all'UPEC-Université Paris-Est-Créteil, specialista e grande amante dell'Italia, che ha di recente pubblicato un volume interessante per molti aspetti anche per i geografi e le geografe italiani.

Due in particolare sono le caratteristiche della ricerca che, a mio parere, la rendono originale all'interno della cospicua produzione geografica sul rischio vulcanico. Da una parte, si tratta di uno studio di geografia del rischio percepito studiato soprattutto attraverso le espressioni artistiche e religiose – materiali e immateriali, del presente e del passato – che sono state elaborate dalla comunità locale insediata nei pressi dell'elemento di pericolo. I metodi e i procedimenti utilizzati sono quindi, accanto a quelli della geografia fisica e della geomorfologia, soprattutto quelli della geografia culturale, della geografia dell'heritage e della geografia storica. Dall'altra parte, il fatto che l'autore sia straniero dà alla ricerca un punto di vista diverso rispetto a quello cui si è abituati, stimolando l'autocritica su comportamenti e atteggiamenti che gli autoctoni rischiano di dare per scontati e sui quali talvolta non riflettono abbastanza. L'approfondita conoscenza del tema e la ripetuta frequentazione della regione oggetto di studio da parte dell'autore evita peraltro il pericolo di una lettura superficiale e stereotipata di tali espressioni culturali, purtroppo non così infrequente.

Lo studio di Gruet verte tutto su tre soggetti, presenti già nel titolo: san Gennaro, le sue reliquie e il Vesuvio, a ognuno dei quali corrisponde una spazialità. In primis, vi è un elemento straordinario della crosta terrestre, il vulcano, che connota fortemente con il suo alto valore di rischio la città di Napoli e tutta l'area circumvesuviana (spazio geografico-fisico). Segue poi un personaggio, san Gennaro, che, storico o mitologico che si voglia intendere, è prototipo di una comunità locale che si identifica con lui indipendentemente dal tempo in cui vive (spazio geografico-umano). Infine, la famosa reliquia del sangue, testimonianza – contemporanea a ogni epoca – della praesentia del martire, la cui potentia pacificatrice si pone quale trait-d'union tra le forze del cosmo, castigatore, e la fragilità della società umana, peccatrice (spazio geografico-culturale). I tre soggetti, e le tre corrispondenti spazialità, risultano quindi collegati tra di loro in funzione di due idee: la prima è che le azioni umane, buone o cattive dal punto di vista morale, causano una reazione del cosmo (in questo caso, il Vesuvio), benefica in un caso e malefica nell'altro; la seconda è che soltanto un sacrificio umano (quello del martire Gennaro) può eventualmente calmare le forze distruttive della natura che le empietà della comunità locale (i napoletani e i circumvesuviani in generale) hanno provocato. Pur puerili o appartenenti al passato che possano apparire queste idee, l'autore nota che «in un certo qual modo, le teorie sull'antropocene corrispondono più o meno a una versione laicizzata o tecnicizzata di queste antichissime tesi di correlazioni tra micro- e macro-cosmi» (p. 16), e su questa riflessione si potrebbe discutere a lungo.

Il volume affronta la questione ex abrupto incominciando nelle prime pagine con l'analisi visuale di un bene culturale in cui risultano chiaramente identificabili i tre soggetti e le tre spazialità succitate (la tela *L'eruzione del Vesuvio del 1631* di Micco Spadaro, conservata presso il Museo di San Martino a Napoli), ma tutto il testo è arricchito da immagini che rappresentano lo spazio geografico-culturale (o, meglio, geografico-culturale) dell'area considerata. Dagli antichi affreschi delle catacombe di Capodimonte ai moderni santini oleografici rappresentanti san Gennaro con il Vesuvio sullo sfondo, dalle processioni con le reliquie del santo incontro alla lava che avanza minacciando i centri abitati alle edicole apotropache nei quartieri popolari della città, dalle guglie e dalle lapidi commemorative delle diverse eruzioni ai siti memoriali della presenza del santo sul territorio, ovunque è possibile ravvisare, secondo l'autore, «l'incontro, o il dialogo, tra il piano umano o terrestre e il piano sovraumano» (p. 71). Tale dialogo è evidenziato, nel caso della regione circumvesuviana, dal culto a san Gennaro quale intercessore contro il rischio vulcanico, tanto che per Gruet addirittura «sembra legittimo parlare di geo-simbolo a proposito delle ampolle del sangue del santo» (p. 177).

La figura del santo martire quale pacificatore tra le forze della natura e l'umanità non è tuttavia limitata all'area partenopea ma, a causa dell'emigrazione, ha raggiunto ogni località dove è presente una comunità di napoletani. Significativo è il caso della città peruviana di Arequipa (con più di 600.000 abitanti), dove il culto a san Gennaro è rivolto anche lì a proteggere la città da un vulcano, El Misti, che la sovrasta con i suoi 5.822 metri di altitudine.

Il volume è stato riconosciuto quale esperimento riuscito di un modo originale di fare ricerca, coniugando geografia fisica, umana e culturale, da parte della comunità scientifica dei geografi e delle geografe francesi. Esso infatti ha fatto meritare a Brice Gruet l'habilitation à diriger des recherches – all'incirca corrispondente in Francia della nostra abilitazione scientifica nazionale alla prima fascia – ma sembra poter costituire uno studio dallo spiccato interesse metodologico anche per i geografi e le geografe dello Stivale.

LORENZO BAGNOLI

MOSTRE, CONVEGNI, EVENTI

Mostra *Looking for Palestine – Forensic Architecture* (Sottospazio Palazzo Bentivoglio Lab, Bologna, 07 novembre-14 dicembre 2025)

Dal 7 novembre al 14 dicembre 2025 a Bologna si è svolta la VII Biennale di Fotografia dell'Industria e del Lavoro; la casa e l'abitare come "atto politico, sociale e affettivo" era il tema al centro di questa edizione. In tale quadro, presso gli spazi espositivi di Palazzo Bentivoglio, si è tenuta la mostra *Looking for Palestine* a cura dell'agenzia di ricerca Forensic Architecture, tra i cui fondatori possiamo menzionare Eyal Weizam, autore di pubblicazioni quali *Architettura dell'occupazione* (2009) o *Spaziocidio* (2022). Nell'esposizione *Looking for Palestine* il tema della casa e dell'abitare sono declinati nell'accezione di perdita e di esilio quali quelli vissuti dalla popolazione palestinese nel lungo periodo: dal 1947-1949, con l'espulsione di massa dai loro villaggi (nota anche come Nakba, "catastrofe" in arabo), ad oggi, con il genocidio attualmente in corso.

Il percorso inizia con alcune "mappe della memoria", realizzate in tessuto, disegnate dal ricercatore Abu Yasser sulla base delle testimonianze e dei ricordi degli ex-residenti dell'antico villaggio agricolo di Al-Dawayima per documentare la trama della vita quotidiana di quegli spazi e i luoghi delle distruzioni avvenute a opera delle forze israeliane il 29 ottobre 1948, tramandandone così la memoria storica. A partire da queste rappresentazioni, attraverso l'uso composito di molteplici altre fonti (fotografie storiche, analisi di foto aeree, cartografie storiche, immagini satellitari, interviste dell'epoca), un lungometraggio mostra il processo metodologico attraverso il quale i ricercatori di Forensic Architecture, in collaborazione con Palestine Land Society e Al-Dawayima Cultural Association di Amman, realizzano la modellazione tridimensionale di queste aree con lo scopo di identificare le tracce e ricostruire la struttura originaria di questo villaggio, situato nel distretto di Hebron e occupato, dopo l'invasione e lo sgombero, da insediamenti israeliani. Grazie anche alla collaborazione con alcuni testimoni ancora oggi in vita, la modellazione si pone l'obiettivo di ricostruire i mondi di vita perduti, la struttura del villaggio e offrire nuove prove dei crimini commessi dalle forze israeliane.

Il percorso prosegue nella seconda sala dedicata parallelamente agli ordini di evacuazione lanciati dalle forze israeliane durante la Nakba e durante l'odierna operazione bellica per evidenziare la continuità storica delle intenzioni, delle

azioni, del linguaggio e delle strategie di propaganda perpetuate: alle pareti si alternano gli ordini lanciati in alcuni dei villaggi a Gaza nel 1948; sui tavoli centrali della sala invece, disposti in sequenza cronologica i volantini lanciati a partire dall'ottobre 2023 fino al settembre del 2025. Sulla parete un video, ripetuto in loop, mostra il cielo azzurro e la caduta di volantini, come coriandoli; immediatamente però le indicazioni sul percorso da seguire nella mostra conducono il visitatore in una saletta chiusa dove i suoni, registrati ogni notte dal chirurgo americano Chandra Hassan dopo i turni in uno degli ospedali della Striscia, pervadono il corpo. L'installazione, realizzata sulla base dei materiali dell'organizzazione Earshot, rivela l'importanza del suono nella ricostruzione dello spazio vissuto e nella tutela ambientale e dei diritti civili.

Infine, superato lo shock acustico, ci si ritrova in una sala dove un ultimo lungometraggio ci racconta, questa volta, la progressiva distruzione, a partire dal 1948, di Al-Ma'in, villaggio situato nel distretto di Beer al-Saba. Nel video si può osservare lo studioso Salman Abu Sitta, autore dell'*Atlante della Palestina* (2011), che insieme ai ricercatori di Forensic Architecture ricostruisce, con una modellazione tridimensionale di dettaglio, la storia di questo villaggio all'inizio degli anni Quaranta del Novecento per documentare la complessità dell'organizzazione sociale e le sofisticate conoscenze tecniche agricole quale prova delle falsificazioni della narrazione sionista.

Fondato dal 2010 all'interno della Glodsmiths dell'University of London, Forensic Architecture è un centro interdisciplinare che si pone come finalità l'elaborazione, l'impiego e la diffusione di nuove tecniche, metodi e concetti nell'analisi spaziale e nella modellazione digitale per indagare e ricostruire episodi di violenza statale e coloniale, storica e contemporanea. Gli studi e i lavori realizzati, da un lato, sono ammessi quali prove nell'ambito di procedimenti legali; dall'altro, danno vita a mostre ed eventi culturali in cui l'arte e la ricerca storico-geografica rivelano il potente ruolo di strumenti politici e d'inchiesta sociale per combattere l'impunità e l'indifferenza verso la violazione dei diritti umani e la distruzione di ambienti e mondi di vita tradizionali di cui sovente appare l'intenzione di cancellarne la storia.

VALENTINA DE SANTI

Mostra *Il Tevere tra mito e realtà. Viaggio attraverso carte e vedute dal XVI al XIX secolo* (Roma, Stadio di Domiziano, 30 novembre-8 dicembre 2025), con omonimo catalogo a cura di CARLA CICIONI, PIERO GIORGI (Roma, Associazione culturale "Roberto Almagià", 2025).

La mostra che presentiamo è stata organizzata e allestita presso lo Stadio di Domiziano, a Piazza Navona, quale contributo all'anno giubilare all'interno delle attività dell'Associazione culturale "Roberto Almagià". Sia l'esposizione che la guida che la accompagna sono a cura di Carla Cicioni e Piero Giorgi, i pezzi

originali appartengono ai collezionisti e soci Armando Argirò, Piero Giorgi e Carla Cicioni, Attilio Nardecchia, Maurizio Oliva, Larissa Pasotti e Franca Tegliucci.

L'interesse dei curatori per il fiume di Roma è certificato da una precedente duplice "fatica", anche in quel caso una mostra e un volume che avevano consentito a visitatori e lettori una chimerica navigazione fluviale, sia nella straordinaria collezione di iconografie messe insieme che come viaggio fantastico dalle sorgenti alla foce (*Lungo il Tevere. Un viaggio immaginario tra mito e realtà*, Perugia, Volumnia editrice, 2020; cfr. «Geostorie», XXIX/2021, n. 2, pp. 131-134). In questa occasione, invece, nonostante l'attenzione per il bacino fluviale nel suo complesso, come vedremo, l'itinerario si concentra maggiormente sul tratto che scorre dall'Umbria meridionale verso la foce: navighiamo così immaginariamente nello spazio e nel tempo, fra affluenti e città famose, da Orte a Roma e poi a Ostia e a Fiumicino, come scrive il presidente Maurizio Oliva «lungo il fiume che gli antichi Romani avevano elevato a divinità» (p. 7). La forza del mito eterno si incarna nella bella immagine del *Tiberis Fluvii simulachrum* di Nicolas Beatrizet (Roma, 1560 ca.), il possente uomo barbuto semisdraiato, con la cornucopia, i gemelli Romolo e Remo e la Lupa, selezionato per la locandina dell'evento.

In tema geostorico, segnaliamo la tavola iniziale *Thusciae Descriptio* di Girolamo Bellarmato, inserita nel *Theatrum Orbis Terrarum* di Abramo Ortelio (Anversa, 1570), ancor più interessante nel confronto con la *Carta idrografica del bacino del Tevere*, pubblicata dalla Litografia Virano e Teano nel 1898, che «consente di "vedere" l'intero percorso del fiume e quello dei suoi affluenti ripartiti nei diversi bacini, prima che la costruzione di varie dighe ne modificasse ulteriormente l'uso e il rapporto con l'ambiente circostante. L'indiscutibile precisione nella delimitazione dell'intera area di raccolta idrografica offre anche l'immagine della sua ampiezza, che oltre a comprendere tutta l'Umbria, muove a nord dalla Romagna e dall'Aretino, si allarga a ovest nel Senese e nel Viterbese, a sud nella Sabina e nel territorio di Roma, e a est segue lo spartiacque appenninico dal monte Fumaiolo fin quasi alle falde del Gran Sasso» (ivi, p. 18).

Diversi i percorsi di lettura possibili, ne segnaliamo liberamente alcuni saltando fra le pagine del catalogo, le stampe e le carte messe in mostra.

Uno dei temi che attraversano l'esposizione è la considerazione avuta dallo Stato della Chiesa per il governo delle acque, che i curatori evidenziano con storie che coniugano genio artistico e zelo progettuale fatte risaltare da alcuni pezzi di grande valore. Fra le tante, viene ricordata la vicenda dell'ingegnere idraulico olandese Cornelis Meijer (1629-1701), che si stabilì a Roma nell'anno giubilare 1675, si convertì al cattolicesimo e si impegnò sull'ampia area attraversata dal Tevere e sulle Paludi Pontine. Clemente X lo incaricò di realizzare un progetto che consentisse alle imbarcazioni di superare gli ostacoli naturali e di trovare rimedi alle ricorrenti inondazioni della città. Forse accompagnato da Gaspar van Wittel in qualità di disegnatore, egli percorse il Tevere dal Ponte Nuovo di Perugia fino alla foce. La relazione tecnica del suo viaggio venne pubblicata nel 1678, in mostra si poteva apprezzare l'edizione del 1685. *L'arte di restituire a Roma la tralasciata navigazione del suo Tevere* è un «volume che presenta una sorta di

“reportage” sulla situazione del fiume nel 1675 e propone molte soluzioni tecniche sia al problema della navigabilità sia a quello delle inondazioni» (p. 14). Nel 1744 Benedetto XIV incaricò due ingegneri bolognesi, Andrea Chiesa e Bernardo Gambarini, di effettuare una nuova ricognizione di tutto il corso del Tevere sempre da Ponte Nuovo sotto Perugia «più nel dettaglio, dalla confluenza della Nera fino al mare. Per adempiere al loro mandato, Chiesa e Gambarini producono due relazioni e sette grandi disegni. Per volontà dello stesso Pontefice, che vuole dare la più ampia diffusione alle conoscenze acquisite, gli elaborati vengono dati alle stampe nel 1746. E le grandi tavole disegnate a mano vengono ridotte nelle dimensioni e divengono la base per l'incisione di una *Pianta del corso del Tevere e sue adiacenze dallo sbocco della Nera fino al mare e profilo di livellazione del medesimo* – in quattro grandi fogli –, e dell'*Andamento del corso del Tevere, e sue adiacenze per il tratto della città di Roma*. Un insieme di grande rilevanza, tanto che l'incisione viene effettuata da Carlo Nolli con il contributo – pare – anche di Piranesi» (p. 15).

Grandi i nomi che mergono, importanti le competenze, purtroppo i risultati e gli impegni non furono all'altezza delle aspettative. Infatti, nonostante la centralità della questione per la vita della città, come sappiamo per secoli gli studi e le inchieste non si tramutarono in azione, così «Rovinosi alluvioni, come quella di cui dà testimonianza l'ottocentesca veduta di Bartolomeo Pinelli, interessano l'Urbe fino alla discussa costruzione dei muraglioni avvenuta dopo l'annessione di Roma allo Stato unitario» (p. 19). Come ricordano Cicioni e Giorgi, fu infatti la disastrosa inondazione del 28 dicembre 1870 a dare la decisa spinta alla costruzione degli argini che conosciamo.

Il filo rosso degli anni giubilarli consente di ripercorrere gli itinerari seguiti dai visitatori, viene rammentata la copiosa «produzione di tanti dipinti, disegni, incisioni che rappresentano il Tevere brulicante di vita, i ponti e i monumenti che lo costeggiano» (Ivi): si va dallo *Speculum Romanae Magnificentiae* di Antonio Lafreri (1573), con *La veduta di Castel Sant'Angelo*, alle *Le Magnificenze di Roma antica e Moderna* di Giuseppe Vasi (dieci volumi, 1747-1761) ricca di disegni, fino alle famosissime *Vedute di Roma* di Giambattista Piranesi, più volte ricordato. Opere che illustrano la capacità artistica degli esecutori e il loro spaziare dal generale al particolare, in parallelo alla crescita tecnica e materiale dell'arte libraria. «L'immagine della città e del suo fiume è ben rappresentata nella *Pianta di Roma come si trova al presente colle alzate delle fabbriche più nobili così antiche come moderne*, disegnata da Lievin Cruyl, e incisa da Giulio Testone, uscita in prima edizione nel 1665 e qui presente nella stampa di Carlo Losi del 1773. Pianta utile ai viaggiatori e pellegrini in cui sono disegnati i prospetti delle Sette Chiese che si visitano per “acquistare infinite indulgenze”» (ivi, p. 21).

Nel periodo preso in considerazione in questa mostra, i giubilei sono stati le occasioni che hanno spinto tanti a visitare la città. Oltre ai grandi numeri di viaggiatori, artisti, pellegrini diretti al cuore della cristianità, però, Roma brulicava del “normale flusso” di popolazione che per vivere, per lavoro e necessità, frequentavano l'area attraversata dal suo fiume e l'Urbe vera e propria. Ciò porta

inevitabilmente all'attenzione sulle rive e le infrastrutture che consentivano lo spostamento di queste masse, lungo il Tevere in primis i ponti, intorno le strade; poi le tenute, gli orti, le piazze, le chiese, i palazzi, le locande, gli ospedali, i monumenti ecc.

Per ricordi legati all'infanzia, in particolare le ricerche sui ponti storici di Roma compiute alle elementari, e per ricerche più recenti, sia sulle infrastrutture oblitee dal tempo (i ponti sul Nera), che per quelle che hanno assistito a scenografiche e partecipate processioni penitenziali pubbliche per chiedere l'intercessione divina contro le pestilenze che affliggevano ricorrentemente la città, sono proprio i ponti a catturare la mia attenzione. Così ho piacere di ricordare la veduta di Castel Sant'Angelo con il suo monumentale ponte realizzata da Antonio Salamanca intorno al 1550 (*Speculum Romanae Magnificentiae*), dopo la realizzazione della «scenografica parata di statue degli Angeli della Passione ideata dal Bernini e scolpita dai suoi allievi e seguaci» (p. 22). Al centro si staglia la mole del mausoleo di Adriano, con il tamburo che appare infestato da piante spontanee. Sotto la grande bandiera con le insegne papali si nota l'angelo, anzi l'arcangelo Michele, quello che secondo la tradizione avrebbe rinfoderato la spada preannunciando la fine della peste in risposta alle suppliche della ricordata folla guidata da papa Gregorio Magno nel 590. Sullo, come la quinta di un teatro, si staglia Roma con i suoi monumenti, tra cui ad esempio si riconosce perfettamente la cupola del Pantheon. C'è vita sul ponte, vi sono cavalli e cavalieri, alcuni avvolti in ampi mantelli e con cappelli importanti, ma anche sotto, lungo le rive; qui le figurine vestono in maniera più semplice, ma si può osservare un gruppo di adulti e qualche bambino che, sotto gli occhi di due soldati armati, osservano una grande immagine (una carta?, un progetto? un testo sacro?) innalzata sulla riva. Dalla parte opposta, di dimensioni minori ma non di secondaria importanza, si vede il passetto, con le guardie.

I materiali in esposizione ci consentono inoltre di scrutare la vita reale, del popolo, in angoli della città che non esistono più, ad esempio la *Veduta del Porto di Ripa Grande* di Giambattista Piranesi (Roma, 1753 circa), «il luogo dove arrivavano i natanti che risalivano il fiume da Ostia, trainati dai pilorciatori o dalle bufale, e da cui ripartivano diretti verso il mare. L'immagine di Piranesi ci rende partecipi della presenza di numerose navi di medio e piccolo tonnellaggio che risalivano dal Mediterraneo e di una struttura portuale in grado di accoglierle» (p. 24).

Idealmente, l'ultima tappa del viaggio sul Tevere tra mito e realtà non poteva non essere la foce, con i suoi insediamenti e i porti, con le ricostruzioni di famosi interventi antichi, come il progetto del complesso di Claudio e l'approdo esagonale commissionato da Traiano ad Apollodoro di Damasco.

La mostra ha ricevuto il patrocinio del Centro italiano per gli studi storico-geografici (CISGE) e della Società geografica italiana, dopo la magnifica cornice in cui è stata esposta, ci auguriamo che possa essere allestita in altre sedi.

Premio “Federica Letizia Cavallo” 2025 (Padova, 15 dicembre 2025).

Il 15 dicembre scorso, l'accogliente sede del Museo di Geografia dell'Università di Padova ha visto svolgersi la cerimonia di conferimento del Premio “Federica Letizia Cavallo” 2025 per miglior video a tema geografico. Il Premio, alla sua prima edizione, ha inteso onorare la memoria e la passione scientifica della geografa dell'Università Ca' Foscari Venezia prematuramente scomparsa nel 2023, ricollegandosi alla sensibilità per l'immagine come strumento geografico manifestato dalla studiosa.

Istituito per volontà della famiglia, il Premio è stato patrocinato dallo stesso Museo di Geografia, dall'Università Ca' Foscari Venezia, dalla Società geografica italiana, dalla Società di Studi geografici, dal Centro italiano per gli studi storico-geografici.

A riflesso di contenuti che hanno largamente contraddistinto gli interessi di Federica Letizia Cavallo, il tema prescelto per questa prima edizione è stato quello delle “Isole”, intese non solo nella loro più stretta accezione fisico-geografica, ma anche nei variegati significati metaforici che tale termine ha assunto, così come nelle possibili esemplificazioni geografiche dei concetti derivati di insularità e isolamento. Tali, diverse declinazioni hanno trovato espressione nei lavori inviati alla partecipazione e, più in specifico, in quelli che la giuria ha selezionato sulla base di criteri di creatività e originalità, di qualità dell'esecuzione, di accuratezza e aderenza scientifica dei contenuti. Buona parte delle opere iscritte ha palesato una notevole “disposizione” geografica, coerentemente con la prevalente provenienza scientifica degli autori.

Dopo i commossi saluti portati dai colleghi presenti in rappresentanza delle istituzioni che hanno sostenuto l'iniziativa, nel corso della cerimonia sono stati proiettati i video selezionati.

Di natura documentaristica, il video vincitore, *Eroici a Capraia* di Pietro Agnoletto e Fausto Di Quarto, indaga elegantemente le relazioni tra paesaggio, memoria e comunità sull'isola di Capraia attraverso le dirette testimonianze di alcuni suoi abitanti. Gli sforzi per mantenere viva l'eredità della viticoltura terrazzata dell'isola occupano uno spazio centrale nella narrazione, dalla quale emergono però anche i temi, centrali per l'isola, del turismo, della memoria carceraria, della carenza di servizi, dello spopolamento. Una vicenda specifica che richiama quelle di innumerevoli altre realtà, non solo prettamente insulari.

Alcune tra queste problematiche le ritroviamo in effetti affrontate ne' *La meta*, di Isabella Capurso. Al centro troviamo qui le criticità, ma pure la forza resistente di una piccola frazione montana della Calabria rurale, la Contrada Pezzolo di Caulonia. Rapide ma incisive testimonianze, e l'auto-testimonianza dell'autrice stessa, legano una riflessione a carattere misto, documentale e poetico, di notevole vigore evocativo, sulle dinamiche di attaccamento, abbandono e ritrovamento di un territorio sottoposto alle forze attrattive del mondo urbano.

Terre di mezzo, opera di Maria Conte, tocca con sensibilità “neorealistica” i temi dell’immigrazione attraverso gli occhi di una bambina italo-cinese. L’isola, invisibile ai più (ma non a tutti...), è rappresentata da un piccolo orto ricavato al lato di una linea ferroviaria nella città-campagna veneta. Questo spicchio di *terzo paesaggio* rappresenta tuttavia un’isola precaria, come precario è – argomento che pure emerge dal lavoro di Maria Conte – l’impiego della manodopera cinese nella locale agroindustria dei funghi.

È infine una sorta di insularità interiore quella che con raffinata delicatezza viene esplorata nel lavoro di Giuseppe Catalanotto, *Isola nell’isola*. Anche qui la protagonista è una bambina, solitaria e che ama isolarsi. Attraverso un viaggio simbolico, scoprirà tuttavia che essere “isola” non significa essere soli, ma piuttosto essere unici e completi; e al contempo capaci di connettersi agli altri, formando un arcipelago umano.

Da questi e dagli altri lavori presentati è emersa, una volta di più, l’insostituibile efficacia degli strumenti visuali nel loro duplice ruolo di analisi e di trasmissione di contenuti geografici.

Le quattro opere citate, alcune delle quali già in circolazione, troveranno spazio sulla piattaforma *Geovisum* della Società geografica italiana.

Al termine della partecipata cerimonia è stato anticipato il titolo dell’edizione 2026 del Premio: “Turismi”. Anche in questo caso in stretta connessione con le tematiche, di didattica e di ricerca, ampiamente percorse da Federica Letizia Cavallo.

LUCA BONARDI, MAURO VAROTTO